

Samantha WHARMBY

**L'édition des témoignages de membres des
Brigades Rouges :
Manifestations du passé et vecteurs de mémoire.
Livret des annexes**



« Vorrei vedere con i miei piccoli occhi mortali come ci si vedrà dopo... »

MASTER 1

Homme, Sociétés, Technologies

Mention : Histoire et Histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et des échanges culturels internationaux

Parcours MIFI La France et l'Italie : formes, cultures et relations dans l'espace européen.

Sous la direction de Mme M.-A. MATARD BONUCCI

Session de Juin

Année universitaire 2006/2007

TABLE DES ANNEXES

ANNEXE 1 : LES ORGANISATIONS D'EXTREME GAUCHE ITALIENNES.....	4
ANNEXE 2 : CHRONOLOGIE 1969-2006.	6
ANNEXE 3 : TYPOLOGIE DES EX-BRIGADISTES/TEMOINS.....	25
ANNEXE 4 : TYPOLOGIE DES RECOLTEURS DE MEMOIRE.	29
ANNEXE 5 : “RENATO CURCIO. IO, GUERRIGLIERO”, ENTRETIEN DE LINA COLETTI, 1990	32
ANNEXE 6 : LETTRE DE DISSOCIATION D'ALBERTO FRANCESCHINI, 21 FÉVRIER 1987.....	36
ANNEXE 7 : “NOI LOTTIAMO PER LA ROTTURA STORICA”, ENTRETIEN DE RENATO CURCIO PAR MARIO SCIALOJA, 15 JANVIER 1975.....	37
ANNEXE 8 : ENTRETIEN DE RENATO CURCIO PAR LE COLLECTIF REVOLUTIONNAIRE DE LA PRISON DE PALMI, JANVIER 1983.....	39
ANNEXE 9 : LE TEMOIGNAGE COMME OBJET EDITORIAL	50
ANNEXE 10 : LES PUBLICATIONS DES EX-BRIGADISTES.	58
ANNEXE 11 : TEMOIGNAGE D'ANNA LAURA BRAGHETTI A GIAN ANTONIO STELLA	60
ANNEXE 12 : CORRESPONDANCE ELECTRONIQUE AVEC PINO CASAMASSIMA	64
ANNEXE 13 : ORGANISATION STRUCTURELLE DES BRIGADES ROUGES.....	66
ANNEXE 14 : SCHÉMA DES DIVISIONS DES BRIGADES ROUGES.....	67
ANNEXE 15 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°1	68
ANNEXE 16 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°2.	73
ANNEXE 17 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°3	78
ANNEXE 18 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°4	83
ANNEXE 19 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°5	88
ANNEXE 20 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°6	93
ANNEXE 21 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°7	98
ANNEXE 22 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°8	103
ANNEXE 23 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°9	108
ANNEXE 24 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°10	113
ANNEXE 25 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°11	117
ANNEXE 26 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°12	122
ANNEXE 27 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°13	127
ANNEXE 28 : ENTRETIEN DE PAOLA TAVELLA PAR RENATO VENTURELLI <i>LA REPUBBLICA</i> , 16 SEPTEMBRE 2003	133

ANNEXE 29 : TELESE, L., « L'EFFETTO BELLOCCHIO SULLE LIBRERIE : TORNANO BRAGHETTI, FARANDA & CO. », <i>IL GIORNALE</i> , 25.09.2003, P. 32.....	134
ANNEXE 30 : « IL SEGNALIBRO », <i>IL MESSAGGERO</i> , 09.10.2003, P.27	135
ANNEXE 31 : ENTRETIEN DE MARIO SCIALOJA PAR G. MASTROMATTEO, 7 JUIN 2004.....	136
ANNEXE 32 : COLOMBO, A., « LA MEMORIA CORTA DEGLI ANNI SETTANTA”, <i>IL MANIFESTO</i> , 14.06.2006, P. 13	143
ANNEXE 33 : FUSANI, C., “GLI EX BRIGATISTI IN TELEVISIONE. SOLO TESTIMONI, MAI PROTAGONISTI”, <i>LA REPUBBLICA</i> , 13.03.2007	145
ANNEXE 34 : LA PRODUCTION CULTURELLE LIEE AUX BRIGADES ROUGES. ..	147
ANNEXE 35 : BORSATTI, C., “BELLOCCHIO: IL LATO UMANO DEGLI ANNI DI PIOMBO”, <i>IL PICCOLO</i> , 05.09.2003	149
ANNEXE 36 : ENTRETIEN DE MIMMO CALOPRESTI, <i>L'HUMANITÉ</i> , 16 NOVEMBRE 1995	150

BRIGADES ROUGES

Créées en 1970 par Renato Curcio, Margherita Cagol et Alberto Franceschini. Influencées à l'origine par les GAP de Feltrinelli, elles frappent dans le début des années soixante-dix les groupes néofascistes et le patronat avant de se concentrer, avec leur nouveau dirigeant Mario Moretti, sur le « cœur de l'Etat ». Groupe armé le plus important, elles bénéficient régulièrement de l'apport de militants d'autres organisations clandestines, en particulier des GAP (Gruppi di Aziona Partigiana) en 1972 et des NAP (Nuclei Armati Proletari) en 1976. Les BR seront très touchées par la répression à partir de 1980, mais leur échec s'explique aussi par une crise interne qui se développe à compter de la même période et entraîne des scissions successives.

POTERE OPERAIO

Ce groupe naît durant l'automne 1969 de la confluence des opéraïstes de Vénétie et d'Emilie, d'une partie du mouvement étudiant romain et de militants milanais et turinois. Parmi ses dirigeants : Oreste Scalzone, Franco Piperno, Toni Negri, etc. Ses thèmes privilégiés : le refus du travail, la construction d'un parti de l'insurrection et la conflictualité permanente. Le « travail illégal », branche armée du groupe, est amorcé à l'été 1971. En mai 1973, il s'autodissout avec la scission entre romains et padouans.

LOTTA CONTINUA

Groupe créé en novembre 1969 à l'initiative de Potere Operaio de Pise (Adriano Sofri), d'une partie du mouvement étudiant turinois (Guido Viale et Luigi Bobbio) et de Trente (Mauro Rostagno, Marco Boato), du Pouvoir Proletarien de Pavie essentiellement. Il est caractérisé par trois périodes :

- Ligne « Reprenons les villes » (juillet 1971) : luttes pour le logement, insertion territoriale, conflictualité tous azimuts.
- Phase militariste (Congrès de Rimini, printemps 1972) : développement de la thématique antifasciste et de l'autodéfense.
- Ligne « LC, force politique » à partir d'octobre 1972 : structuration partisane de l'organisation, rapprochement avec le PCI et participation électorale.

Il s'autodissout au deuxième Congrès national à Rimini, en novembre 1976. Le journal *Lotta Continua* continue de paraître jusqu'en 1982. 20 000 à 30 000 adhérents estimés au début des années soixante-dix.

AUTONOMIA OPERAIA

Origines : mai 1973, avec une coordination d'organismes autonomes de travailleurs (Alfa Romeo, Pirelli, Sit-Siemens, Fiat, etc.), qui publie le « Bulletin des organismes autonomes ouvriers ». Trois groupes principaux :

- A la suite d'une scission au sein de *Il Manifesto* (1971-1972), l'aile extrémiste fonde le Collectif de la Via dei Volsci. Ils créent un journal : *I Volsci*, et ont une radio à Rome, « Radio Onda Rossa ».
- Toni Negri, exclu de Potere Operaio Nazionale en juin 1973, crée avec les padouans le journal *Rosso*. Les places fortes de ce groupe sont Milan et Padoue.
- Des anciens militants de Potere Operaio de Bologne (Franco Berardi par exemple) constituent le troisième agrégat, nettement culturel, avec la radio « Radio Alice » et la revue *Altraverso*.

PRIMA LINEA

Deuxième groupe armé, né en 1976 à l'initiative de militants en rupture de LC sur des positions militaristes (« la corrente » en 1974 et « Senza Tregua » en 1975). S'il aspire à acquérir le potentiel militaire des Brigades Rouges, il s'en distingue tant par la stratégie (contribuer à la décomposition de l'Etat) que par l'organisation, refusant la clandestinité totale au profit de la « semi-clandestinité » plus apte, selon lui, à éviter la militarisation et à garder le contact avec le « Mouvement ». Toutefois, les multiples arrestations de 1977-1978 le conduiront à renforcer les règles de clandestinité.

ANNEXE 2 : CHRONOLOGIE 1969-2006.

	Événementiel du terrorisme.	Réactions de l'Etat/Politique intérieure.	Production culturelle en rapport avec le terrorisme des Brigades Rouges.
1969	<p>Avril-Mai : Apparition du premier groupe armé clandestin : les Groupes d'Action Partisane (GAP)</p> <p>Dans les usines de la ceinture milanaise (Pirelli, Magneti Marelli, Sit-Siemens, Alfa Romeo) naissent les CUB, collectifs unitaires de base, et les Assemblées Autonomes, qui organisent la lutte ouvrière. En périphérie milanaise, les Collectifs Autonomes se consacrent aux luttes sociales.</p> <p>Septembre : À Milan apparaît le Collectif Politique Métropolitain (CPM), lieu de rencontre entre les organisations étudiantes et ouvrières, plateforme capable de mettre ensemble des réalités et des luttes communes.</p> <p>22 octobre : Création du groupe XXII Ottobre, guidé par Mario Rossi</p> <p>1^o novembre : Premier numéro de Lotta Continua, un hebdomadaire, tiré à 65000 exemplaires, qui unit la lutte ouvrière à celles des étudiants, et des prolétaires en général, avec une perspective révolutionnaire.</p>	<p>Contrat national des métallurgistes.</p>	

	<p>Novembre : Réunion du CPM à Chiavari, à l'auberge Stella Maris. Rédaction du « petit livre jaune », qui aborde la question de la lutte armée comme unique arme du prolétariat.</p> <p>Division du CPM, qui voit partir les militants convaincus de l'inévitabilité de la lutte armée, qui deviennent Sinistra Proletaria.</p> <p>12 décembre : Bombe à Piazza Fontana, qui déclenche les tensions ; le débat sur la nécessité de la violence est alimenté par la frange radicale et immédiate.</p>		
1970	<p>Les GAP de G. Feltrinelli dominent la scène dans la première moitié de 1970.</p> <p>Septembre : Réunion de Pecorile, le groupe de Sinistra Proletaria arrive à sa fin, et les militants, derrière Curcio, Franceschini et Cagol décident de passer à la lutte armée. Naissance des Br.</p> <p>Septembre : « Premier entretien avec nous-même », les Br parlent des Br, publié dans <i>Avvenimenti italiani</i>.</p> <p>17 septembre : Première action politico-militaire signée Br, incendie de la voiture du dirigeant de la Sit-Siemens, G. Leoni.</p>		
1971	<p>25 janvier : Attentats de grande ampleur à la Pirelli, huit bombes posées sous des trains. Attire l'attention sur les « fantomatiques » Br.</p>		

	<p>Congrès de Bologna : Lotta continua officialise le début de la campagne qui vise la destruction du régime carcéral.</p>		
1972	<p>Janvier-Mars : Les Br continuent leurs actions ciblées</p> <p>3 mars: Enlèvement éclair d'Idalgo Macchiarini, dirigeant de la Sit Siemens</p> <p>14 mars : Mort de G. Feltrinelli, tué lors de l'explosion d'un engin explosif qu'il s'apprêtait à fixer sous une voiture. Fin des GAP.</p> <p>17 mai: Assassinat du Commissaire Calabresi, point de non retour pour la gauche extraparlamentaire.</p> <p>La seconde moitié de l'année 1972 est consacrée, pour ce qui concerne les Br, à la réorganisation de la structure interne, durement frappée par les arrestations du mois de mai. Les priorités sont le recrutement de nouveaux militants et l'autofinancement. M. Cagol et R. Curcio déménagent à Turin, pour porter la propagande armée au cœur de la Fiat, et pour former une colonne turinoise. Les Br s'adressent à d'autres groupes pour l'obtention d'armes, parmi celles-ci Potere Operaio à travers V. Morucci.</p> <p>Été : Premier exécutif des Br, composé de Curcio, Franceschini, Moretti e Pierino Morlacchi.</p> <p>Indépendance des colonnes Br, chacun doit</p>	<p>2 mai : Les forces de l'ordre identifient l'appartement des Br à Milan, grâce à Marco Pisetta, premier infiltré de l'histoire des Br. Passage à la clandestinité totale, même si le groupe historique des Br est connu des forces de l'ordre.</p>	<p>Elio Petri réalise La classe ouvrière va au Paradis, présenté au Festival de Cannes.</p>

	consolider son territoire ; distinction entre forces régulières (militants clandestins) et les forces irrégulières.		
1973	<p>12 février : A Turin, les Br enlèvent B. Labate, secrétaire de la Cisnal.</p> <p>Mars-juin : Période de silence, aucune action du parti armé</p> <p>28 juin: À Milan, les Br enlèvent l'ingénieur Michele Mincuzzi, dirigeant de l'Alfa Romeo</p> <p>Décembre : Rome, congrès de Lotta Continua. Division autour de la légalité ou la révolution. Les partisans de la révolution quittent l'organisation et jettent les bases des NAP (Nuclei Armati Proletari)</p> <p>10 décembre : A Turin, les Br passent au séquestre de longue durée : Ettore Amerio, chef du personnel de la Fiat Mirafiori est tenu otage pour huit jours.</p> <p>Seconde moitié de 1973, les Br consolident leur organisation. Le prestige des Br augmente, par les actions efficaces mais sans épanchements de sang. La gauche historique continue à sous estimer le phénomène, les considérant comme des « délinquants instrumentalisés ».</p>	1^o octobre : Le général Dalla Chiesa est envoyé à Turin pour intensifier les investigations sur les groupes éversifs.	
1974	<p>Création des NAP</p> <p>18 avril : Operation Tournesol : les Br enlèvent le juge génois Mario Sossi.</p>	<p>18 avril : le Général Dalla Chiesa forme le premier noyau antiterroriste de la police.</p> <p>16 mai : Irruption des forces de l'ordre</p>	

	<p>16 mai : Révolte dans la prison d'Alessandria.</p> <p>23 mai : Libération du juge Sossi</p> <p>28 mai: A Brescia, attentat de la Piazza della Loggia</p> <p>Succès propagandiste de l'Opération Tournesol, mais aussi modeste succès politique: naissance de la Direction Stratégique des Br</p> <p>17 juin : Padoue, premières victimes des Br, deux militants du MSI, revendiqué comme un acte antifasciste. Compromet l'image des Br.</p>	<p>du général Dalla Chiesa, 7 morts et 14 blessés.</p> <p>27 mai: Pour la première fois, l'on arrête un brigadiste clandestin, Paolo Maurizio Ferrari.</p> <p>8 septembre : A Pinerolo, arrestation de Renato Curcio et Alberto Franceschini, grâce à l'infiltration de Frate Mitra, alias S. Girotto.</p> <p>14 octobre : La cellule antiterroriste fait irruption dans l'appartement secret des Br à Robbiano di Medaglia, à Milan. Arrestation de P. Bassi et R. Ognibene. Quinze jours plus tard, P. Gallinari et A. Buonavita tombent entre les mains des forces de l'ordre.</p>	
<p>1975</p>	<p>18 février : Un commando mené par M. Cagol libère R. Curcio.</p> <p>Les « Journées d'avril » : manifestations, confrontations entre étudiants de droite et de gauche, de nombreux morts et blessés. Les NAP mène une « campagna di Primavera », inefficace.</p> <p>Avril : Apparition dans un document de la Direction Stratégique des Br de l'acronyme SIM, Stato Imperialista delle Multinazionali, future proie du parti armé.</p>	<p>22 mai : Loi Reale, n° 152 : mesures restrictives à la liberté et la détention préventive, double peine pour les délits de militants des groupes armés.</p> <p>4 juin : Premier enlèvement pour autofinancement : Vallarino Gancia. Les forces de l'ordre repèrent la cachette de Cascina Spiotta, où est détenu la victime. Lors d'une fusillade, M. Cagol est tuée.</p> <p>15 juin : Les élections régionales voient</p>	

	<p>15 mai : Les Br blessent volontairement pour la première fois : Massimo De Carolis, leader de la Démocratie Chrétienne.</p> <p>Eté/automne : Phase de recrutement des Br. Actions peu importantes. Préparation de l'Opération Fritz, qui portera trois ans plus tard à l'enlèvement d'Aldo Moro</p> <p>Décembre : Location d'un appartement a Via Gradoli par M. Moretti et B. Balzerani, où ils logent lors de la détention d'Aldo Moro.</p>	<p>avancer le Pci et reculer la Dc</p> <p>Juin-décembre : Arrestations dans les rangs des Br</p>	
1976	<p>Printemps : Restructuration et réorganisation des Br, se prépare la création des « nouvelles Br », menées par M. Moretti Arrivée des Br à Rome, pour y créer une nouvelle colonne.</p> <p>8 juin : Assassinat du Procureur général Francesco Coco, et des deux hommes de son escorte. Premier homicide prémédité des Br.</p> <p>Septembre : Constitution de Prima Linea</p> <p>Automne : Fin de l'organisation Lotta continua Apparition de nombreux nouveaux groupes armés</p>	<p>18 janvier : Arrestation définitive de R. Curcio</p> <p>22 mars : Arrestation de G. Semeria</p> <p>17 mai : Procès de Turin aux Br, 23 accusés. Le refus de la défense commise d'office repousse le procès, qui s'ouvrira à nouveau le 3 mai 1977</p> <p>20 juin : Elections politiques, triomphe du Pci, puis la fameuse « trahison », puisque le Pci ne vote pas contre la Dc, empruntant le chemin qui mènera à l'entrée dans la majorité en 1978.</p> <p>22 novembre : Procès des NAP</p>	
1977	<p>2 janvier : Prospero Gallinari s'échappe de la prison de Trévis (il rejoindra la colonne romaine</p>	<p>Avril : modification du code pénal : durée de détention préventive prolongée</p>	

<p>en vue de l'opération Fritz)</p> <p>12 janvier : Gênes : enlèvement de Pietro Costa par les Br ; relâché après 81 jours en échange d'un million et demi de liras.</p> <p>1^o février : Début du Mouvement de '77</p> <p>13 février : Première action de la colonne romaine des Br ; ils blessent Valerio Traversi, dirigeant du Ministère de grâce et de justice.</p> <p>Février/mars : Série de « jambisations » revendiqués par les Br (19 févr. : Bruno Diotti, dirigeant Fiat de Turin ; 4 mars : Guglielmo Breda, chef d'équipe de la Breda de Milan ; 30 mars : Alberto Mammoli, docteur du milieu carcéral à Pise)</p> <p>11 mars : Manifestations à Bologne, Rome, affrontements entre les jeunes et les forces de l'ordre.</p> <p>Juin : « Campagne contre la presse », trois journalistes sont blessés par les Br Renato Curcio est transféré à l'Asinara, début de la phase des prisons sous haute sécurité suite aux évasions de masse des années précédentes. Fondation des Formations Communistes Combattentes, par Corrado Alunni, ex-Br.</p> <p>Juin/Juillet : Série d'attentats des Br</p>	<p>Avril : Réouverture du procès de Turin, au 'groupe historique' des Br</p> <p>3 mai : Au procès de Turin, 16 jurés refusent de se présenter à l'audience, signe de la terreur qu'exercent les Br</p> <p>Juin : Ouverture des prisons sous haute sécurité suite aux évasions de masse des années précédentes.</p>	
---	---	--

	<p>Septembre : Bologne : Regroupement contre la répression organisée de la gauche extraparlamentaire. Division entre l'Autonomie et les autres groupes. « Nébuleuse terroriste », un terrorisme diffusé pratiqué par des dizaines de jeunes comme geste de désespoir.</p>		
1978	<p>Janvier : Assassinat du juge Riccardo Palma, à Rome, par les Br.</p> <p>Février : Résolution stratégique des Br, théorisation du saut en avant, nécessité de réunir l'Organisation et le Mouvement. L'attaque doit être portée au cœur de l'Etat, la Démocratie Chrétienne est l'ennemi.</p> <p>16 mars-9 mai : Opération Fritz, enlèvement et meurtre d'Aldo Moro</p> <p>Juin-déc : Nombreux attentats des Br et Pl contre le système des prisons spéciales, les procès...</p> <p>24 octobre : Le syndicaliste Guido Rossi dénonce l'ouvrier F. Berardi pour avoir distribués des tracts Br.</p>	<p>8 mars : Reprise du procès de Turin</p> <p>Mai : Après le meurtre de Moro, le gouvernement introduit des normes restrictives ; pouvoirs spéciaux attribués au Général Dalla Chiesa contre le terrorisme.</p>	
1979	<p>Janvier : Valerio Morucci et Adriana Faranda quittent les Br, avant d'être arrêtés en mai</p> <p>24 janvier : Les Br assassinent Guido Rossa.</p> <p>Mars : Campagne de printemps des Br</p>	<p>21 mars : Arrestation de G. Senzani, brigadiste du comité toscan</p> <p>Septembre : Arrestation définitive de Prospero Gallinari Dalla Chiesa augmente la sécurité dans les prisons spéciales. Climat de guerre civile en Italie.</p>	

	<p>29 mars : Assassinat d'Italo Schettini, conseiller régional de la DC, par les Br</p> <p>3 mai : Un commando Br prend d'assaut le siège du comité régional DC tuant deux policiers.</p> <p>Été : Les Br se transfèrent en Sardaigne pour préparer l'évasion de Curcio, qui sera repoussé à l'été 1979, provoquant de grands désaccords entre les prisonniers Br et l'Organisation. Licenciements à la Fiat, manifestations de protestation sans succès.</p> <p>Juillet : Les prisonniers écrivent le Documentone, illustrant leurs théories politiques et la nouvelle ligne à suivre ; ne sera pas accepté par l'Exécutif.</p> <p>Octobre : Les prisonniers de l'Asinara Demandent la démission de l'Exécutif Br.</p> <p>2 novembre : Révolte des détenus de l'Asinara</p> <p>Décembre : Réunion de la Direction Stratégique Br qui demande aux détenus de s'aligner sur la ligne choisie par l'Organisation.</p>	<p>Décembre : Loi « Cossiga », autorisant un renforcement des perquisitions, nouvelles règles pour les prisons spéciales.</p>	
<p>1980</p>	<p>Janvier : Attentats des Br contre les forces de l'ordre, 5 policiers sont tués, 1 blessé</p> <p>12 février : A Rome est assassiné le vice président du Conseil Supérieur de la Magistrature Vittorio Bachelet.</p>	<p>18 février : Patrizio Peci est arrêté à Turin</p> <p>Avril : Le scandale Donat Cattin : le sénateur de la DC négocie la protection de son fils, Marco, membre du groupe</p>	

	<p>Constitution d'un comité carcéral par des militants Br et Autonomia, dans la prison de l'Asinara</p> <p>28 mars : Gênes : Massacre de Via Fracchia</p> <p>1^o avril : Patrizio Peci devient le premier repent, donnant aux forces de l'ordre des informations secrètes sur les Br.</p> <p>2 mai : Publication des aveux de Peci sur « Il Messaggero », sans celles concernant Marco Donat Cattin.</p> <p>19 mai : Premier attentat de la colonne napolitaine des Br: Assassinat de Pino Amato, assesseur régional de la DC.</p> <p>30 mai : Assassinat de Walter Tobagi, journaliste du « Corriere della Sera », par le groupe « Brigata 28 marzo »</p> <p>Eté/automne Le parti armé semble agonisant ; Réunion de la Direction Stratégique du 5 août, la colonne milanaise Walter Alesia devient indépendante de l'exécutif. Première scission interne aux Br.</p> <p>Octobre : Direction stratégique des Br.</p>	<p>armé PL, avec le Président du Conseil Cossiga. Marco part pour Paris en Mai. 2 mai : Arrestation de Anna Laura Bragheti, à Rome.</p> <p>30 mai : Cossiga est interrogé par la Commission d'enquête sur le cas Donat Cattin, soupçonné d'avoir trahi la Constitution.</p> <p>Septembre : Licenciements de masse à la Fiat. Berlinguer soutient les grévistes. Ce sera au 14 octobre, la fin des luttes ouvrières.</p> <p>23 novembre : Commission parlementaire d'enquête sur le cas Moro</p> <p>18 décembre : A Paris, Donat Cattin est arrêté, puis extradé.</p>	
--	--	--	--

	<p>12 novembre : A Milan, première action de la colonne Walter Alasia</p> <p>Décembre : La brigade Walter Alasia est éliminée définitivement des Br</p> <p>12 décembre : Rome : enlèvement D'Urso, dirigé par Moretti et Senzani</p> <p>29 décembre : Luttés dans la prison de Trani puis meurtre du général des policiers Enrico Gavaligi, responsable de l'assaut à la prison de Trani.</p> <p>Les détenus du groupe historique élaborent <i>L'albero del peccato</i>.</p>		
1981	<p>11 janvier : publication dans l'Espresso de l'entretien des BR avec Mario Scialoja, « Nous, brigadistes, racontons que... »</p> <p>15 janvier : Libération de D'Urso. Fin de l'expérience unitaire des Br</p> <p>4 avril : Senzani devient le chef des Br.</p> <p>Les Br disposent encore de trois colonnes fortes : Rome, Naples et Veneto, en plus de la colonne indépendante de Milan Alasia ; Senzani tente de reprendre la collaboration avec la « malavita organizzata ». Constitution des Br_Partito della Guerriglia.</p> <p>27 avril-24 juillet : Enlèvement Cirillo, assesseur</p>	<p>31 janvier : La Procure de Rome lance un mandat d'arrêt pour Giovanni Senzani pour bande armée, association subversive et enlèvement de personne en relation avec l'enlèvement D'Urso.</p> <p>4 avril : Arrestation à Milan de Mario Moretti, de Enrico Fenzi, de Tiziana Volpi et de Silvano Fadda.</p>	Sortie de « Anni di piombo », réalisé par Margarethe Von Trotta.

<p>DC de la région de Campanie par le Partito Guerriglia.</p> <p>20 maggio : Enlèvement du Directeur du Pétrochimique de Marghera Giuseppe Taglierco, tué le 5 juillet, le dernier revendiqué par les Br mais géré par la colonne du Veneto.</p> <p>1^{er} juin : A Milan, l'ingénieur de l'Alfa Romeo Sandrucci est séquestré par la colonne Walter Alesia.</p> <p>11 juin : Enlèvement de Roberto Peci, tué 54 jours plus tard, frère de Patrizio ; géré par le Partito Guerriglia.</p> <p>Août : Division de l'organisation entre « movimentasti » et « militaristi », qui se reflète jusque dans les prisons.</p> <p>Oct-nov. : La colonne du Veneto devient autonome.</p> <p>Octobre : À Padoue, lors de la réunion de la Direction Stratégique, se forment les Br_Partito Comunista Combattente ; à ce groupe adhèrent entre autres Barbara Balzerani, Antonio Savasta, et à l'intérieur des prisons Seghetti et Gallinari.</p> <p>Décembre : Les Br_Walter Alesia diffusent leur première Résolution Stratégique. Giovanni Senzani théorise le « saut » du parti grâce à la</p>		
---	--	--

	<p>mobilisation des ‘organismes de masse révolutionnaires’ qui s’orientent vers la guerre civile.</p> <p>17 décembre : Enlèvement du Général américain James Lee Dozier. Action revendiquée par les Br Partito Comunista Combattente.</p>		
1982	<p>28 janvier : Libération du Général Dozier par les forces de l’ordre ; polémique autour de la torture subie par les brigadistes capturés, dont Antonio Savasta.</p> <p>1982 peut être considéré comme la dernière des « années de plomb ».</p>	<p>9 janvier : Capture de Giovanni Senzani dans la base romaine de <i>via Pesci</i>.</p> <p>22 janvier : A Rome, accords entre les syndicats et la Confindustria sur la réduction de « la scala mobile »</p> <p>28 janvier : Libération du Général Dozier par les forces de l’ordre ; polémique autour de la torture subie par les brigadistes capturés, dont Antonio Savasta.</p> <p>Janv.-févr. : Les Br subissent de lourdes pertes, entre arrestations et bases découvertes. Arrestation des dirigeants brigadistes encore en liberté.</p> <p>14 avril : Début du Procès Moro à Rome.</p> <p>29 mai : La loi n°304, « Ensemble des mesures en défense de l’ordre constitutionnel, dite « loi sur les repentis ».</p>	Sortie de « Colpire al cuore », réalisé par Gianni Amelio.

<p>1983</p>	<p>Janvier : entretien de Renato Curcio par le « Collectif révolutionnaire de la prison de Palmi »</p>	<p>24 janvier : Fin de la première phase du procès Moro à Rome, 32 accusés condamnés.</p> <p>Printemps/été : Procès de la colonne turinoise des Br ; durant l’audience, les brigadistes émettent 5 communiqués, dont le dernier est publié dans « Politique et Révolution de Coi, Gallinari, Piccioni et Seghetti. Il s’agit d’un bilan politique des Br et des Organisations Communistes Combattents. Critique de documents rédigés par certains membres du groupe historique dont Curcio et Franceschini.</p> <p>28 juin : Conclusions de la Commission parlementaire d’enquête sur le cas Moro : 50 811 pages publiées en 72 volumes.</p>	
<p>1984</p>	<p>15 février : Br-pcc tuent le diplomate américain Ray Leamon Hunt, responsable de la force internationale dans le Sinaï.</p>	<p>14 février : Décret de la Saint Valentin bloque l’échelle mobile ; confrontation entre le PSI et PCI.</p> <p>3 décembre : Appel du procès Moro, avec les nouvelles contributions de Faranda et Morucci.</p>	
<p>1985</p>		<p>19 janvier : Lors de l’appel du procès Moro, Morucci et autres 170 militants annoncent leur dissociation de la lutte armée.</p>	<p>Premier entretien de Silvana Mazzocchi avec Adriana Faranda, dans la prison de Rebibbia, refus de l’ex brigadiste de collaborer pour la rédaction du livre.</p>

		<p>15 mars : Conclusion du procès : réduction des emprisonnés de 32 à 22.</p> <p>19 juin : Arrestation de Barbara Balzerani. Pour le restant de 1985, les Br procèderont seulement à deux braquages.</p> <p>18 décembre : Entrée en vigueur de la loi n° 34, mesures en faveur de ceux qui se dissocient du terrorisme.</p>	
1986		<p>Février : A Naples commence le procès de Senzani et des Br Pcc.</p> <p>15 juin : Procès Moro ter</p>	Sortie de « Il caso Moro », réalisé par Giuseppe Ferrara.
1987	<p>16 avril : A Forli, les Br-Pcc assassinent le sénateur DC Roberto Ruffilli. La troisième génération de Br déferlent la chronique : nombreuses arrestations de militants des ‘nouvelles Br’.</p> <p>Avril : Curcio, Moretti, Iannelli et Bertolazzi font parvenir à Rossella Rossanda, journaliste du “Manifesto” quelques lettres où ils déclarent close l’expérience de lutte armée, et demandent à la gauche d’étudier l’histoire de celle-ci durant les années 70, donnant aux Br le statut de fragment de l’histoire politique.</p>	<p>10 février : La loi sur la dissociation est approuvée.</p> <p>12 octobre : Fin du procès Moro-ter</p>	Janvier : Mario Scialoja s’entretient avec Renato Curcio, qui après des années de silence, rompt son silence depuis sa prison, lançant la campagne de la liberté pour une solution politique au problème des détenus.
1988			Le premier témoignage d’Alberto

			Franceschini, <i>Mara, Renato e io : storia dei fondatori delle Br</i> , est publié par A. Mondadori.
1990		11 octobre : Dans un appartement de Via Montenevoso à Milan, l'on retrouve une version complète du mémorial d'A. Moro.	« Renato Curcio. Moi, guerillero », entretien accordé à Lina Coletti. Sortie de “Una fredda mattina di maggio”, réalisé par Vittorio Sindoni.
1992	Liberté conditionnelle pour Franceschini.	Août : Mois caractérisé par le débat ouvert par les lettres de Renato Curcio sur l'opportunité de déclarer finie l'expérience des brigadistes. Le Président de la République Francesco Cossiga propose de gracier le chef historique des Br, comme acte symbolique marquant la fin de la saison terroriste.	
1993	Janvier : Première sortie de prison de Moretti pour 4 jours. Avril : Semi liberté accordée à Renato Curcio Septembre : Attentat contre la base OTAN, revendiquée par les BR-Pcc 14 octobre : Arrestation de G. Maccari, le quatrième homme du séquestre de Moro. Liberté conditionnelle accordée à Adriana Faranda.	Janvier : débat sur l'opportunité de fermer la saison des « années de plomb ». Juillet : Réouverture du procès pour le cas Cirillo.	Renato Curcio, avec la collaboration de Mario Scialoja, produit <i>A viso aperto</i> , publié par O. Mondadori. Mario Moretti demande à se confier à deux journalistes du <i>Manifesto</i> . Séries d'entretiens en vue de la publication d'un livre.

1994	1 mai : Prospero Gallinari est libéré.		<p>Les témoignages d'ex terroristes dont Alfredo Buonavita et Antonio Savasta sont compilés dans <i>Storie di lotta armata</i>, de R. Catanzaro.</p> <p>Silvana Mazzocchi publie chez Baldini & Castoldi l'histoire d'Adriana Faranda, <i>Nell'anno della tigre</i>.</p> <p>Première édition de l'entretien de Carla Mosca et Rossana Rossanda à Mario Moretti, <i>Brigate rosse, una storia italiana</i>.</p> <p>Sortie de "La seconda volta", réalisé par Mimmo Calapresti.</p>
1996	Juin : G. Maccari reconnaît son implication dans l'affaire Moro.	Juillet : Procès Moro 5	Sortie de « La mia generazione », Réalisé par Wilma Labate.
1997	Mai : 63 terroristes demandent de mettre définitivement fin aux « années de plomb ». 2 décembre : Semi liberté de Mario Moretti.		
1998			<p>Publication de <i>Compagna Luna</i> (Feltrinelli), livre de l'ex brigadiste Barbara Balzerani</p> <p>Enrico Fenzi rédige <i>Armi e bagagli</i>, publié par Costa e Nolan.</p>
1999	29 janvier : Semi liberté de Giovanni Senzani, après 17 ans de prison.		Publication de <i>Il prigioniero</i> (A. Mondadori), livre de l'ex brigadiste Anna Laura Braghetti

	20 mai : Assassinat du professeur Massimo d'Antona, par les BR-Pcc (revendiqué le 30 juin).		Valerio Morucci publie chez Piemme <i>Ritratto di un terrorista da giovane</i> .
2000	2 février : les BR-Pcc annoncent l'accroissement du niveau de la lutte.	18 juillet : les services de l'ordre obtiennent de nouvelles révélations au sujet de l'affaire Moro.	
2001	19 mars : assassinat du professeur Biagi, revendiqué par les « BR ».		
2002	Anna Laura Braghetti obtient la liberté conditionnelle.		
2003			Sortie di film « Nos meilleures années », réalisé par Marco Tullio Giordana. Sortie de « Buongiorno, notte », réalisé par Marco Bellocchio, inspiré de Il prigioniero d'Anna Laura Braghetti. Sortie de "Piazza delle cinque lune", réalisé par Renzo Martinelli.
2004			Edition de <i>Che cosa sono le Br</i> , écrit par Alberto Franceschini et G. Fasanella. Rizzoli publie le livre de Valerio Morucci <i>La peggio Gioventù</i> . Est diffusé à l'antenne "Fuori Fuoco"

			<p><i>Cinema, ribelli e rivoluzionari</i>”, produit par Federico Greco et Mazzino Montinari, ainsi que <i>La storia delle Brigate Rosse</i> (émission Blu notte-I misteri d’Italia), produit par Carlo Lucarelli et Giuliana Catamo.</p>
2005			<p>Publication d’un roman inspiré du phénomène des Br : <i>L’amore degli insorti</i> de S. Tassinari.</p> <p>Est diffusé “A risentirci più tardi”, produit par Alex Infascelli.</p>
2006	17 décembre : libération de Barbara Balzerani.		<p>Publication de <i>Un contadino nella metropoli</i>, le récit de vie de Prospero Gallinari.</p> <p>Parution d’un certain nombre de romans inspirés des Br : <i>La storia di Mara</i>, de P. Cossi, de S. Lambiase, <i>Piove all’insù</i> de L. Rastello, et <i>Il volo della farfalla</i> de l’ex brigadiste Adriana Faranda.</p> <p>Sortie du film “Arrivederci amore ciao”, réalisé par Michele Soavi.</p>

ANNEXE 3 : TYPOLOGIE DES EX-BRIGADISTES/TEMOINS.

	Date de naissance	Sexe	Provenance sociale	Statut social	Activité politique antérieure	Période de militantisme dans les Br	Rôle dans les Br	Période d'incarcération	Statut relatif aux Br
Barbara Balzerani	16/01/1949	Féminin	Famille pauvre, éducation difficile	Etudiante en philosophie	Manifestations universitaires.	1975-1987	Militantisme dans colonnes romaines et milanaïses ; membre de l'Exécutif ; guide des BR, dès 1981 (Br-Pcc)	1985-2006	1987 Déclare la fin de la lutte armée, ni dissociée, ni repentie.
Anna Laura Braghetti	03/08/1953	Féminin	/	Employée	Mouvement étudiant, bref passage dans LC puis plus rien avant les Br.	1977-1980/1981	Prête nom pour l'appartement de l'affaire Moro ; ensuite, front de la Contre révolution et direction de la colonne romaine.	1980-2002 (liberté conditionnelle)	Ni repentie, ni dissociée
Alfredo Buonavita		Masculin	Famille paysanne, pauvre, communiste,	Paysan puis ouvrier (travaille dès l'adolescence)	Fgci : luttes ouvrières ; crée L'union des communistes	1972-1981	Direction de l'organisation	1974-	Dissocié (1981)

			de Campanie Antifascisme		italiens marxiste- léniniste en '68 Contacts avec Lc, puis Br				
Renato Curcio	23/09/1941	Masculin		Etudiant en sociologie, puis travail en usine.	CUB à Milan, puis il crée le Collectif Politique Métropolitain, Sinistra Proletaria et enfin les BR	1970-1987 1974 : première arrestation, libéré en février 1975 1976 : arrestation définitive. Division des BR : 1981 (Pg)	Fondateur, idéologue	1976-1993	1987 Déclare la fin de la lutte armée, ni dissocié ni repenti.
Adriana Faranda	07/08/1950	Féminin	Famille sicilienne, moyenne.	Etudiante en philosophie	PO jusqu'à leur dissolution ; Lutte armée pour le pouvoir prolétaire, puis Br	1977-1979	Direction stratégique ; direction de la colonne romaine.	1979-1993 (liberté conditionnelle) -1995 : liberté	Dissociée (1984)
Enrico Fenzi		Masculin	/	Professeur de littérature italienne (Gênes).	/	1977-1982 Arrêté 1979, libéré en 1980	Tracts, recrutement, informateur.	1981-	Dissocié (1982)
Alberto Franceschini	26/10/1947	Masculin	Famille ouvrière, communiste	Classe ouvrière	Fonde Collectif politique ouvriers/étudiants (groupe de l'appartement à Reggio)	1970-81	Fondateur, chef historique.	1974-1992 (liberté conditionnelle)	Dissocié (1987)

Prospero Gallinari	01/01/1951	Masculin	Famille paysanne, pauvre, de l'Emilie Romagne, culture communiste marquée.	Dimension sociale de ses origines paysannes (terre). Travailleur agricole.	PCI dès 12 ans, jusqu'en 1969. Collectif Politique Ouvrier Etudiant ; contacts Br ; passage par le Superclan, puis Br	1974-1988 Première arrestation en 1975, libéré en 1977.	Irrégulier jusqu'à Moro (repérage, actions...), puis direction de colonne romaine.	1979-1994 (peine suspendue pour raisons médicales.)	1988 Déclare la fin de la lutte armée, ni dissocié, ni repent.
Mario Moretti	1946	Masculin	Famille pauvre, communiste, ouvrière.	Technicien industriel	1969 : participe au CPM à Milan ; lutte en usine.	1972-1981	Membre de l'Exécutif, puis Direction après l'arrestation de Curcio.	1981-	1987 Déclare la fin de la lutte armée, ni dissocié, ni repent.
Valerio Morucci	22/07/1949	Masculin	Famille artisanale, petite bourgeoisie romaine Communiste, antifasciste.	Lycée	Dès lycée, 1968, luttes étudiantes ; PO, il donne vie à leur structure illégale, Potere Illegale.	1976-1979	Front logistique, direction de la colonne romaine.	1979-	Dissocié
Patrizio Peci		Masculin	Famille modeste, apolitique, nombreuse.	Technicien industriel.	1970 : premiers contacts avec la politique : LC ; forme Proletari Armati in Lotta ; Br	1974-1980	Direction logistique Milan ; Comité révolutionnaire des Marches ; dirige colonne de Turin	1980-1983	Repent (1980)

Antonio Savasta	30/12/1955	Masculin	Famille pauvre romaine (père sicilien), tradition antifasciste, communiste.	Lycéen/étudiant	1968/1969 : premières luttes collectives ; contacts PCI, PO, LC. Service d'ordre de PO en 1972 jusqu'à sa dissolution en 1973. Autonomie jusqu'en 1976.	1976-1982	Recrutement, formation, propagande ; Exécutif en 1981.	1982 25 mars 1982, condamné à 16 ans et 6 mois	Repenti (1982)
-----------------	------------	----------	---	-----------------	---	-----------	--	---	----------------

ANNEXE 4 : TYPOLOGIE DES RECOLTEURS DE MEMOIRE.

	Militant interviewé	Statut professionnel	Appartenance politique si elle a pu influencer le choix d'écriture.	Implication dans le travail.	Motivations personnelles déclarées
Pier Vittorio Buffa	Alberto Franceschini	Journaliste pour de nombreux quotidiens ou hebdomadaires (« L'Espresso »)	/	L'entretien vient après des années de sollicitations. Rôle dans le fait de faire parler l'ex brigadiste de son expérience, de le pousser à la réflexion.	Dévoiler l'histoire de Franceschini ; le pousser à la réflexion afin de donner un témoignage de ce que furent ces années pour lui.
Pino Casamassima	Valerio Morucci	Journaliste et écrivain.	Ex militant du PCI.	Aide dans le travail de documentation, correction et relecture du manuscrit. A l'origine de la décision de procéder à l'écriture.	Inclus dans une volonté de redécouvrir cette période, puisque selon lui assez d'années sont passées pour tenter d'analyser historiquement et avec les protagonistes les faits.
Giordano Bruno Guerri	Patrizio Peci	Historien et écrivain.	/	Susciter une réflexion, d'abord sur les faits, puis sur le parcours, afin d'offrir aux lecteurs des clés d'interprétation.	Aucun pouvoir sur ce qui est dit, juge trop tôt pour faire une histoire de la période, il désire simplement produire une source qui servira dans le futur.
Giuseppe De Lutiis	Antonio Savasta	Professeur et historien, spécialiste du terrorisme et de l'éversion.	/	Structure le récit, guide celui-ci à travers les questions ; pousse l'interviewé à la réflexion.	Dans le cadre d'un projet de livre de recherche : compilation d'entretiens avec des ex militants de groupes armés.

Giovanni Fasanella	Alberto Franceschini	Giovanni Fasanella, journaliste à « Panorama », auteur de livres politiques.	/	Aide Franceschini à clarifier son récit, demandes qui font avancer l'enquête et la réflexion personnelle.	Aider Franceschini dans son enquête ; complément d'informations, dans le but de restaurer une vérité.
Franco Giustolisi	Alberto Franceschini	Journaliste, envoyé spéciale depuis 1960 (RAI, « Il Giorno »). Il écrit actuellement pour « L'Espresso ».	/	L'entretien vient après des années de sollicitations. Rôle dans le fait de faire parler l'ex brigadiste de son expérience, de le pousser à la réflexion.	Dévoiler l'histoire de Franceschini ; le pousser à la réflexion afin de donner un témoignage de ce que furent ces années pour lui.
Silvana Mazzocchi	Adriana Faranda	Ecrivain et journaliste à «La Repubblica» depuis 1980, en charge de l'actualité et de la politique judiciaire.	/	Ecriture du récit, à partir de témoignages, documents...et non seulement l'entretien avec Faranda.	Intérêt pour l'histoire de la jeune femme dès 1985 ; attend 10 ans pour pouvoir l'écrire. Expliquer le parcours de cette femme jugée calme et douce, comment elle a pu entrer dans les Br.
Carla Mosca	Mario Moretti	Journaliste de la Rai, longtemps chargée de la chronique judiciaire.	Ex membre du PCI, déçue par leur politique : implication idéologique.	Matériel vaste, choix nécessaires ; structure du récit, réécriture ; fidèle au langage de Moretti.	Partage la déception envers le PCI, expliquer son rôle dans l'histoire. Oter le tabou autour des Br, et les replacer en tant que phénomène politique.
Luisa Passerini	Alfredo Buonavita	Historienne, spécialiste de l'histoire orale et de la mémoire.	Fut militante d'extrême gauche.	Ses questions guident le discours ; demandes de précisions, tentative de rendre compréhensible au lecteur le récit.	Dans le cadre d'un projet de livre de recherche : compilation d'entretiens avec des ex militants de groupes armés.
Rossana Rossanda	Mario Moretti	Journaliste, fondatrice du «Manifesto», militante du Pci entre 1948 et 1969.	Ex membre du PCI, déçue par leur politique : implication idéologique.	Matériel vaste, choix nécessaires ; structure du récit, réécriture ; fidèle au langage de	Partage la déception envers le PCI, expliquer son rôle dans l'histoire. Oter le tabou autour des

				Moretti.	Br, et les replacer en tant que phénomène politique.
Mario Scialoja	Renato Curcio	Mario Scialoja, journaliste à « L'Espresso ».	/	Guide le discours à travers les questions.	Proximité des groupes armés, en a interviewé beaucoup des militants au cours de la saison du terrorisme. Volonté postérieure de comprendre
Paola Tavella	Anna Laura Braghetti	Journaliste pour « Il Lavoro » et « Il Manifesto » ; écrivain.	/	Procède à l'entretien puis rédaction du récit, en retranscrivant, et structurant les réponses de Braghetti.	Proche des mouvements féministes, d'où l'intérêt pour l'histoire d'une femme.

Il capo storico delle Br, il simbolo degli anni di piombo...Uno che non s'è mai macchiato di atti di sangue, e però ti chiedi se ha minori responsabilità. E te lo chiedi guardandolo negli occhi che pur son così vivi, ancora. Dopo quasi tre lustri di galera. Dov'ha scritto tre libri. E con due compagni ne sta finendo un quarto. Lui che s'è scoperto gran slancio per la semiotica, il mondo onirico, le capacità medianiche...Lui che tre anni addietro, assieme a Mario Moretti, dichiarò esaurita la lotta armata. E ormai pareva pronto a un'evenienza di libertà. Con pronto già un convegno, anche, su questo. A Rebibbia. Ex terroristi, giuristi, parlamentari, giornalisti : tutti insieme a discutere. Ma poi il convegno è saltato per ordine di Giuliano Vassalli, ministro della giustizia.

Come mai Curcio?

Difficile capire le ragioni, visto che nessuno le ha date. Certo avrebbe potuto essere un momento per conoscerci meglio, per guardarci. Per distruggere alcuni fantasmi, anche.. Sa è dacchè s'è aperta un'idea di discontinuità e rottura con tutto ciò che è successo negli anni settanta che diciamo che siccome il mondo è cambiato occorre essere determinati. La sequenza d'eventi di cui siamo stati protagonisti è finita, diciamo. E' dunque è finita la storia legata a quei tempi, a quei morti, a quelle certezze.. E lo diciamo non partendo da un'ipotesi di dissociazione o di abiura. Nessuno di noi ha voluto automutilarsi, siamo stati quel che siamo stati.

E ora occorre mettere un punto fermo tra le due epoche, dite

Già. Il punto fermo. Perché tutto è mutato così grandiosamente, ripeto così totalmente....E' mutata la faccia della terra, ormai. E difatti ci ritroviamo a guardare i cadaveri di noi stessi, mentre il sistema politico tiene in galera non il fenomeno, ma i testimoni del fenomeno....Vede, la legislazione d'emergenza ha insistito sui provvedimenti premiali : se ti penti e collabori ti riduco la pena. Ciò a mandato in frantumi il nesso tra pena e reato, peraltro già intaccato dagli aggravi previsti dalle leggi speciali e dal clima in cui si svolgevano i processi. Contro questa tendenza si leva l'esigenza di un atto legislativo oggettivo per tutti: atto dovuto, se non si vuole restare prigionieri del passato.

Atto dovuto...Ne parliamo più avanti, Curcio. Ma intanto...intanto s'è arenato in parlamento anche il disegno di legge sull'indulto, firmato dai socialisti e comunisti, democristiani, oltre alla sinistra indipendente... E Franco Russo, Dp, uno dei sottoscrittori: “Chi teme che si possa concedere legittimazione politica al terrorismo dovrebbe considerare che, ormai, questi ex terroristi detenuti, o almeno quelli che fanno capo a Curcio, non pretendono più di porsi come soggetto collettivo, ma solo come un gruppo di individui che alle spalle ha una sua storia comune”...

E' così. Che, ripeto, un'esperienza politica sconfitta non si riconverte. Tenere in vita le sue vestigia sarebbe soltanto un esercizio nostalgico.

Già « La storia è finita», dite. Ma lo mettevate in conto che forse l'avrebbero scritta i vincitori ?

No. Non ci siamo mai posti il problema. Io. Perlomeno. Che pure non sarò mai libero, della mia storia. Che devo convivere oggi e ci dovrò convivere domani.

Ma il suo orgoglio, Curcio. A volte la sua alterigia. A volte la sua imprudenza... C'è chi ha scritto che lei, in fondo, resta schiavo del suo mito. Il mito d'un uomo che dev'essere "l'ultimo a lasciare la nave che affonda"....

Purtroppo questo mi perseguita. In qualche modo siamo diventati due amici un po' bizzosi, io e il mio mito.... Per il resto...Non voglio essere l'ultimo. Io uscirei anche subito, ma c'è un sistema di leggi che per una bizzarra serie di circostanze lo rende impossibile, a uno come me. E difatti godo di un'attenzione esagerata, e i miei processi non finiscono mai.

Forse è così. Curcio. Ma se si pensa a ciò che è stato, a ciò che ha rappresentato... E a ogni modo: una volta Franceschini, parlando di sé e delle Br "prima generazione", disse : " Non ci siamo mai sentiti dei terroristi". "Ciò vale anche per lei?", le chiesero. E lei : "Sì . Le Br operavano una scelta guerrigliera che nei suoi fondamenti politici e culturali non aveva nulla a che spartire con il terrorismo". Guerriglia, terrorismo... La differenza davvero è così eclatante?.

Direi di sì. Se nei primi anni settanta, insieme a operai della Pirelli o della Fiat, ci orientammo verso scelte di lotta piuttosto radicali, ciò è successo perché, nel '69 , qualcuno aveva inaugurato, a piazza Fontana , la stagione delle stragi. E dico "qualcuno" in quanto, a oltre 20 anni da allora, né la magistratura né il parlamento sanno cosa dirci, a chi si debbano ufficialmente attribuire. E forse non è un caso. Le stragi terroristiche a che puntavano, difatti? A creare nel paese un riflusso d'ordine su cui far leva per una svolta autoritaria. E noi, sia pur ricorrendo a pratiche di guerriglia intendevamo opporci anche a questo tentativo. Bisogna sistemare le cose nel loro contesto, sa, per cercare di capire gli anni settanta.

Gli anni del Vietnam, della tensione tra Est ed Ovest, del movimento comunista internazionale da una parte e i popoli oppressi dall'altra....

S'era sempre pensato che della seconda guerra mondiale in poi non si potessero fare rivoluzioni. E invece certi paesi, come la Bolivia, davano l'idea che un eventuale sviluppo rivoluzionario poteva esserci anche in Europa. E in Italia. L'Italia che era stata del dopoguerra. E della ricostruzione. E delle grandi migrazioni dal Sud al Nord.. L'Italia di tutto un coacervo di tensioni che portarono al biennio 68-69 , è cioè non ancora al problema della rivoluzione ma della democrazia. Che significa democrazia , visto che sono costretto a lavorare a salari da sfruttamento e in posti disagiati ?

Le tensioni , d'accordo. E tuttavia...

Si, c'erano tensioni. E fermento, E per contro, c'erano risposte di grandissima chiusura al tempo in cui cominciarono a maturare le strategie : le strategie delle bombe. Così, in questo quadro, alcuni si chiesero se non fosse opportuno ragionare in termini di trasformazione che non trascurasse il problema della guerriglia.

Noi discutevamo. E non clandestinamente, mentre la stragrande maggioranza delle azioni sanguinarie venivano dalla destra reazionaria. E... Sì, gli anni settanta furono in fondo lo

sviluppo di queste promesse. Anzi nei quali nessuno seppe trarre insegnamento da ciò che avveniva per far scelte diverse. Né noi, né tantomeno le forze politiche.

Lei ancora distingue tra guerriglia e terrorismo. E io penso a ciò che, sempre, tutti e due si portano dietro. Morti. Rovine. Tormenti. Strazi. Tormenti anche di chi sopravvive e non dimentica.

Guardi: nel mio modo di concepire l'azione politica, l'azione rivoluzionaria, devo dire che non mi sono mai sentito come un attore terrorista. Mi sono sentito parte di un processo di trasformazione in atto, e ho fatto ciò che con quei compagni, con quegli amici, in quelle circostanze, insieme venivamo maturando.

Ma ricorda? Vi chiamavano “miserabili” ; “mostri”, “belve assetate di sangue” E...Ha dichiarato Carol Tarantelli, che negli anni dell'odio perse il marito: “All'inizio anch'io li vedevo come mostri. Del resto come puoi immaginarti una persona che decide di importi brutalmente la sua volontà”....

Qualcuno ci ha chiamato come dice lei. Qualcuno con minor ferocia. Altri ancora con aggettivazioni lusinghieri. L'idea che noi volessimo far valere brutalmente la nostra mi sembra però piuttosto unilaterale. Altri l'avevano in animo. E che fossero male intenzionati lo dimostrano alcune cifre: nel periodo '69-75, su 2344 episodi di violenza politica , 2158 sono attribuibili alla destra , e solo 186 alla sinistra. E , su un totale 442 morti e feriti a causa di episodi di violenza e attentati, ben 413 sono originati dalle stragi e dall'eversione fascista.

Che orrore questa freddezza di numeri, Curcio. E tuttavia...Ecco ho come l'impressione che lei sia stato “ diverso” non solo perché non ha ammazzato nessuno. Diverso perché forse ciò che è successo non le apparteneva fino in fondo, piuttosto. Diverso perché sperava in cose diverse..

In realtà ciò che succede non appartiene mai a chi attraversa gli eventi. C'è questo essere attraversati che è più forte della nostra volontà di mettere le braghe alla storia. Certo, ho sperato in cose diverse.... Io che ho attraversato gli anni settanta in compagnia di molti altri e di un sogno rivoluzionario....

Il sogno è finito , ma gli altri sono ancora qui : in carcere, in esilio, oppure in semilibertà tra mille vincoli. Io mi impegno per una soluzione collettiva.

Lei che, presumo , ha creduto fino in fondo in una società che potesse mutare. In un'utopia che potesse realizzarsi... E adesso se la ritrova ben diversa, questa società. Ben degradata, quest'utopia... Una società politicamente assente. Preda soffocata tra capitalismo e oligarchia. E..Dev'essere terribile se uno si domanda: « In fondo perché l'ho fatto, quel che ho fatto ?»...

Bhe: non mi sento certo responsabile degli esiti attuali della società. Non la conosco. Mi giunge come un'eco lontana. Filtrata da troppi cancelli, da troppe sbarre....

Lei è ancora giovane Curcio. E....insomma le importa della sua giovinezza ?

Certo che m'importa. E non credo proprio d'averla sprecata. Negli anni sessanta sono stato a Trento, e , per dirla come Sanatano,» è stato un modo splendido di vivere la giovinezza». Poi,

nei primi anni settanta, sono stato a Milano e Torino: con gli operai delle grandi fabbriche , e i ragazzi delle periferie, nel cuore di una convulsione tragica e profonda. Infine , nella seconda metà degli anni settanta , e finora, ho guardato il cielo dal fondo di un pozzo. Non che abbia visto molto del cielo, ma , in compenso, ho esplorato a lungo il pozzo.

Cosa sono i ricordi per lei , Curcio ?

Con le parole di Sartre: « i ricordi sono le rughe dell'anima»

Lei che a Scialoja dell'Espresso ha detto : “Credo di dover andare incontro alla generazione del Duemila aperto all'esplorazione dei nuovi passaggi e tenendo aperta la memoria di quelli già affrontati”..

All'incontro di cui sopra io porto la memoria personale e generazionale di una sconfitta, ma , anche una volontà di comunicazione e di trasformazione non battuta.

Pensa di essere stato punito abbastanza?

Dal mio punto di vista anche un giorno sarebbe già troppo. Ma qui siamo ormai alla soglia dei 15 anni, e se tento paragoni non trovo equivalenti. Le stragi hanno fatto 138 morti : quanti anni di carcere hanno fatto i loro autori?

Source: www.brigaterosse.org

Epilogo

Mi sono ufficialmente dissociato dalla lotta armata il 21 febbraio 1987 con una dichiarazione sottoscritta dal carcere romano di Rebibbia:

Il sottoscritto Franceschini Alberto, nato a Reggio Emilia il 26 ottobre 1947, attualmente detenuto nella Casa penale di Rebibbia a Roma, ad integrazione di precedenti dichiarazioni e comportamenti processuali ed extraprocessuali dichiara:

- di aver definitivamente abbandonato ogni organizzazione o movimento di carattere terroristico od eversivo;
- di essere disposto ad ammettere le attività effettivamente svolte nell'ambito terroristico od eversivo;
- di ripudiare la violenza come metodo di lotta politica;
- di voler sottoporre al vaglio delle Autorità competenti il proprio comportamento, ritenendolo oggettivamente ed inequivocabilmente col permanere di qualunque vincolo associativo di carattere terroristico o sovversivo;
- di essere dunque DISSOCIATO DAL TERRORISMO ai sensi dell'art. 1 della Legge "Misure a favore di chi si dissocia dal terrorismo" recentemente approvata e della quale chiederà per sé l'applicazione ai Giudici competenti.

Alberto Franceschini

Source : Franceschini, A., Mara, Renato e io: storia dei fondatori delle Br, A. Mondadori, Milano, 1988

Parliamo de suo arresto. Come mai è cascato nel tranello teso da un personaggio già palesemente ambiguo quale padre Giroto (frate mitra)? Perché l'operazione è scattata proprio in settembre?

Gli uomini dell'antiguerriglia del Generale Dalla Chiesa, servendosi di un giuda e sfruttando un mio difetto di informazione ed un mio errore di valutazione hanno portato a termine proprio in quel periodo una manovra di agganciamento che ha consentito la trappola e l'arresto, ma dietro alla semplice operazione di polizia c'era dell'altro: ventilare il pericolo di una azione di forza delle sinistre per giustificare un controgolpe preventivo nero, e, in via subalterna, proporre un contraltare all'attacco delle trame nere che si faceva via più consistente.

Il suo arresto e la catena di altri arresti di “sospetti” brigatisti fino a che punto ha intaccato il gruppo? Cosa resta delle Brigate rosse?

L'arresto di alcuni compagni non significa non significa la sconfitta della nostra guerra di classe né della necessità della sua organizzazione da parte proletaria. Ciò è dimostrato dalla continuazione delle offensive; ad esempio le due recenti incursioni armate nelle centrali spionistiche del Sida (Sindacato Italiano dell'automobile) di Mirafiori e Rivalta. La guerriglia è ormai un dato oggettivo della situazione politica italiana ed europea, un bisogno politico delle avanguardie proletarie; il suo sviluppo può essere ritardato, momentaneamente sospeso, ma non certo impedito.

Negli ultimi mesi si sono verificati una serie di “ episodi” firmati con altre sigle, che riecheggiano l'esperienza delle Brigate rosse; si tratta davvero di emanazioni delle Br o di proliferazioni spontanee che raccolgono le vostre indicazioni?

In tutti i poli di classe esistono avanguardie che, superata la fase della protesta, hanno fatta propria la tesi delle Br che nell'Europa occidentale l'improponibilità attuale dell'ipotesi insurrezionale vera e propria non deve significare rinuncia alla guerra di classe, ma sviluppo di questa nella forma di guerriglia urbana.

I “gruppi”, le varie forze della sinistra, devono capire, pur facendo salve le differenze di valutazione, che l'indebolimento dell'esperienza Br non è nell'interesse del movimento di sinistra.

A Firenze, a Bologna, si sono verificati episodi di criminalità che alcuni definiscono “comune” ed altri “politica”. Secondo lei qual è, e dove sta, il confine?

La definizione corrente è “aberrante follia provocatoria”. A mio avviso non vi è nulla di aberrante, di follia e di provocatorio in ciò che hanno fatto quei compagni, vi sono invece degli errori di impianto politico e di tecnica militare. Dagli errori si deve trarre una lezione, che è una conferma di una tesi sempre sostenuta dalle Br, guerra di classe non vuol dire “imbracciare il fucile”, ma interpretare in termini organizzativi e politico-militari la protesta ribollente nei grandi centri industriali e metropolitani sotto la crosta nastratrice e legalitaria della sinistra ufficiale.

Sicchè gli “espropri “ , le rapine a fini politici, secondo le non sono “atti di delinquenza” ?

Evidentemente no. Mi ritengo anche inesatto definire l'espropriazione una “rapina per fini politici” Per quanto ciò possa apparire paradossale l'espropriazione non deve essere calibrata sulle esigenze di sussistenza dell'organizzazione di guerriglia che la pratica, bensì sull'effettiva capacità offensiva che ha raggiunto. Per questo si dice che l'espropriazione è una componente strategica (non tattica) di ogni guerriglia.

Anche in una fase iniziale essa è praticata come tassazione che il movimento rivoluzionario impone alla borghesia, mentre alla fine del processo assumerà la forma di espropriazione generale di ogni priorità sulla quale possono essere costruiti rapporti di sfruttamento ed oppressione. Nell'espropriazione dunque si oggettivano dei valori di legalità e moralità rivoluzionaria.

E' stato scritto che le Brigate rosse hanno”teorizzato l'azione armata in odio e in lotta contro i comunisti”. E' vero?

E' un giudizio privo di senso. Intanto stabilisce una identità impropria tra comunisti e Pci. Il comunismo, prima che un partito è una concezione del mondo: in questo senso anche in Italia vi sono molti comunisti non iscritti al Pci. Una parte dei comunisti rivoluzionari italiani non condivide la linea del partito, il compromesso storico, ed ha scelto di battersi per una diversa prospettiva di svolta storica per il socialismo.

Ciò non presuppone odio, ma una lotta politica tra due strategie divergenti. La crisi dello Stato, del partito di maggioranza e del modello di sviluppo è ormai tale da esigere una “rottura storica”, e non un compromesso.

Ma rimane il fatto che anche all'interno della classe operaia la grande maggioranza non condivide la scelta della lotta armata.

La classe operaia non va mitizzata. Il giudizio del proletariato condizionato, la cui coscienza è manipolata ed “ espropriata”, non deve far testo. E' un proletario telediretto. Oggi il messaggio che lanciano le avanguardie armate si rivolge alle fasce proletarie che per la definizione dei loro interessi reali non hanno bisogno di suggerimenti premasticati.

L'approfondimento della crisi e lo sviluppo della guerra di classe potranno poi anche i proletari condizionati di fronte alla realtà dei loro interessi di classe. E il loro giudizio sarà libero e genuino.

Source : <http://www.rifondazione-cinecitta.org>

Questa intervista è stata redatta dal Collettivo Rivoluzionario del carcere di Palmi a metà gennaio '83. L'autore delle domande e delle risposte (l'intervista ha per titolo originale Domande-Risposte-Domande) è dunque un gruppo di detenuti e non solo Renato Curcio. Tuttavia - considerando il ruolo del tutto particolare avuto da Renato Curcio nella nascita delle Brigate Rosse e della guerriglia italiana in generale - può essere considerata anche come una sua nuova riflessione su questi problemi e, come tale, essergli legittimamente attribuita. La pubblichiamo integralmente anche perché i riassunti apparsi sulla stampa, in particolare su La Repubblica, ne hanno in gran parte tradito il senso preciso ed, è meglio formarsi un'opinione diretta che ragionare su un Curcio-scalfarizzato.

PERCHÉ UN'INTERVISTA ?

Per comunicare nel modo piú immediato i termini di una discussione che si è aperta tra i compagni del collettivo "Non è che l'inizio". Curcio e i suoi compagni si riferiscono al documento Non è che l'inizio, elaborato nel dicembre '82 e pubblicato sul numero di dicembre di Controinformazione. Questo documento, insieme al libro Gocce di sole nella città degli spettri (scritto da Curcio e Alberto Franceschini, uno dei cofondatori delle Br) rappresenta la "ripresa di parola" di Curcio e avrebbe dunque trovato a ragione posto in questo dossier. Tuttavia ho preferito pubblicare l'intervista, sia perché essa, è molto chiara, sia perché ancora completamente inedita. Inoltre le tesi, già annunciate e presentate in Non è che l'inizio e, forse ancor piú nel libro, vengono qui riproposte in modo piú diretto ed esplicito, con qualche indicazione anche sulle prospettive della ricerca avviata. (Nota di V.S.)

Ecco dunque Domande-Risposte-Domande per suscitare domande-risposte-domande in tutti i compagni che, come noi, intendono volare alto senza sbarramenti settari nella costruzione del grande progetto: la rivoluzione sociale totale nella metropoli imperialista.

UN CICLO SI È CHIUSO

Domanda. Non è che l'inizio d'accordo, ma non vi sembra che intorno a voi siano in molti a parlare di fine e di sconfitta della lotta armata?

Risposta. I corvi sono molti, ed è anche vero che il ciclo di lotta rivoluzionaria armata partita nei primi anni '70 sull'onda di vasti e radicali movimenti studenteschi e operai è sostanzialmente concluso, ma ancora piú vero è che esso ha senz'altro conseguito alcuni fondamentali obiettivi.

D. E cioè ?

R. Intanto quello d'aver fatto vivere negli anni '70 quel bruciante desiderio di trasformazione rivoluzionaria che era montata come una bagarre in tutto il corpo proletario nel corso delle grandi lotte del '68-'69. Desiderio frustrato dalle risposte repressive e assassine che, con l'ondata di arresti e di denunce e con i morti di P.zza Fontana, lo stato aveva dato. L'aver sottolineato questo desiderio non solo nelle organizzazioni armate, ma anche in quelle di

intere aree proletarie, è senz'altro un risultato positivo poiché ha consentito di costruire nuovi linguaggi, nuovi modi di porsi di fronte ai padroni, allo stato, alla cultura dominante...

D. E poi ?

R. L'aver fatto saltare, insieme al tabù dell'impossibilità di uno sviluppo rivoluzionario ed armato della lotta di classe nella metropoli, anche gli equilibri e la geografia politica fissati dalla seconda guerra mondiale. Tabù che congelavano tutte le spinte proletarie più avanzate, favorendo il loro incanalamento entro la prospettiva burocratico-riformista dell'attuazione della costituzione più avanzata del mondo. È innegabile che oggi una vastissima area sociale, politica, culturale sta ricercando in uno sbocco rivoluzionario la soluzione ai suoi problemi e la realizzazione dei suoi desideri. Si tratta di una grande vittoria rispetto alla quale il tramonto delle forme di organizzazione politico-militari che hanno contribuito ad affermarla è ben misera cosa.

D. 400 e più arresti solo nell'ultimo anno non sono un buon argomento per chi parla di sconfitta della lotta armata?

R. Un argomento spettacolare, ma non decisivo. Noi guardiamo alla decomposizione degli impianti che hanno sorretto fino a qui la nostra militanza con l'ottimismo di chi è consapevole che l'idea-forza della necessità e possibilità storica di una trasformazione rivoluzionaria dei rapporti sociali resta al centro delle convinzioni e delle pratiche dell'avanguardia di massa proletaria; che la crisi epocale della formazione capitalistica non trova risposte capaci di invertire il suo corso; che le contraddizioni di classe in ogni ghetto sono giunte al limite di una implosione / esplosione catastrofica e rivoluzionaria. Per questo ripetiamo che non è che l'inizio.

NON ABBIAMO SAPUTO ELABORARE UN PROGRAMMA

D. Insomma state dicendo che la disgregazione delle OCC è stata inversamente proporzionale all'intensificarsi delle contraddizioni di classe, o sbaglio?

R. In un certo senso le forze che hanno praticato e radicato la lotta armata in questi anni sono molte; dai GAP alle BR, dai NAP a PL, dai PAC ai mille nuclei di movimento. Ciò che le univa, al di là di tutto, era un'idea molto semplice: fare la lotta armata; programmi di transizione al comunismo, progetti di rimodellazione delle metropoli sarebbero venuti di conseguenza cammin facendo. Ma così non è stato. Anzi, più la propaganda armata è andata suscitando aspettative e speranze, più è apparso chiaro che 'il possibile' non era un luogo vuoto, ma un programma concreto, un programma che non si riusciva ad elaborare.

D. Già un "corto circuito"... Più negli assalti si spettacolarizzava la "possibilità" della lotta armata, più quel possibile svelava la sua mancanza disegno...

R. Proprio così. Pur portando a manifestazione di tensioni latenti nel proletariato metropolitano, e pur accumulando all'interno delle svariate figure-flusso un notevole patrimonio di esperienza, nessuna formazione è riuscita a fare il grande salto; e così la parzialità degli strumenti, dei programmi, delle modellizzazioni le ha progressivamente estraniare dai flussi di massa trasgressivi più significativi; di qui il loro lento ma inesorabile

avvitamento, la loro obsolescenza, non resta che prenderne atto e mettersi di buona lena ad elaborare il "lutto".

D. Cosa significa elaborare il "lutto"?

R. Niente di particolarmente depressivo, ma parliamo di "lutto" perché ciascun singolo militante vive intensamente la perdita della forma organizzativa in cui si è svolta negli ultimi anni la militanza, che è perdita integrante della propria identità, di un aspetto importante della sua propria immagine sociale. Di fronte a questa perdita ognuno è posto faccia a faccia con la necessità di una seria e rigorosa riconsiderazione personale e collettiva.

Elaborare il lutto vuol dire proprio questo: accettare la nuova realtà, espellere il cadavere del morto impianto, liberarsi consapevolmente del suo fantasma, vuoi dire mettersi in comunicazione con tutti i linguaggi trasgressivi che prendono la parola, il suono, l'immagine e fare insieme a loro il punto sulle prospettive rivoluzionarie che si spalancano di fronte a noi.

D. Tra chi dice che la lotta armata è sconfitta, e perciò tutti a casa, ci sono anche dissociati, pentiti e arresi, che dire di queste figure?,

R. La questione può essere presa da più lati. Il primo e più importante è però la crisi strategica in cui gli orientamenti soggettivisti, militaristi ed organizzativisti hanno gettato le OCC in questa crisi, infatti si sono ritrovate quelle modellizzazioni di comportamento che costituiscono la più pesante eredità che un militante si porta dentro quando fa il passo della lotta armata.

D. L'ideologia borghese lavora a lungo e soprattutto su tutti i rapporti sociali...

R. Sì, scava per anni sicché non si arriva "tutti in un pezzo" a scelte impegnative come quelle richieste ad un guerrigliero urbano. Il PM (proletariato metropolitano, n.dr.) è schizo alla radice senza eccezioni. Alla posizione di ciascuno nei rapporti di produzione e di scambio, che non sono solo quelli economici, ma anche quelli relativi ai codici e ai ruoli, non corrisponde affatto un'identità articolata e consapevole. Questa ultima è una conquista faticosa che presuppone dure lotte contro l'ideologia ufficiale che la borghesia ha seminato a piene mani.

D. Volete dire che per molti proletari il salto alla lotta armata è avvenuto sulla base di poche certezze di carattere politico e molte contraddizioni in tutti gli altri rapporti?

R. Ecco, questa è l'esperienza che si è fatta. Essa trova la sua spiegazione nei presupposti che in questi anni sono stati considerati sufficienti per operare il salto alla lotta armata. Presupposti che implicavano un'apertura limitata, confinata cioè sul terreno della politica - ricomposizione del politico e del militare - mentre trascurava tutti gli altri rapporti sociali. Va detto che, se questo era il punto di partenza obbligato e storicamente determinato, la sua evoluzione e regressione erano strettamente connesse alla capacità delle formazioni guerrigliere di sviluppare una critica radicale a tutti i rapporti sociali, e modellizzare la propria prassi di conseguenza. Purtroppo è successo che, a fronte del movimento sempre più complesso e diversificato del processo rivoluzionario le già limitate certezze iniziali si sono via via incrinando e l'incapacità di produrre nuove progettazioni ha fatto il resto. Ciò ha costretto ciascun militante a dover scegliere tra l'arroccamento sclerotico in difesa degli

strumenti di partenza o una crisi senza soluzioni di fronte alla loro sempre piú palese inadeguatezza; ed è proprio sfruttando questa crisi che lo stato ha cominciato a "giocare".

ABBIAMO PERSO LO SCONTRO CHE VA AVANTI 365 GIORNI ALL'ANNO

D. Che significa che lo stato ha cominciato a "giocare"?

R. Vuol dire che la partita tra rivoluzione e controrivoluzione non comincia né finisce con le "azioni armate". C'è uno scontro piú importante che va avanti 24 ore su 24, 365 giorni all'anno; è lo scontro per modellizzare in modo rivoluzionario tutte le nostre pratiche o per impedirlo. Questa è la battaglia che noi abbiamo perso e questa è la prima sconfitta che lo stato metropolitano ha strutturato per far lavorare i militanti in crisi contro se stessi ed una parte della lotta armata contro l'altra.

D. Questo significa che pentimento e resa sono suscitati e costruiti dallo stato?

R. Si tratta di risposte "indotte", suggerite e predisposte dallo stato nel corso della sua lotta contro tutte le forme dell'antagonismo sociale. Ci sono leggi che formalizzano il pentimento e la dissociazione e presto ci saranno anche quelle che premiano in qualche modo la resa.

Leggi che non esitano a dimenticare "responsabilità" individuali anche gravissime per il codice penale, pur di allargare le contraddizioni interne dell'area rivoluzionaria. Tuttavia l'area del "pentimento" e quella della "resa" si differenziano in ciò: mentre la prima fa mercato della sua passata militanza, si fa "stato" in cambio di qualche privilegio personale, la seconda rivendica un prezzo politico per la sua ri/compatibilizzazione. Essa, infatti, chiede come remunerazione per l'abbandono o la condanna delle prospettive di trasformazione armata degli attuali rapporti sociali la possibilità di ricostruirsi in soggetti politici attivi, sia pur dentro "riserve" istituzionalizzate. Va da sé però che, al di là delle differenze, gli uni e gli altri finiscono per dar fiato ad uno stesso movimento politico...

D. Un movimento di rilegittimazione?

R. Proprio così. Cooptando arresi e pentiti, assorbendo il loro sapere, lo stato naturalmente tenta di rilegittimarsi oltre che di rafforzare la sua risposta controrivoluzionaria. E non si lascia sfuggire l'occasione per ribadire spettacolarmente che i rapporti sociali che esso difende sono invincibili.

Ma c'è un altro movimento ancora tutto da capire, e però non meno interessante; movimento che per altro non costituisce una novità nella storia di questo paese: si tratta della migrazione di forze dall'estrema sinistra all'estrema destra. Qualcosa di molto simile a quanto già successe con il fascismo, il sorelismo, l'anarco sindacalismo

Un discorso complicato da fare qui, perché ci porterebbe a dover chiarire il senso che assumono parole quali "destra" e "sinistra" nelle attuali circostanze.

D. Provate almeno a suggerire una chiave di interpretazione.

R. Destra e sinistra sono parole che negli anni passati trovavano il loro senso nel contesto della geografia politica parlamentare seguita alla resistenza. Ora, come dicevamo all'inizio, è

proprio questa geografia che è saltata nel nostro paese in seguito alle spinte dei movimenti di massa extraparlamentari e pacifisti del '68, '69 e poi del '77 e soprattutto a quelle del movimento rivoluzionario armato. Così ci sembra che il nuovo confine tra destra e sinistra divida oggi per ciascun rapporto sociale le pratiche riproduttive in qualsiasi modo dei rapporti capitalistici e quelle trasgressive orientate al futuro. In tal senso i movimenti di dissociazione e resa che rilegittimano lo stato metropolitano dialogando con esso, sono movimenti che migrano da sinistra a destra: dalla trasgressione al rafforzamento del codice del dominio borghese,

INADEGUATEZZA DELLE BR

D. Prima di andare oltre non vi sembra il caso di fare il punto sulla vostra esperienza specifica, vale a dire sul tramonto delle BR?

R. Senza tanto girare intorno all'osso diciamo subito che in questi ultimi anni si è svelata in pieno la radicale inadeguatezza teorico-politico-militare e organizzativa dell'impianto che c'eravamo dati all'inizio degli anni '70. Sembra chiaro che comprendere le ragioni profonde di questa attuale inadeguatezza ed i motivi che ci hanno impedito rinnovamenti qualitativi nonostante la pressione delle straordinarie trasformazioni sociali di questi ultimi anni e le continue battaglie politiche in cui siamo stati impegnati è condizione per un salto in avanti di tutto il Movimento Rivoluzionario.

Per questo i "nodi da sciogliere" sono e restano il banco di prova di ogni ulteriore esperienza rivoluzionaria.

D. Prima di passare a questi "nodi", che dite della tesi che attribuisce alle successive 'scissioni interne le cause della fine delle BR?

R. Questa è una tesi cara a tutti coloro che hanno vissuto e vivono ancorati al mito delle BR come "avanguardia armata monolitica e compatta". Mito coltivato in particolare da quel gruppo di compagni che militano sotto la sigla di "OCC.BR per la costruzione del PCC" e che, occorre dirlo, hanno rappresentato l'ala più insensibile al rinnovamento qualitativo imposto dal mutare delle condizioni dello scontro. In realtà il problema va rovesciato. Le BR, dalla Campagna di Primavera in avanti, sono sopravvissute, si sono riprodotte proprio perché si sono trasformate in un movimento plurale e dissonante.

Le rotture, seguite alle battaglie, hanno aperto spazi di vitalità senza i quali tutto sarebbe precipitato molto prima.

D. Non vi sembra un paradosso dare un giudizio positivo di un processo disgregativo?

R. Ci sono paradossi che aiutano a capire il carattere dialettico dei processi, e di essi ci dobbiamo servire. Tutte le rotture che hanno travagliato le BR sono state il frutto della palese incapacità di una parte dell'organizzazione di comprendere e interpretare i linguaggi trasgressivi praticati dai movimenti proletari più avanzati.

I tentativi di elasticizzazione e di innovazione fatti a più riprese da istanze, collettivi o singoli compagni (Brigate di campo, Walter Alasia, 2 Agosto, Fronte Carceri, Colonna di Napoli in particolare) non erano che il riflesso nell'organizzazione di questi linguaggi. Ciò che alla fin

fine ci sembra positivo è la lezione di questa esperienza: una guerriglia per linee esterne al Proletariato Metropolitano è destinata a fallire.

D, Non era questa la tesi fondamentale intorno alla quale sono nate e si sono sviluppate in un primo tempo le BR?

R. Sì, proprio questa, ed averla rinnegata, mentre più complessa e ricca diventava la materia sociale in cui operare, ha portato inesorabilmente alla sclerosi organizzativa e alla autonomizzazione delle pratiche politico-militari che, conseguentemente, sono naufragate nel soggettivismo o nel militarismo.

LA SCONFITTA DEL PARTITO-GUERRIGLIA

D. Due parole sul Partito-Guerriglia: cosa vi ha lasciato questa esperienza?

R. Molte cose, una delle quali è particolarmente importante: la consapevolezza che il salto di complessificazione dall'OCC a forme più mature di guerriglia metropolitana implica una rottura talmente radicale con gli schemi, le formule e gli stereotipi del passato, che nessun collettivo formatosi nelle moribonde formazioni era in grado da solo di pilotare. È di questo che abbiamo cominciato a parlare in Non è che l'inizio.

D. Allora anche questa è stata per voi un'esperienza positiva?

R. Certamente, la "rottura" operata dai collettivi che hanno dato vita al Partito-Guerriglia si configura come il tentativo più completo di complessificazione di schemi guerriglieri partendo dal ventre delle OCC. Dunque, comprendere le ragioni della sua sconfitta costituisce senz'altro un passo molto importante verso la vittoria

D. Veniamo ai nodi.

R. Non è un discorso facile, perché sono molte le questioni in sospeso. In primo luogo i nostri "vizi originari", le "tare ideologiche" che ci portiamo dentro, poi i problemi concernenti le profonde trasformazioni sociali che hanno investito questo paese negli anni '70, ancora la natura della crisi che disintegra l'area capitalistica, e per finire: l'incapacità della lotta armata di mantenere una reale internità strategica alle lotte del proletariato metropolitano.

D. Parlando di "vizi originari" intendete riferirvi a quella eredità terzinternazionalista che da più parti vi è stata contestata?

R. Non solo vogliamo riferirci a tutti i fantasmi ideologici del passato che hanno fatto a lungo pesare il loro condizionamento. Di quello terzinternazionalista ne abbiamo spesso parlato e qualche passo per stanarlo dai suoi ben dissimulati rifugi è stato fatto. Tuttavia questo è solo un aspetto della questione, e forse neppure il più importante. C'è una censura su altre "eredità" che, soprattutto negli ultimi anni, hanno fatto sentire la loro stridula voce: quella "soreliana" ad esempio, con la mitizzazione della "azione diretta", o quella "fochista", sia pure riconcepita in chiave "metropolitana", oppure ancora quella "tupamara" che sicuramente modellò il nostro agire fin dal primo giorno. Conti mai fatti fino in fondo, ma che ora pretendono di essere saldati.

NON ABBIAMO COMPRESO IL '77

D. Veniamo alle trasformazioni sociali, della struttura produttiva, politica, culturale: quali riflessi hanno prodotto questi grandi cambiamenti dentro il movimento rivoluzionario?

R. Limitandoci alle BR, è certo che essi hanno generato effetti dirompenti. In una società sconvolta da profondi e velocissimi mutamenti, le BR sono rimaste ancorate al loro schema originario che perciò è diventato un mito-modello ideologico, rigido ed incapace di rispondere ai rinnovati problemi posti dalle figure sociali emergenti e dei nuovi soggetti rivoluzionari. Le trasformazioni della struttura delle classi, suscitate dalla risposta informatica del capitale alla crisi, siano state nell'analisi come nella pratica di lotta totalmente ignorate.

D. D'accordo, ma qual è la ragione per cui l'impianto originario delle BR non è riuscito a tenere i passi col tempo?

R. Occorre ricordare che le BR sono nate sulla spinta ascendente dei movimenti di massa suscitati dallo sviluppo capitalistico nel '68, '69. Movimenti poi "gelati" dalla crisi dell'economia mondiale capitalistica che ha preso avvio alla metà degli anni '70.

L'impianto originario, inoltre, si poneva come obiettivo di radicare la lotta armata a partire dalle lotte dell'operaio massa delle grandi concentrazioni industriali. Ma anche questa figura è stata "travolta" dalla crisi e dalla risposta informatica della crisi...

D. Passiamo allora al discorso sulla crisi. Perché ritenete così importante aprire una riflessione sul carattere che essa è venuta via via assumendo?

R. Perché dobbiamo andare oltre le etichettature superficiali e le interpretazioni semplificatrici, appiattite sull'economia del passato. Nonostante tanti problemi sulla crisi-generale-storica, di civiltà epocale, resta il fatto che molto ci sfugge dei rivolgimenti strutturali-culturali e soggettivi che essa ha scatenato. Oscure sono restate le risposte che, al suo interno, si vanno organizzando e che portano a un radicale mutamento delle condizioni politiche entro cui e contro cui si dimensiona l'azione rivoluzionaria.

D. C'è un nesso tra questi sconvolgimenti e la perdita progressiva di internità strategica alle lotte del Proletariato Metropolitano?

R. Evidentemente l'incapacità di definire con rigore la realtà oggettiva entro la quale si svolge l'iniziativa rivoluzionaria ha come conseguenza l'impossibilità di elaborare corrette strategie di liberazione, ma il vero problema è ancora un altro: ci dobbiamo chiedere infatti il perché di questa "incapacità" e di questa "impossibilità".

CHIUDERE CON IL TERZINTERNAZIONALISMO

D. Un problema di soggettività dei militanti?

R. Certamente c'è anche un problema di qualità soggettiva dei militanti della guerriglia ma non è quello fondamentale. In realtà la domanda che ci dobbiamo porre è se l'impianto

politico-militare-organizzativo che ci eravamo dati nei primi anni '70 conteneva o meno i presupposti per il superamento di questo ostacolo.

D. E allora?

R. Orientativamente possiamo dire che la scomposizione del Politico e del Militare è stata solo una rottura parziale, che ha lasciato sostanzialmente intatto il modello terzinternazionalista, per ciò che riguardava la transizione al comunismo e la progettualità sociale ad essa relativa si sono mantenuti intatti molti miti: il comunismo come "sol dell'avvenir", i modelli della rivoluzione culturale cinese ed altri ancora. Nell'impianto, quindi, la rottura è stata solo con la strategia insurrezionalista della presa del potere politico, il che, nelle forme organizzative, ha consentito il superamento della separazione tra partito ed esercito, la ricomposizione del Politico e del Militare. Ma ora dobbiamo fare un ulteriore passo ed operare la rottura definitiva con l'eredità terzinternazionalista. Per fare ciò la guerriglia degli anni '80 dovrà ricercare e far nascere con le sue pratiche i linguaggi metropolitani della transizione al comunismo.

D. Anche questo però potrebbe essere un mito consolatorio, dal momento che le guerriglie urbane nate tra la fine degli anni '60 e i primi anni '70 non sono riuscite ad andare al di là della fase della propaganda armata; mi riferisco alla guerriglia brasiliana, ai Tupamaros, alla RAF, ai NAPAP, ad Action Directe, al Grapo, ma anche all'esperienza americana dei Weatherman...

R. Potrebbe. Ma il futuro non è scritto nel passato. Anzi, non è scritto affatto, tocca a noi progettarlo nel quadro delle possibilità virtuali e costruirlo lottando contro i miti e l'ideologia borghese, la rassegnazione e contro la sfiducia nelle capacità reali del proletariato metropolitano di trasformare lo stato di cose presenti.

Non a caso il "movimento" del '77 pur mettendo in crisi con la ricchezza delle sue tensioni e dei suoi linguaggi l'identità della sinistra rivoluzionaria formatasi negli anni '60, non fu dalle BR neppure vagamente considerato e compreso. E neanche è un caso che le radicali

Corto non si può escludere, come prospettiva, la rovina di tutte le classi in lotta, neppure Marx lo ha fatto. Nonostante i suoi guizzi informatici e l'accumulazione impressionante di attrezzature Bellico-Repressive l'imperialismo resta per noi un sistema di rapporti sociali in crisi profonda e irreversibile che, di conseguenza, è possibile trasformare a condizione di fare un salto oltre la "propaganda armata" in direzione di una guerriglia metropolitana finalmente consapevole della sua funzione creativa, di costruzione di un potere sociale, oltre che della sua ragione distruttiva Politico-Militare.

D. Ottimismo della ragione, dunque, oltre che della speranza.

R. Ottimismo rispetto alle potenzialità della guerriglia metropolitana e alle energie proletarie su cui essa può contare anche in momenti difficili come quello che stiamo attraversando. Del resto non mancano indicazioni interessanti proprio nelle aree di massima complessità delle contraddizioni capitalistiche: gli USA. Interessanti perché la guerriglia urbana in questo paese ha vissuto in anticipo rispetto a noi i problemi che ci troviamo di fronte e sta esplorando e ricercando soluzioni nuove. Vi sono problemi comuni a tutte le guerriglie urbane perché comune è il nemico, ed occorre uscire con decisione dal provincialismo per affrontarli.

D. Dopo questa rapida carrellata sui grandi temi generali che vi stanno di fronte, vogliamo parlare di carcere? Il 1 gennaio 1983 è scaduto l'art. 90 ed è stato subito rinnovato. Quali implicazioni per voi? Come vive la vostra irriducibilità allo stato?

R. Invertiamo l'ordine della domanda: "irriducibile" o per altro "pentito" sono etichette per classificare secondo i suoi schemi aree di militanti della Lotta Armata imprigionati. Noi vediamo le cose altrimenti. Affinché non ci siano confusioni sulle parole chiariamo subito che per quanto ci riguarda la distinzione è tra Proletari Prigionieri e rivoluzionari prigionieri che lottano contro lo stato, e infami, traditori o infiltrati di cui ci interessa solo la pelle!

LO STATO VUOLE LA RESA O L'ANNIENTAMENTO

D. Per quanto riguarda il carcere invece?

R. Anzitutto occorrerà capire i cambiamenti in atto nelle condizioni di segregazione. Tuttavia è nostra convinzione che lo stato ha già chiaramente espresso la sua posizione nei confronti dei prigionieri antagonisti: accettazione della resa e loro trasformazione in agenti attivi della pacificazione sociale, o lento, ma neanche troppo, annientamento nei comparti del circuito della segregazione totale.

Siamo coscienti, Inoltre, che i fattori fondamentali che determinano le attuali condizioni di segregazione sono praticamente irreversibili, e cioè non sono legati a particolari esigenze congiunturali dello stato, essendo costitutivi del quadro di guerra sociale che caratterizza questo paese.

D. Questa è l'intenzione dello stato, ma la vostra?

R. Per quanto ci riguarda intendiamo determinare consapevolmente il momento e le condizioni della nostra iniziativa, senza cadere in pratiche inefficaci e velleitarie. Tuttavia ribadiamo che non si può avere una pratica di riflessione separata da una pratica di lotta. Questa è una tesi fondamentale per la guerriglia nella metropoli e deve restare al centro di tutte le nostre iniziative. Sarà nel rapporto di comunicazione reale che riusciremo a costruire con tutte le forze determinate a lottare in qualsiasi forma contro il carcere imperialista per la sua distruzione e per la liberazione di tutti i PP (Proletari Prigionieri) che matureranno e si decideranno le sorti dell'offensiva.

COSTRUIRE LE CONDIZIONI PER UNA RIPRESA OFFENSIVA

D. L'offensiva rimane quindi un punto fermo?

R. Naturalmente. Ma si tratta di costruire, nei tempi e nei modi possibili e con tutte le forze vitali, siano esse imprigionate o meno, le sue forme praticabili. Teniamo presente che in questo momento il corpo prigioniero è attraversato con la stessa intensità dalle stesse contraddizioni che percorrono il Proletariato Metropolitano e le forze rivoluzionarie all'esterno.

Ogni militante, in breve, sta ridefinendo le proprie scelte e la propria collocazione; per cui è evidente che la ripresa dell'offensiva in qualunque punto della formazione capitalistica ha

bisogno di essere concretamente motivata e costruita. Ciò non significa aspettare che "l'erba cresca" ma determinare tempo e modi della lotta senza trascurare il nuovo contesto. Tutto ciò rende assai complessa la questione del carcere imperialista in questa nuova fase e perciò quanto prima l'affronteremo nei modi dovuti.

LA FORMA PARTITO E QUELLA OCC SONO SUPERATE

D. Per finire, vi definite "collettivo dalla identità plurale", parole nuove che occorrerebbe chiarire; vogliamo provare a farlo?

R. Sviluppare il processo rivoluzionario in tutti i rapporti sociali è una impresa complicata. Di certo c'è il fatto che la forma-partito modello terzinternazionalista o la sua forma OCC che cercava di superarla ricomponendo il Politico ed il Militare sono sfinite e inutilizzabili.

D. E allora?

R. Si tratta allora di rimettere al centro dell'attenzione anche la questione delle forme organizzative della militanza e farlo senza voler dare la soluzione prima di avere sviluppato un insieme di pratiche che permettano un bilancio. Questo naturalmente richiede l'accettazione del "diverso" come dimensione costitutiva dei collettivi che viaggiano in questa direzione.

D. Una riproposta del "Federalismo"?

R. No, nulla di così strano. Il fatto è che il tramonto delle OCC ha frantumato modelli da molti compagni ritenuti fino a ieri una "certezza". Ebbene, da questo sbriciolamento stanno prendendo avvio percorsi originali che occorre favorire in tutta la loro ricchezza. Questo non ci impedisce di vedere che, spesso, tali percorsi limitano la loro trasgressione creativa all'uno o all'altro dei rapporti sociali capitalistici.

Collettivo dall'identità plurale vuol dire allora che - ferma restando la determinazione comune di costruire una guerriglia sociale per la transizione al comunismo - ciascuno dovrà responsabilizzarsi in questo processo, a partire dalla sue tensioni, dai suoi bisogni, dai suoi desideri e dalle sue contraddizioni.

CHIUNQUE HA QUALCOSA DA DIRE PRENDA LA PAROLA

D. Insomma: unità strategica nella lotta contro lo Stato Metropolitano, ma differenziazione nelle pratiche e nei collettivi?

R. Sì, qualcosa di simile, noi siamo convinti che sia possibile e si debba costruire il massimo di unità e di comunicazione con tutti i flussi trasgressivi e antagonisti che si organizzano nei ghetti metropolitani, nelle fabbriche, che restano un terreno decisivo di scontro, nelle carceri e più in generale in ogni altro luogo in cui il capitalismo produce e riproduce i suoi rapporti di dominio e sfruttamento. Per questa ricerca di comunicazione nasceranno senz'altro linguaggi comuni per parlare nei linguaggi della vita reale la transizione al comunismo.

D. Come si collocano, "frammenti" in questo scenari?

R. Come un contributo interno a questo collettivo per la discussione sulle prospettive. L'era delle risoluzioni strategiche si è chiusa con la OCC. Ora è il momento che chiunque senta di avere cose da dire in qualsiasi campo della rivoluzione sociale prenda la parola, il suono, l'immagine e si faccia sentire. Senza temere la dissonanza, perché la polifonia del proletariato metropolitano non può che essere luogo della molteplicità dei flussi trasgressivi e dell'incontro delle loro diversità.

Source: www.brigaterosse.org

ANNEXE 9 : LE TEMOIGNAGE COMME OBJET EDITORIAL

<i>Titre de l'ouvrage et militant concerné</i>	<i>Date de publication</i>	<i>Maison d'édition</i>	<i>Genre littéraire</i>	<i>Lieu et date de rédaction</i>	<i>« le récolteur des mémoires »</i>	<i>Particularités du langage</i>	<i>Que vise le brigadiste avec ce livre ?</i>	<i>Pourquoi témoigner à ce moment-là ?</i>	<i>Articles publiés lors de la sortie du livre</i>	<i>Succès ou échec éditorial ? Rééditions ?</i>
1. <i>Compagna Luna</i> -Barbara Balzerani	1998	Feltrinelli	Roman, récit de vie	1998 ; écrit lorsque B. Balzerani est en prison, mais intégrée à un programme de "travail à l'extérieur", dans une coopérative qui s'occupe d'informatique.	Aucun	Double discours, différencié par la typologie, public et privé, révolution et lyrique. Confusion dans le discours lorsque tout se concentre autour des Br, donc différenciation typologique inutile.	L'auteur veut montrer comment elle a vécu cette expérience, en dépassant les représentations stéréotypées qu'en a l'opinion publique	Ecriture ressentie comme un besoin urgent de se confier. Confrontée à un monde dans lequel elle se sent marginalisée.	16 Voir sources	
2. <i>Il prigioniero</i> -Anna Laura Braghetti	1999	A. Mondadori	Roman, récit de vie		Paola Tavella, journaliste pour <i>Il Lavoro</i> et <i>Il Manifesto</i> et écrivain genevoise.	Langage plutôt neutre, ressort le rôle de la femme maternelle, omniprésence de sentiments. Schizophrénie apparaît ; sans réelles implications politico idéologiques.	Dire tout ce qu'elle sait du séquestre d'Aldo Moro. Confier ses souvenirs douloureux afin de ne plus devoir les garder au fond d'elle.	Besoin, aidé des récits déjà publiés de ses ex compagnons.	Réaction à la réédition du livre en 2003 : 28 Voir sources	1999 chez Mondadori, puis Feltrinelli en 2003.

<i>Titre de l'ouvrage et militant concerné</i>	<i>Date de publication</i>	<i>Maison d'édition</i>	<i>Genre littéraire</i>	<i>Lieu et date de rédaction</i>	<i>« le récolteur des mémoires »</i>	<i>Particularités du langage</i>	<i>Que vise le brigadiste avec ce livre ?</i>	<i>Pourquoi témoigner à ce moment-là ?</i>	<i>Articles publiés lors de la sortie du livre</i>	<i>Succès ou échec éditorial ? Rééditions ?</i>
3. <i>Storie di lotta armata</i> (Catanzaro, R.) -Alfredo Buonavita	1995	Il Mulino	Témoignage : Mise par écrit d'un entretien oral	Entretien effectué dans la maison de Buonavita, à Borgomanera.	Luisa Passerini, historienne, spécialiste de l'histoire orale et de la mémoire.	Parfois vulgarité, manque de cohésion dans l'écrit.	Clarifier les choses; ne doit plus vivre dans la peur du jugement des compagnons	Parallèlement au procès, suit sa logique.	/	Cf Luisa Passerini, peu de succès, pas de rééditions.
4. <i>A viso aperto</i> -Renato Curcio	1993	O. Mondadori	Témoignages : Mise par écrit d'un entretien oral	L'entretien date de 1993, et a été effectué en prison, quelques semaines avant sa libération après 18 ans d'incarcération.	Mario Scialoja, journaliste à « L'Espresso »		Eclairer l'opinion sur le déroulement des faits.	Après la loi de 86 qui favorise ceux qui se dissocient du terrorisme, note une volonté de l'Etat d'enterrer le passé de ceux qui ne rentreraient pas dans cette catégorie. Parler du passé signifiait entrer dans une de celles-ci. La loi sur la dissociation ouvre un espace nouveau, où il accepte de prendre la parole.		Réédité en 1993, 1995, 1997, 1998, 1999, 2000

<i>Titre de l'ouvrage et militant concerné</i>	<i>Date de publication</i>	<i>Maison d'édition</i>	<i>Genre littéraire</i>	<i>Lieu et date de rédaction</i>	<i>« le récolteur des mémoires »</i>	<i>Particularités du langage</i>	<i>Que vise le brigadiste avec ce livre ?</i>	<i>Pourquoi témoigner à ce moment-là ?</i>	<i>Articles publiés lors de la sortie du livre</i>	<i>Succès ou échec éditorial ? Rééditions ?</i>
5. <i>Nell'anno della tigre</i> (S. Mazzocchi) -Adriana Faranda	1994	Baldini & Castoldi	Roman, récit de vie	Entretiens écrits pendant la liberté conditionnelle de la jeune femme. Le livre est publié un an avant la fin de sa peine.	Silvana Mazzocchi, écrivain et journaliste à "La Repubblica" depuis 1980, en charge de l'actualité et de la politique judiciaire	Histoire romantique de la lutte armée, dominance de l'amour et des sentiments au lieu de l'idéologie ; dramatique, rhétorique du sentiment.	?	Réponse à une demande insistante de la journaliste, accepté en 1993. Pt être que la liberté conditionnelle l'a fait réaliser qu'il était nécessaire de faire le point avec son passé.		Certain succès, un projet de film avait été envisagé puis refusé par le réalisateur à cause d'un désaccord avec Faranda.
<i>Titre de l'ouvrage et militant concerné</i>	<i>Date de publication</i>	<i>Maison d'édition</i>	<i>Genre littéraire</i>	<i>Lieu et date de rédaction</i>	<i>« le récolteur des mémoires »</i>	<i>Particularités du langage</i>	<i>Que vise le brigadiste avec ce livre ?</i>	<i>Pourquoi témoigner à ce moment-là ?</i>	<i>Articles publiés lors de la sortie du livre</i>	<i>Succès ou échec éditorial ? Rééditions ?</i>
6. <i>Armi e bagagli: un diario delle Br</i> -Enrico Fenzi	1987	Costa&Nolan	Roman, récit de vie		Aucun	Plus humain des récits, sans héroïsme ni idéologie. Construction littéraire d'une certaine linéarité existentielle. Frustration d'une jeunesse qui mène à la « révolution ».		Constantes demandes sur le pourquoi de ses choix : ce livre est inconsciemment une tentative de réponse à ces demandes.		Réédité en 1998, puis en 2006, en format livre de poche.
7. <i>Mara, Renato</i>	1988	A. Mondadori	Témoignage: Mise par écrit d'un entretien	En '83, après avoir refusé de	Pier Vittorio Buffa, journaliste	Récit plutôt désorganisé, sous formes de retours	Donner une explication sur	Voir l'évolution de son attitude		1996-5° édition

<p><i>e io</i> -Alberto Franceschini</p>			<p>oral</p>	<p>témoigner, il vient de son plein gré, et fait un monologue qui est en fait sa première conversation avec le monde extérieur. En '84, troisième entretien, langage peu clair, aucune référence précise, seulement traces de son histoire. Après quelques années, dernier entretien, à Rebibbia. Réticent au départ, déjà dissocié de la lutte armée.</p>	<p>pour de nombreux quotidiens ou hebdomadaires ("L'Espresso")</p> <p>Franco Giustolisi, journaliste, envoyé spéciale depuis 1960 (RAI, « Il Giorno »). Il écrit actuellement pour « L'Espresso »</p>	<p>dans le passé, qui s'introduisent dans la réflexion sur l'expérience de la lutte armée. Importance du discours idéologique.</p>	<p>l'expérience de la lutte armée, après s'être dissocié. Justification.</p>	<p>envers les journalistes dans la cinquième colonne. Parler lui a permis de réaliser certaines choses sur son expérience, d'ouvrir les yeux.</p>		
--	--	--	-------------	--	---	--	--	---	--	--

<i>Titre de l'ouvrage et militant concerné</i>	<i>Date de publication</i>	<i>Maison d'édition</i>	<i>Genre littéraire</i>	<i>Lieu et date de rédaction</i>	<i>« le récolteur des mémoires »</i>	<i>Particularités du langage</i>	<i>Que vise le brigadiste avec ce livre ?</i>	<i>Pourquoi témoigner à ce moment-là ?</i>	<i>Articles publiés lors de la sortie du livre</i>	<i>Succès ou échec éditorial ? Rééditions ?</i>
8. <i>Che cosa sono le Br.</i> -Alberto Franceschini	2004	Rizzoli	Témoignage: Mise par écrit d'un entretien oral	Après 18 ans de prison, Franceschini est libéré dans les années 90. Aujourd'hui entrepreneur, il poursuit sa lutte pour expliquer les années de plomb du point de vue des Br. Ce témoignage revient sur celui publié en 1988, <i>Mara, Renato e io.</i>	Giovanni Fasanella, journaliste à « Panorama », auteur de livres politiques. Préface du juge R. Priore.	Enquête véritable, indices et démonstrations à la recherche de la vérité, rédigé de cette manière.	Envie de donner une impulsion au processus de vérité, et aux mécanismes de la mémoire pour comprendre les événements passés, pour mieux comprendre le présent.	"Sono pagine che costituiranno sprone al dibattito sul nostro passato, e non solo su quello recente. Un passato che tuttora incide sull'oggi, e lo inquina." Rosario Priore		
9. <i>Un contadino nella metropoli</i> -Prospero Gallinari	2006	Bompiani	Récit autobiographie	2004, date à laquelle Gallinari est en détention domiciliaire (depuis 1996) pour des motifs de santé.	Aucun.	Langage marqué par les origines de l'auteur : dialecte d'Emilie Romagne, parfois vulgarité ; écriture non littéraire, instinctive.	Faire une réflexion sur ses origines et leur rôle dans le passage à la lutte armée. Association de souvenirs d'enfance, de brigadiste	Volonté personnelle d'écrire ; d'après Erri de Luca, cela correspondait à un moment de passage dans la vie de Gallinari : écriture		Publication récente donc pas encore de réédition.

							et des allusions au présent, dans une tentative de comprendre les liens entre ces différentes périodes de sa vie.	nécessaire pour boucler l'expérience.		
10. <i>Br, una storia italiana</i> -Mario Moretti	1994	Anabasi	Témoignage: Mise par écrit d'un entretien oral (6 sessions d'entretiens en 1993)	Entretiens oraux en 1993, dans la prison de l'Opéra à Milan ; rédigé en 1994.	Rossana Rossanda, journaliste, fondatrice du "Manifesto", militante du Pci entre 1948 et 1969; Carla Mosca, journaliste de la Rai, longtemps chargée de la chronique judiciaire.	Renonce à son individualité pour incarner le rôle du général perdant. Discours idéologique, histoire technico-militaire des Br.	Désir de faire un bilan de l'expérience, de distancier celle-ci de lui. Légitimation politique de la lutte armée.	Déclare qu'il aurait du témoigner avant, que l'histoire des aurait du être écrite par la gauche avant.		Anabasi, 1994, puis Baldini Castoldi Dalai, 1998, 2000, 2003, 2004
<i>Titre de l'ouvrage et militant concerné</i>	<i>Date de publication</i>	<i>Maison d'édition</i>	<i>Genre littéraire</i>	<i>Lieu et date de rédaction</i>	<i>« le récolteur des mémoires »</i>	<i>Particularités du langage</i>	<i>Que vise le brigadiste avec ce livre ?</i>	<i>Pourquoi témoigner à ce moment-là ?</i>	<i>Articles publiés lors de la sortie du livre</i>	<i>Succès ou échec éditorial ? Rééditions ?</i>

11. <i>La peggio gioventù</i> -Valerio Morucci	2004	Rizzoli	Roman, récit de vie	Rédaction en 2004, dix ans après sa libération.	Préface de Pino Casamassima, journaliste et écrivain.	Apostrophes fréquentes, inclut des personnes dans son récit. Phrases très littéraires, description, maintien d'une certaine tension...	Morucci s'interroge sur son passé, cherche des réponses. Seule l'écriture lui a permis d'exorciser les fantômes du passé. Idée que la société est peut être prête à réfléchir sur ce passé.	Sollicitation de Casamassima, qui le convainc qu'il doit parler de cet épisode de sa vie, et non le mettre de côté comme il l'avait fait.	2, voir sources	4 rééditions.
12. <i>Io, l'infame</i> -Patrizio Peci	1983	A. Mondadori	Roman-biographie	Été 1982 Peci n'est en liberté que depuis peu.	Giordano Bruno Guerri, historien et écrivain.		Idée que ses ex compagnons aussi puissent lire ce livre, il veut rétablir certaines vérités opposées aux mensonges racontés par ces derniers, par les journaux.	Témoignage fourni au moment où les attentats brigadistes continuent. Volonté de dissuasion, montrer aux jeunes tentés par l'expérience qu'elle n'est en rien une voie idéale.		Certain succès au moment de la publication, depuis n'est plus vendu, pas présent dans les bibliothèques.
13. <i>Storie di lotta armata.</i> -Antonio	1995	Il Mulino	Témoignage : Mise par écrit d'un entretien oral		Giuseppe De Lutiis, professeur et historien, spécialiste du		Réflexion sur sa vie, sur les liens entre passé et présent,	Dans une société qu'il juge dominé par les médias, alors que les		Cf Luisa Passerini, peu de succès, pas de rééditions.

Savasta					terrorisme et de l'éversion.		afin de trouver un moyen de vivre un avenir le plus normal possible.	gens communiquent de moins en moins, création d'étiquettes, qu'il veut détruire par le récit de vie.		
---------	--	--	--	--	------------------------------	--	--	--	--	--

BARBARA BALZERANI

Balzerani, B., *Compagna luna*, Feltrinelli, Milan, 1998

Balzerani, B., *La sirena delle cinque*, Jaca Book, 2003

RENATO CURCIO

Curcio, R., Rostagno, M., *Fuori dai denti*, Gammalibri, Milan, 1980

Curcio, R., Petrelli, S., Valentino, N., *Nel bosco di Bistorco*, Sensibile alle foglie, Rome, 1990

Curcio, R., e Scialoja, M., *A viso aperto, vita e memorie del fondatore delle Br*, Oscar Mondadori, Milano, 1993, première édition

Curcio, R., *Metro*, Sensibili alle foglie, Rome, 1994

Curcio, R., (sous la dir. de), *La mappa perduta*, Il Progetto Memoria I, Sensibili alle foglie, Rome, 1994

Prette, M. R., Curcio, R., *Sguardi ritrovati*, Il Progetto Memoria II, Sensibili alle foglie, Rome, 1995

Curcio, R., *La soglia*, Sensibili alle foglie, Rome, 1996

Prette, M. R., Curcio, R., *Le parole scritte*, Il Progetto Memoria III, Sensibili alle foglie, Rome, 1996

Prette, M. R., Curcio, R., *Le torture affiorate*, Il Progetto Memoria IV, Sensibili alle foglie, Tivoli, 1998

Curcio, R., Silvestri, F., *Fino alle radici del cuore. Lettere.*, Sensibili alle foglie, Rome, 1999

Curcio, R., Valentino, N., *Nella città di Erech*, Sensibili alle foglie, Rome, 2001

Curcio, R., (sous la dir.), *L'azienda totale*, Sensibile alle foglie, Rome, 2002

Curcio, R., *Il dominio flessibile*, Sensibili alle foglie, Rome, 2003

Curcio, R., *Il consumatore lavorato*, Sensibili alle foglie, Rome, 2005

Prette, M. R., Curcio, R., *Il carcere speciale*, Il Progetto Memoria V, Sensibili alle foglie, Rome, 2006

ENRICO FENZI

Fenzi, E., *Armi e bagagli: un diario delle Br*, Costa e Nolan, Genova, 1987

Fenzi, E., *La canzone d'amore di Guido Cavalcanti*, Il nuovo melangolo, 1999

Fenzi, E., *Tommaso Buzzì. Lettere, appunti, pensieri*, Silvana, 2000

Fenzi, E., *Saggi petrarcheschi*, Cadmo, 2003

ALBERTO FRANCESCHINI

Franceschini, A., *Mara, Renato e io: storia dei fondatori delle Br*, A. Mondadori, Milano, 1988

Franceschini, A., Samuelli, A., *La borsa del presidente. Ritorno agli anni di piombo*, Ediesse, 1997

(Reconstruction du cas Moro, roman fantastique/politique.)

Fasanella, G., Franceschini, A., *Che cosa sono le Br. Le radici, la nascita, la storia, il presente*, Biblioteca Universale Rizzoli, Milan, 2004

PROSPERO GALLINARI

Coi, A., Gallinari, P., Piccioni, F., Seghetti, B., *Politica e Rivoluzione*, Giuseppe Mai Editore, 1983

Gallinari, P., *Dall'altra parte. L'odissea quotidiana delle donne dei detenuti politici*, Feltrinelli, Milan, 1995

Gallinari, P., *Un contadino nella metropoli*, Bompiani, Milan, 2006

VALERIO MORUCCI

Morucci, V., *A guerra finita. Sei racconti.*, Manifestolibri, 1994

Morucci, V., *Ritratto di un terrorista da giovane*, Piemme, 1999

Morucci, V., *La peggio gioventù: una vita nella lotta armata*, Rizzoli, Milan, 2004

Morucci, V., *Klagenfurt 3021, Fahrenheit 451*, 2005

Morucci, V., *Il caso e l'inganno. Le indagini del commissario Amidei*, Pickwick narrativa, 2006

PARLA LA TESTIMONE DEI 55 GIORNI DEL SEQUESTRO

«Ci consultammo in 200 per uccidere il leader dc»

«Nella casa c'erano due canarini Prospero andava pazzo e li curava». «Una inquilina riconobbe la R4. Ma l'indagine andò avanti per mesi. E io scappai». La «vivandiera» Braghetti: la maggioranza fu schiacciante. Ma già la sera del 9 maggio io e Gallinari potevamo essere presi. «Fu ucciso anche per non rendere inutile la morte dei 5 della scorta. Il nostro mito era diventare un partito rivoluzionario a sinistra del Pci che via via facesse chiudere l'ala armata»

Gian Antonio Stella

ROMA - «Nella casa di via Montalcini c'era una gabbia con due canarini gialli. Prospero andava pazzo per quei due uccelli. Ne curò uno che si era ferito a una zampa e un giorno che il tempo era cambiato ed erano rimasti fuori sotto il temporale lo trovai che li asciugava con il phon».

Anna Laura Braghetti, la donna che per 55 giorni, esattamente vent'anni fa, fu la vivandiera del sequestro Moro, dice di aver covato l'odio, in certi momenti, per Paola Tavella, la giornalista del «Manifesto» che l'ha aiutata a scrivere per la Mondadori «Il prigioniero». E' stata dura, per lei che da anni ha chiuso con «Camilla», il nome di battaglia che aveva nelle Br, ricordare ciò che è stata. Il male fatto. Il dolore seminato.

« Ogni dettaglio, i canarini che un bel giorno fuggirono via, i pesciolini rossi che a mano a mano morivano, il presidente che chiedeva che gli registrassimo la messa domenicale, Prospero che gli lavava la biancheria, è stato una ferita raschiata nella memoria. Tra le cose che avevo rimosso. Per questo ho voluto scrivere con Paola: io non avrei avuto il coraggio di farmi certe domande ».

E perché si è decisa?

«Per svuotare la bisaccia dei ricordi. Per chiudere con quel diaframma che c'è da anni tra me e chi mi conosce: "ma pensa un po' questa, cosa ha combinato". Per poter finalmente sparire nell'anonimato di un supermarket di periferia. Quello che so è lì, tutto scritto».

Tutto?

«Tutto. O almeno tutto ciò che è accaduto dentro quella casa. Quanto è accaduto fuori io non lo conosco. I protagonisti di quella storia sono tanti. L'altro pezzo di verità va cercato altrove. Se c'è».

Eppure c'è chi dice che i misteri sono ancora molti.

«No. In questo senso è stato importante che Germano Maccari, che con Mario Moretti, Prospero Gallinari e me era il quarto br in via Montalcini, abbia deciso di parlare. Ha tolto un peso che gravava su tutti noi».

Lei non l'avrebbe mai fatto, il suo nome?

«No. Nessuno di noi li ha fatti. Ognuno si è assunto le sue responsabilità».

Ed era giusto?

«Questa domanda sull'etica me la sono fatta in continuazione. Se io conoscessi uno spacciatore di eroina non avrei dubbi: lo denuncerei all'istante. Ma la nostra è un'altra storia. La nostra è una stagione da molti anni finita. Irripetibile. Non avrei salvato nessuno facendo il nome di Maccari. Lui era solo una persona che si era messa da parte e non avrebbe, comunque, mai più fatto danni».

Com'erano i rapporti tra lei e Gallinari, che poi sarebbe diventato suo marito, durante quei 55 giorni?

«Non ricordo un gesto di tenerezza. Stavamo sempre sul "chi va là". Potevamo essere attaccati in ogni istante. Stavamo lì, al chiuso, a guardare i telegiornali, ascoltare la radio, aspettare che passassero le ore. Uscire la mattina per andare in ufficio, per me, era un sollievo».

Il rapporto coi colleghi di lavoro com'era?

«Normalissimo. Andavo a pranzo con loro, chiacchieravamo del più e del meno, magari la sera davo loro un passaggio alla metropolitana».

E loro non si accorsero di niente?

«Mai».

I vecchi amici?

«Quelli che non erano "bierre" non li vedevo mai. Dicevo che avevo un fidanzato nuovo... Non è difficile sparire per un po'».

Più visti?

«Uno è venuto anche a trovarmi in carcere. Con altri abbiamo cercato di riannodare dei piccoli fili di vita».

Lei scrive del rimpianto, anche intellettuale oltre che umano e politico, di non essere riuscita a «capire» Moro.

«Parlava una lingua che non capivamo. Ma credo che non lo capisse nessuno, allora. Neanche i suoi amici. I suoi colleghi. Lui cercava di aprire un varco e loro dicevano che era manipolato. Noi eravamo sgomenti. Ci trovavamo davanti a un linguaggio che noi volevamo solo condannare e invece lui voleva parlare di politica. Una politica totalmente diversa da come l'intendavamo noi».

Eravate davvero così impermeabili?

«Sì».

Vuol dire che nessuno, chiedendo a Tizio che lo chiedeva a Caio che lo chiedeva a Sempronio, poteva arrivare a voi?

«Non credo. L'unico canale forse era quello attraverso Potere Operaio. E infatti, con Piperno, ci arrivarono. Ma era un canale solo amicale. E chiuso. Arrivare a me, per dire, era impossibile».

Esclude ogni ipotesi di infiltrazioni?

«Conosco solo il caso di Frate Mitra... E basta».

Mai un dubbio su Moretti?

«Ancora? Moretti ha ricostruito le Br dopo che avevano arrestato tutti. Se non avesse creduto nella rivoluzione perché avrebbe dovuto farlo? Per guadagnare cosa: la morte o l'ergastolo? Non ha senso».

Eppure Flamigni dice che ha prove inoppugnabili su un infiltrato.

«Onestamente: alle prove di Flamigni non credo».

Lei scrive che Moro fu ucciso anche per non rendere inutile la morte dei cinque uomini della scorta: non è pazzesco?

«Era una delle ragioni che venivano addotte. Quando fu chiesto a tutti i militanti...».

Accadde proprio come nel film «L'Americano» di Costa Gravas?

«Sì. Furono consultati tutti. Forse duecento persone. E fu detto appunto che per prendere lui erano stati uccisi cinque poliziotti, che l'obiettivo militare era lui, che non si era ottenuto nulla, quindi...».

Quanti dissero di no?

«Non lo so. Qualcuno disse che bisognava liberarlo perché, se l'avessimo ucciso non avremmo più potuto appellarci, in caso di cattura, alla convenzione di Ginevra».

E la decisione di ucciderlo...

«... fu schiacciante».

Lei come votò?

«Contro. Mi sembrava che quei 55 giorni di prigionia e di sofferenza fossero sufficienti».

Gallinari?

«Era per l'esecuzione».

Questa frattura cambiò qualcosa tra di voi?

«No. Ritenevo di avere pochi strumenti politici e mi rimisi al giudizio di chi pensavo ci capisse di più».

Ma come: era la padrona di casa della prigionia di Moro e ragionava come una sbarbatella?

«Lo so che è difficile da capire ma prima del sequestro Moro io non facevo parte delle Br. Per questo mi avevano scelta. Ero una che lavorava, che aveva una vita normale, che poteva fingere di essere una giovane signora benestante col marito ricco che le dava i soldi per metter su casa».

E come entrò?

«Stavo con Bruno Seghetti, avevo capito che era delle Br ma io, in qualche modo, lo guardavo da lontano. Un giorno mi chiese: non potresti far comprare una casa da tua zia? Risposi: potrei prenderla io. Mi mise in contatto con Morucci e questi con Moretti. Quando trovai la casa giusta Bruno, fedele alle regole, mi disse: "Ci dobbiamo lasciare"».

E vi lasciate?

«Sì. Per consolarci ci dicemmo: "Ci rivedremo. Sulla Piazza Rossa"».

Ammesso che le cose fossero andate come sognavate voi, quale pensavate che sarebbe stato il passo successivo?

«Moretti diceva: quando si tratta non si spara. Il nostro mito era diventare un partito rivoluzionario a sinistra del Pci, sul modello dell'ala politica dell'Eta, che via via facesse chiudere l'ala armata».

Onestamente: avrebbero potuto trovare la prigionia durante il sequestro?

«Non vedo come. Leggevamo di una Roma piena di poliziotti, di elicotteri, di rastrellamenti. Ma in 55 giorni io vidi due soli poliziotti. Eravamo fermi a un semaforo. Uno mi fece l'occhiolino. Avrebbero potuto prenderci, questo sì, il 9 maggio».

Il giorno che lasciate la R4 in via Caetani?

«Sì. Una inquilina aveva riconosciuto alla tivù il fanalino della R4 vista in garage. Avremmo potuto, io e Prospero, essere arrestati la sera stessa. Ma il suo allarme, dato a un avvocato che lo disse a Gaspari che lo disse a Rognoni, fece un giro lunghissimo. Ero sicura che ci avrebbero arrestato».

E invece?

«Invece (ma l'avrei saputo poi) la polizia avvia l'indagine, parla con gli inquilini, convoca riunioni condominiali, mi segue... Ma va avanti per mesi. Finché, a settembre, non me ne accorgo. E scappo».

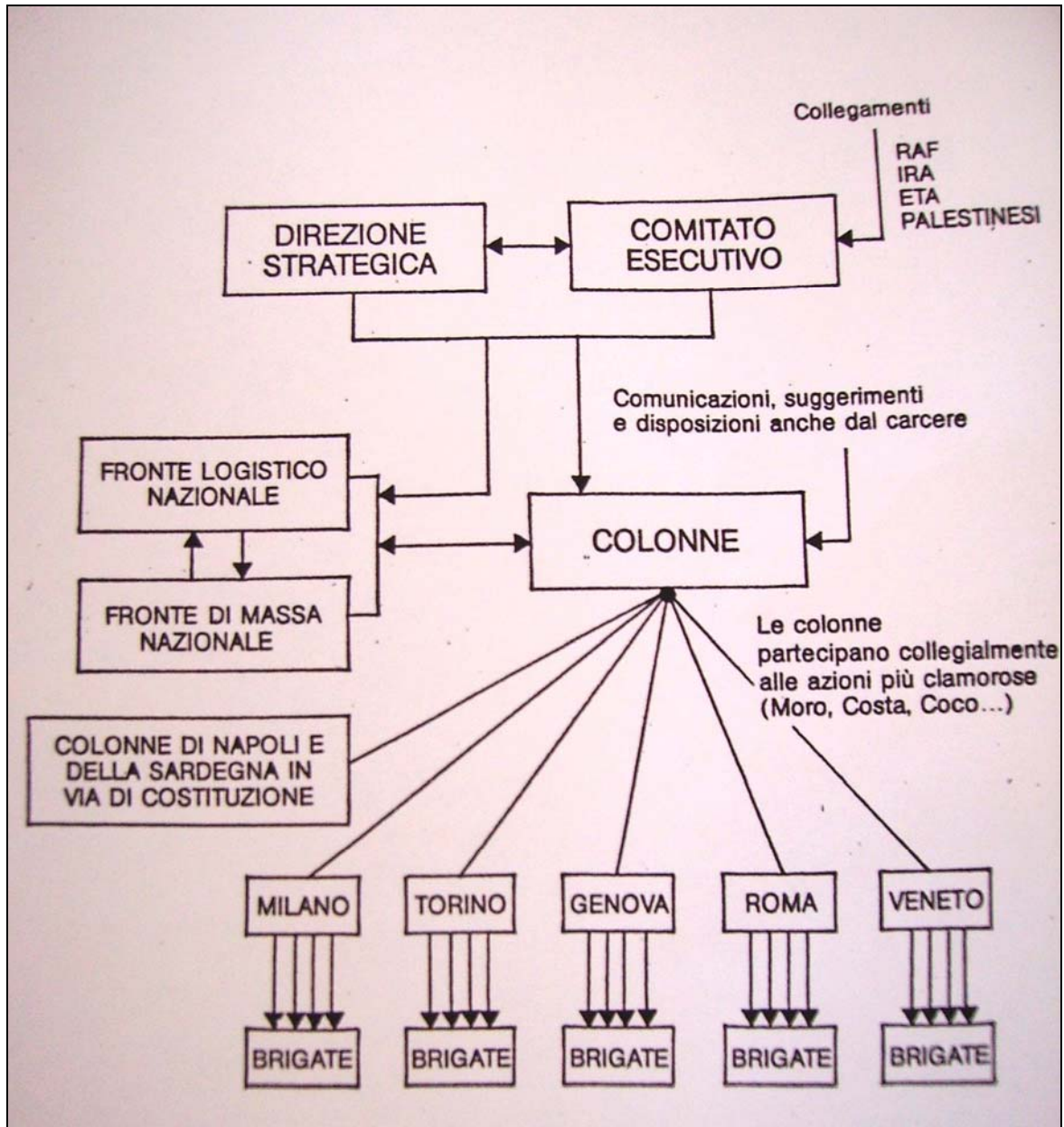
2 février 2007

"L'idea del libro con Morucci è stata mia (così come per altri protagonisti della lotta armata): nel mio ruolo di editor Rizzoli, l'ho proposto e portato avanti, superando le difficoltà iniziali date proprio dallo stesso Morucci, che non sentiva "l'urgenza" di scrivere questo libro. L'ho convinto facendo leva sul... futuro, cioè sulle nuove generazione, che nulla sanno di quella stagione di lotte e di sangue, e che spesso confondono le cose. (In una lezione che ho tenuto recentemente all'Università di Verona su "La stampa ai tempi delle BR" - che credo le sarebbe interessata - quando ho citato Primavalle, mi sono reso conto che nessuno sapeva di cosa stessi parlando. Così ho dovuto spiegare il fatto e il perché della citazione). Ma anche perché a nessun altro giovane venga in mente di percorrere la strada sciagurata della lotta armata. La "sponda" interlocutoria del libro sono proprio io, come aveva ben immaginato. Sulla scelta di quel libro, in parte le ho già risposto, ma aggiungerò che, come detto nella precedente email, sto cercando di rivisitare quel periodo perché credo sia passato sufficiente tempo per analizzare storicamente e coi diretti interessati quel che accadde nella cosiddetta notte della Repubblica.

Il lavoro di pubblicazione? Come anche per altri casi accennati ieri, Valerio scriveva, io lo aiutavo nelle ricerche, quindi mi mandava i capitoli, io li leggevo, correggevo, approvavo. Le vendite sono state soddisfacenti, se considera che il libro ha avuto quattro edizioni. E veniamo alle reazioni dirette del pubblico. Abbiamo fatto diverse presentazioni, nelle quali sono stato quasi sempre presente anch'io. La gente, nella maggior parte dei casi, ha reagito positivamente, nel senso che non ha ascoltato passivamente e basta, ma ha posto domande e fatto considerazioni, e non sempre lusinghiere anche per lo stesso Morucci, nonostante la sua posizione di "colomba" all'interno dei molti falchi delle BR. In una di queste presentazioni al Giulio Cesare di Roma (il liceo che Venditti cita in una sua nota canzone), Antonello Venditti fece dichiarazioni che rimbalzarono su tutti i giornali: "se non avessi dato sfogo alla mia rabbia con le canzoni, avrei abbracciato anch'io la lotta armata". Più o meno disse questo scatenando il putiferio già in quella sede e nei giorni successivi. Valerio poi partecipò a diverse trasmissioni televisive e in una di queste la mamma di un ragazzo ucciso a 17 anni telefonò in diretta per accusare Valerio come uno degli autori di quella uccisione. Valerio non è uomo di molte parole, e rispose solo che lui non c'entrava nulla, appellandosi a una sentenza che lo scagionava al riguardo.

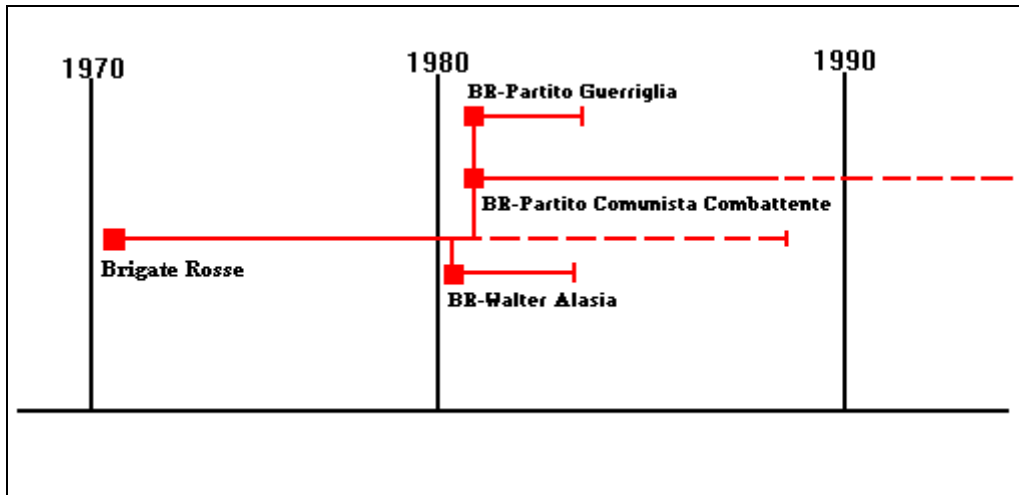
Tornando alle testimonianze dei vari brigatisti e non, come saprà c'è ormai un'ampia pubblicistica con molti libri scritti da loro. Loro che raccontano la "loro" verità. E su questo siamo d'accordo. Ma contrariamente a chi dice che dovrebbero stare zitti, io dico che invece devono parlare, parlare tutti, ma contestualmente, finalmente, dovrebbe parlare anche lo Stato. Recentemente sulle pagine del Corriere, Cossiga in una intervista a Cazzullo ha dichiarato che Moretti non ha ucciso Moro. E chi è stato? Bisognerebbe chiederlo a Maccari. Peccato che Germano Maccari sia morto! Inoltre, sempre lo stesso Cossiga dice che se avesse perseguitato di meno l'Autonomia, molti autonomi non sarebbero finiti nelle BR, ingrossando quindi le sue fila. Peccato che l'emerito presidente dica queste cose 30 anni dopo. Perché non si tolgono i troppi omissis ai troppi misteri d'Italia? Se - come ritengo ci sia - lo Stato "parlasse" (come fanno i brigatisti, seppur "col filtro"), si saprebbe la verità e si potrebbe quindi riscrivere

una Storia ancora lacunosa e spesso millantatrice. Anche io credo che con Moro le cose andarono diversamente, ma nessuno dei BR è disposto a dire la verità (neanche quel Morucci che ormai considero un amico) perché lo Stato non glielo consente. Si è chiesta come mai tutti i componenti del commando di via Fani sono liberi da molto tempo? La ragione è semplice: un patto scellerato fra loro e lo Stato. Spero di esserle stato ancora utile e rimango a disposizione per ulteriori approfondimenti".



Source : Guerri, G.B., Peci, P., *Io, l'infame*, Arnoldo Mondadori Editore, 1983, p. 59

ANNEXE 14 : SCHÉMA DES DIVISIONS DES BRIGADES ROUGES.



Source : www.brighaterosse.org

ANNEXE 15 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°1

Titre: CURCIO, R., SCIALOJA, M., *A viso aperto_ vita e memorie del fondatore delle Br*, Mondadori, Milano, 1993

Source n°: 1

RENATO CURCIO

<p>A quelle personne est-ce écrit?</p>	<p>Texte écrit à la première personne ; importance de la deuxième personne du pluriel, lorsqu'il s'agit des Brigades rouges. Insistance sur le groupe, sur les décisions prises en commun.</p>
<p>Discours libre ou réponse à questions d'un journaliste?</p>	<p>Réponse aux questions du journaliste, qui cadre le récit ; cependant la liberté de parole est totale et Curcio s'étend parfois à des aspects non compris dans les demandes. Il insiste sur des points qu'il juge important et abrège ceux jugés inutiles. Profite pour clarifier certains points, par rapport à des choses dites ou écrites par les journaux par ex. Entretien organisé en chapitres, autour de thèmes</p>
<p>Pourquoi écrire, à ce moment là? Sollicitation ou décision personnelle?</p>	<p>Ecrit dans une société qu'il désapprouve, lui reproche de justifier le recours à la violence contre un Etat au nom du « droit international », droit du Prince. Après la loi de 86 qui favorise ceux qui se dissocient du terrorisme, note une volonté de l'Etat d'enterrer le passé de ceux qui ne rentraient pas dans cette catégorie. Parler du passé signifiait entrer dans une de celles-ci. La loi sur la dissociation ouvre un espace nouveau, où il accepte de prendre la parole et d'éclairer l'opinion sur le déroulement des faits.</p>
<p>Où a lieu la rédaction? (en prison, après, en liberté?)</p>	<p>Rédaction en prison, en '93.</p>
<p>Structure chronologique?</p>	<p>Structure plus thématique que chronologique, même si les questions suivent l'ordre des événements.</p>
<p>Rôle/choix des journalistes</p>	<p>Dirige le discours.</p>

Enfance	En famille, dans une petite ville de montagne en Piémont ; enfance heureuse, entouré de la nature, dont il est passionné. Grande imagination, proche de famille. Décès du père, mère part pour Rome_ traumatisme pour l'enfant. Adolescence de vagabond pendant quelque temps, errance à Gênes, sans abri, alcoolisme, par choix, refus de la vie que sa mère lui destine (travail en usine...) lectures existentialistes
Appartenance sociale vue par le militant	X
Etudes	Bourse d'études à l'Université de Trente, nouvelle université de sociologie. Participe à création d'une communauté d'étudiants ; contexte de lutte étudiante (guerre du Vietnam//Berkeley, partenaire de l'université) : « université négative », occupée. En '67, Trente est le carrefour des pulsions internationales. Assistant prof d'Alberoni ; y rencontre Margherita Cagol.
Premiers contacts avec la politique, expériences précédentes	Dans ce contexte de luttes, Curcio prend le chemin du marxisme léninisme maoïste. En '68/69, proposition de transformation critique de la société italienne, analyse de la psychologie de masse du fascisme ; découverte de l'existence des CUB a Milan. Création du Collectif Politique Métropolitain ; <i>Sinistra proletaria</i>
Adhésion à une certaine idéologie?	'68 : marxisme-léninisme maoïste
Vision par rapport à la situation des années 1960/1970?	« Alla mia generazione non è stato lasciato nessuno spazio per vivere quell'immaginario che portavamo con noi al momento del nostro ingresso nella società. Le generazioni precedenti hanno bloccato il cammino.» Système politique de l'Est s'écroule: autodissolution. Les PC de l'Occident tentent de s'en dissocier. Italie de l'après guerre connaît transformations socio économiques qui produisent des groupes nouveaux : Br.
Passage à la lutte armée, quel groupe, quand, pourquoi?	Explosion a Piazza Fontana : climat de tension, violence généralisée, instrumentalisation : actes contre les luttes et les mouvements d'extrême gauche ; 2 choix : arrêter l'expérience collective ou changer de stratégie. Lutte armée : maturation progressive : réunion a Pecorile en sept '70: se retirent de la <i>Sinistra proletaria</i> , créent un nouveau groupe, les Br

<p>Clandestinité? Quand? Impressions?</p>	<p>3 mars '72 : enlèvement de l'ingénieur Macchiarini, dirigeant de la Siemens, libéré. La police accroît les recherches, marque le début de la période de clandestinité, suivie de 3 mois d'inaction, pour réfléchir à la suite, avant de rentrer à Turin, à l'appel de militants.</p>
<p>Quels en sont les objectifs?</p>	<p>Echapper à l'arrestation. S'accompagne d'une véritable organisation du groupe, compartimenté en pôles et colonnes, à Milan, Turin. Financement par braquages, armement progressif, encore dans usines. Puis '73, attaque au cœur de l'Etat.</p>
<p>Vision des compagnons de lutte: du même groupe? d'autres groupes?</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Solidarité, lutte commune pour valeurs communes - malgré divergences d'opinion relatives aux méthodes, bonne entente et collaboration dans les usines. Avec le temps et la radicalisation des Br, certains prendront leurs distances. Cit. III Concurrence avec Lotta Continua en '71, disputes avec dirigeants qui veulent diminuer influence de Br dans les usines : « non è più possibile accettare tutto il caos che andavamo creando nelle fabbriche. » - Aspiration à suivre le modèle de nouvelles expériences : Black Panthers, Tupamaros, Che Guevara.
<p>Pourquoi attaquer le « cœur de l'Etat » ?</p>	<p>Ex de l'enlèvement de Sossi : montrer les contradictions qui existaient à l'intérieur du système politico judiciaire, rompre les liens entre les différentes structures de l'Etat, montrer l'incapacité du gouvernement pour gérer les oppositions, et remettre en cause ses institutions.</p>
<p>Conception de l'Etat? De la DC? Du Pci?</p>	<p>Idée que l'Italie de l'après guerre avait été mal dirigée. 60's : centre-gauche est né sur l'acceptation d'une impossible réforme du pays. L'accord entre socialistes, DC et l'Etat signifiait bloquer le procès de transformation. PCI : temps de guerre froide, le parti tente de discriminer l'image des Br pour ne pas reconnaître en eux ce qu'ils avaient toujours rêvé d'être sans jamais oser.</p>
<p>Rôle au sein du mouvement?</p>	<p>Théoricien, organise les actions, fait les enquêtes, écrit les documents des Brigades Rouges, les communiqués, les revendications. Organisation de la structure des Br.</p>
<p>Participation aux actions terroristes?</p>	<p>Surtout organisateur, rencontre les complices et informateurs, fait les enquêtes qui précèdent les actions, les revendique. Parfois participe directement.</p>

<p>Sentiment par rapport au sacrifice? De la vie personnelle?</p>	<p>Curcio partage l'expérience des Br et la vie avec Mara Cagol. Entre elle et les compagnons, l'on peut dire qu'il se sent en famille. Perte d'un enfant lorsque Mara est enceinte, ils auraient aimé faire une famille mais la sacrifie au nom de la lutte.</p>
<p>Jugement sur la violence politique?</p>	<p>Jugement qui change au fur et à mesure de l'évolution des actions ; au moment de l'enlèvement de Sossi, déclare encore que tuer n'était pas une solution conseillée. Idée que tuer était une éventualité dans la logique du développement de la lutte armée, en cohérence avec la pensée du marxisme révolutionnaire, le prix de la mort est une nécessité dans le passage à une société sans oppression.</p>
<p>Vision de la société au moment de la lutte armée, des réactions...?</p>	<p>Exemple du séquestre d'Aldo Moro : réactions de l'Etat, des partis politiques, de l'opinion publique et internationale. Estime que les Br ne sont pas à la hauteur d'une telle confrontation.</p>
<p>Fin de l'expérience de lutte armée?</p>	<p>Lorsqu'il apprend en prison les actions des Br, il ne se sent pas impliqué. Dissociation de l'extérieur avec « il documentone », demande de la démission de l'exécutif, estime que la décision d'enlever Moro était sans fondements politiques. '81, division des différentes colonnes des Br. Citation IV</p>
<p>Quel sentiment en reste-t-il?</p>	<p>Avec le recul, estime avoir surestimé le rôle de la DC : le cœur de l'Etat était en fait l'ensemble de la politique institutionnelle. Se dit en 1986, « non pentito, non dissociato, non irriducibile » (entretien de <i>l'Espresso</i>). Se prononce en faveur d'une solution politique globale qui permette de sortir des années de plomb. Des compagnons ne reste qu'un souvenir de ce passé commun, de la gratitude et de la générosité de ces compagnons de route.</p>
<p>Comment a été vécue la réclusion?</p>	<p>Arrestation avec Franceschini en '74, puis libéré par un commando dirigé par Mara le 18/02/75 Sa réalité devient la survie en cellule d'isolation. Arrêté à nouveau en février '76. Isolé des décisions du groupe externe, se sent mis à part (enlèvement Moro). Au procès de Florence, condamné à 10 ans de réclusion, puis 20 ans de plus à Turin. S'applique à écrire, « Progetto memoria » (étude du phénomène social de la lutte armée, base de données des protagonistes dans 70's et 80's), organise une coopérative éditoriale « Sensibili alle foglie »</p>
<p>Impact de leurs actions sur la suite de la vie?</p>	<p>La prison change l'homme, développe un intérêt pour la psychologie, aide ses compagnons de prison. Refus d'obéir à la loi pour les dissociés du terrorisme armé, reproches politique (retour au PC) et culturel (ignorer le droit du silence). Milite encore pour une solution politique.</p>
<p>Mémoire positive/négative?</p>	<p>Citation V. désire ne pas le renier mais aller de l'avant_ rêve de sortir, d'avoir une famille, de voir la tombe de Mara. « Sarà per me il giorno di una nuova verità. »</p>

Date de publication: 1993

Maison d'édition: Mondadori

Rééditions: 1993,1995,1997,1998,1999,2000

Personne ayant procédé à l'entretien: Mario Scialoja, journaliste à « l'Espresso »

ANNEXE 16 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°2.

Titre: Catanzaro, R., Manconi, L., (a cura di), *Storie di lotta armata*, Ricerche e studi dell'Istituto Cattaneo, Il Mulino, Bologna, 1995, p. 79-162

Source n°: 2

ALFREDO BUONAVITA

<p>A quelle personne est-ce écrit?</p>	<p>Première personne</p>
<p>Discours libre ou réponse à questions d'un journaliste?</p>	<p>Réponses aux questions de la journaliste, tout en suggérant des thèmes à approfondir ou en insinuant que d'autres sont moins intéressants. Parfois vulgarité, manque de cohésion dans l'écrit, il en ressort son manque d'éducation (scolarité interrompue très tôt).</p>
<p>Pourquoi écrire, à ce moment là? Sollicitation ou décision personnelle?</p>	<p>Rejoint la motivation d'utiliser le procès pour clarifier les choses; ne doit plus vivre dans la peur du jugement des compagnons et de la pression de garder confiance dans le groupe.</p>
<p>Où a lieu la rédaction? (en prison, après, en liberté?)</p>	<p>Il semblerait que cela soit en liberté: " gli ultimi anni di galera sono quelli che ho sofferto di più"p. 160</p>
<p>Structure chronologique?</p>	<p>Oui, de l'enfance en famille aux premiers contacts avec la politique. Long passage sur l'incarcération, avec des retours en arrière sur différents événements concernant les Br, toujours avec du recul.</p>
<p>Rôle/choix des journalistes</p>	<p>Réponse aux questions du journaliste, tout en guidant celui-ci dans les questions. Le journaliste demande des précisions sur certains points peu clairs, comme pour faciliter la compréhension du lecteur.</p>

Enfance	Famille paysanne du Sud de l'Italie (Campania), dans une zone « blanche » ; 10 enfants, grande pauvreté ; Entraide entre famille, puis départ pour le Nord, Borgomanera. Père communiste, même s'il n'est que peu impliqué dans la vie du parti. Achète l'Unità le dimanche. Au courant des l'invasion de l'Hongrie lorsqu'il a 8 ans. Rendu responsable par son maître de celle-ci. «questo è il primo dato che mi ricordo importante, diciamo : non tanto per la formazione politica quanto per capire come va il mondo.» p. 80
Appartenance sociale vu du militant	Revendique cette appartenance sociale, paysanne et ouvrière par la suite. Insiste sur les sentiments et l'éducation sociale qui caractérisent celle-ci.
Etudes	Arrête l'école après le collège ; besoin de travailler pour des raisons financières et aussi d'éducation. Plutôt manuel qu'intellectuel.
Premiers contacts avec la politique, expériences précédentes	Dans le cadre familial, conversations politiques. Dès l'adolescence, il commence à travailler en usine, textile. En tant qu'immigré, souffre du racisme anti méridionaux. «senso di classe riferito agli operai immigrati »p.84 ; Fgci, grèves ouvrières, occupations d'usine, influence de Milan : crée L'union des communistes italiens marxiste-léniniste en '68, p. 87. Contacts avec Lc, qu'il juge trop basé sur l'idéologie. Hors du parti, il découvre l'ensemble des groupes de lutte extraparlimentaires, mais voit le milieu ouvrier comme centre de sa lutte. A l'époque, dans sa ville, tous les groupes oeuvrent pour les revendications salariales des ouvriers, différences politiques au second plan.
Adhésion à une certaine idéologie?	Ne se sent pas concerné par les discours purement idéologiques des Lc. Antifascisme, mémoire de la Résistance (transmission orale de la mémoire). Petit à petit, les syndicats recrutent les membres du Collectif ; ceux qui restent se tournent vers une réflexion idéologique : échos de Milan et Turin, stratégies révisionnistes.
Vision par rapport à la situation des années 1960/1970?	Dans le monde ouvrier, conscience empirique des problèmes de cette classe; Vit les événements de '68 depuis la campagne, pas dimension internationale (Vietnam...). Ne découvre ces choses que grâce aux compagnons qui transmettent les informations venant des groupes citoyens. Sait que les syndicats n'offrent pas la possibilité de pouvoir des ouvriers. Désillusion par rapport aux forces locales.
Passage à la lutte armée, quel groupe, quand, pourquoi?	Entre '67/71, débat sur rejoindre ou non les BR; implique un saut aussi physique. Choix personnel d'entrer dans l'organisation, après 6 mois dans le Sud pour y expérimenter les luttes sociales, qui se révèlent faibles ou inexistantes. Passage de '69 à '71, romantisme présent, puis part pour Turin. « vado a Milano, vado a Torino, vado da un'altra parte, in una grossa fabbrica, perché l'esperienza qui mi sembra quasi conclusa, nel senso che poi, il centro motore delle lotte sono i poli industriali: ecco, questo si capiva.» p. 102

<p>Clandestinité? Quand? Impressions?</p>	<p>Dès son arrivée à Turin, mandat d'arrêt contre lui, pour des faits auxquels il ne participe pas. Donc clandestinité, puisqu'il part à la campagne et en Suisse pour 6 mois, dès '72. Coupe les liens avec la famille, clandestinité, jusqu'en '74 et l'arrestation. N'accepte pas de couper les liens avec tous comme le préconise Curcio. Nécessité de contact avec les gens, amis, ouvriers, d'avoir une vie normale. « una vita abbastanza da monaci, era pesantissimo da questo punto di vista qui, diciamo personale. »p.114</p>
<p>Quels en sont les objectifs?</p>	<p>Plus qu'un objectif, la vie clandestine s'impose à lui pour échapper à l'arrestation. N'accepte jamais vraiment l'isolement que celle-ci implique.</p>
<p>Pourquoi attaquer le "coeur de l'Etat"?</p>	<p>Représente un véritable saut : contemporain aux luttes de la FIAT, en hiver '73, occupation, discussions sur la « necessità di proporre le questioni di ordine generale e direttamente poi a investire il problema dello Stato »p.126; ils suivent aussi le procès du groupe XXII Ottobre, de mai '73 à avr. '74, identifiant ainsi le juge Sossi comme objectif premier.</p>
<p>Vision des compagnons de lutte: du même groupe? d'autres groupes?</p>	<p>Accorde un grand intérêt aux rapports humains; ses compagnons deviennent sa famille, qu'ils soient des Br ou d'autres groupes (Lc...) qui accordent une majeure importance aux intérêts des ouvriers, desquels il se sent concerné. Trouve à la fois remarquable et insupportable le comportement de Curcio, par ex. qui se coupe du monde pour se consacrer à la politique. « di uno schematismo assoluto »p.123 ; en prison : « a me piaceva molto studiare insieme a lui [Franceschini] perché è una persona estremamente brava e legavamo molto, a differenze di Curcio con cui non legavo più nulla. »p.139</p>
<p>Conception de l'Etat? De la DC? Du Pci?</p>	<p>« io lo Stato lo odio »p.130; cependant il ne démontre pas de connaissances particulières en politique, mis à part cette déception vis-à-vis du Pci, qui l'a poussé vers les mouvements extraparlimentaires.</p>
<p>Rôle au sein du mouvement?</p>	<p>Pris dès '72 dans la direction de l'organisation, « assumersi la direzione, diciamo politica e militare rispetto alle cose da fare »p. 113; il s'occupe plus particulièrement des rapports avec les ouvriers, du recrutement: "fare [...] dei lavori, delle attività di carattere clandestino riguardo a procurarsi dei soldi, dei documenti, queste cose qui, le macchine, ecco. » p. 113</p>
<p>Participation aux actions terroristes?</p>	<p>Participation à trois enlèvements, secrétaire de la Cisnal, Labate, et Sossi. Organisation.</p>

<p>Sentiment par rapport au sacrifice? De la vie personnelle?</p>	<p>Insupportable. Continue d'ailleurs à cultiver des relations en dehors de l'organisation, malgré le désaccord de Curcio. Se nourrit des relations avec les gens, du partage, des sentiments de confiance et d'entraide (cf éducation). A une compagne externe à l'organisation, qui lui permet de « respirer ».</p>
<p>Jugement sur la violence politique?</p>	<p>Depuis les premières actions violentes à Borgomanera, ne la supporte pas. Fait preuve de peur, lâcheté, laissant les autres procéder aux violences. Lors du séquestre de Sossi, évoque la peine, la pitié.</p>
<p>Vision de la société au moment de la lutte armée, des réactions...?</p>	<p>Hypocrisie et manque d'efficacité des institutions, ne tiennent pas compte de la situation des ouvriers, manipulations...</p>
<p>Fin de l'expérience de lutte armée?</p>	<p>Crise en prison parallèlement à la crise de l'organisation des Br entre interne et externe: '78-79; puis de '79 à '81, il est chargé de gérer le groupe carcéral des Br à Palmi. En Avril '81, après une ultime discussion avec les camarades, il s'entretient avec le directeur de la prison et demande un transfert, parle avec un magistrat de Rome, et commence à se dissocier. Camarades ne l'approuvent pas, bien au contraire. Voit actions de Franceschini (grève de la faim) comme un dernier recours. Essai d'oublier, puis de glorifier.</p>
<p>Quel sentiment en reste-t-il?</p>	<p>Un certain regret que l'organisation n'ait pu suivre ses objectifs de défense des ouvriers. Regrette les différents entre la direction externe et le noyau carcéral, ainsi que la réaction des compagnons lorsqu'il se dissocie. Ne retrouve pas la solidarité des débuts.</p>
<p>Comment a été vécue la réclusion?</p>	<p>Selon les prisons, différent: au départ nécessité d'apprendre les règles de vie, ne connaît pas forcément les bonnes personnes. '76, travail politique et alphabétisation. Rejoint les autres brigadistes de '77 à '81, groupes d'études organisés, lui donne un but. Violence en prison le dégoûte, volonté d'évasion continue. Aime rencontrer des détenus communs, plus de vie. Dernières années les plus difficiles, à cause de la crise identitaire, la dissociation et le sentiment de ne plus appartenir et ne plus vouloir lutter pour la défense de l'organisation. p. 161 « il fatto di essere contadini vi aiuta a avere molto più pazienza e sopportazione di quanto non abbia uno di città ».</p>
<p>Impact de leurs actions sur la suite de la vie?</p>	<p>La dissociation est vécue comme le début d'une nouvelle vie. Il est transféré à Alessandria, près de sa famille et reprend donc contact avec les êtres qui lui sont chers. Élément le plus important de sa vie reste les gens. Volonté de passer à autre chose, sans nier ses actions passées.</p>

Mémoire positive/négative?	Dans l'ensemble, il se ressent une déception, pour le tournant pris par les Br, la violence sans but, les années de prison pour un idéal auquel il ne croyait plus, l'éloignement des proches, le manque de solidarité et de rapports humains avec les compagnons dans la dernière phase avant la dissociation, où tout devient politique.
----------------------------	--

Date de publication: 1995

Maison d'édition: Il Mulino

Rééditions:

Personne ayant procédé à l'entretien: Luisa Passerini

ANNEXE 17 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°3

Titre: Catanzaro, R., Manconi, L., (a cura di), *Storie di lotta armata*, Ricerche e studi dell'Istituto Cattaneo, Il Mulino, Bologna, 1995

Source n°: 3

ANTONIO SAVASTA

<p>A quelle personne est-ce écrit?</p>	<p>Première personne du singulier</p>
<p>Discours libre ou réponse à questions d'un journaliste?</p>	<p>Réponses à Giuseppe De Lutiis, qui procède à l'entretien. L'on peut imaginer que l'idée vienne de l'historien, dans le cadre de son projet d'étude, publié sous forme de ce livre, recueil de témoignages de militants de groupes extraparlimentaires.</p>
<p>Pourquoi écrire, à ce moment là? Sollicitation ou décision personnelle?</p>	<p>Difficulté de tout raconter, même si il n'a jamais voulu se cacher. Il tente de trouver des fils conducteurs entre le passé et le présent : p.410, « ...crearsi delle nuove esperienze in questa nuova condizione molto appesantita ; appesantita perché ovviamente sono un ex-terrorista con tutto quello che vuol dire ex, un ex-carcerato e quindi è difficile crearsi nuovi parametri. » Dans une société qu'il juge dominé par les médias, alors que les gens communiquent de moins en moins, création d'étiquettes, qu'il veut détruire par le récit de vie.</p>
<p>Où a lieu la rédaction? (en prison, après, en liberté?)</p>	<p>En prison (utopie de vivre dans le monde libre).</p>
<p>Structure chronologique?</p>	<p>Plutôt chronologique. Suit les réflexions, et les décisions prises en accord avec celles-ci.</p>
<p>Rôle/choix des journalistes</p>	<p>Structure du récit ; questionnement construit par le journaliste pousse Savasta à réfléchir sur certains détails...</p>

Enfance	Jeunesse à Rome, dans un quartier de la périphérie. Insécurité dominante : futur, position sociale et culturelle. Envie de changement sans avoir un espace où l'exprimer. Emargination, pauvreté. Ecole comme premier lieu de découverte des rapports sociaux. Père : agent de police, mère : femme au foyer. Sacrifice des parents pour leurs enfants. Père sicilien, autoritaire, valeurs (travail, respect de la famille), mère romaine, famille nombreuse. Tradition de gauche (libération, antifascisme). Peu de conscience religieuse, au contraire. Maladie et fragilité du père à cause du travail, stress.
Appartenance sociale vu du militant	p.104: son problème lorsqu'il est jeune, est de se demander à quelle classe il appartient sans trouver de réponse. Son monde est en dehors des partis politiques, monde de lutte et de rébellion.
Etudes	Ecole comme lieu d'exacerbation des rapports sociaux. Lycée dans le quartier de Tiburtina, éducation plutôt « à la dure ». Puis lycée classique Pilo Albertelli, Termini, réalités sociales différentes.
Premiers contacts avec la politique, expériences précédentes	Premier contact avec la politique passe par son frère, son aîné de trois ans (premier livre politique, <i>La strage di Stato</i> , frère anarchiste). Au collège, premier contact direct, Piazza Vittorio, manifestation de la droite. Il distribue des tracts, sans rien comprendre. '68/69, premières luttes collectives, manifestations avec l'école, gauche et droite réunies. Contacts avec PCI, PO et LC. Rébellion pacifiste avec les hippies. '69/70 : occupation des écoles, assemblées. '70/72 : extrême, PO/LC, notamment PO, intérêts communs. Lecture de Marx, Lénine, Il Manifesto, l'Unità. '72, première manifestation violente, en parallèle à la guerre du Vietnam ; il entre dans le service d'ordre de PO. '73, fin PO ; il cherche un groupe combinant politique et militaire.
Adhésion à une certaine idéologie?	Pas réellement. Plus intéressé par la défense des masses, rêves d'un monde nouveau. Au sein des Br, il est découvre la justification idéologique des actions.
Vision par rapport à la situation des années 1960/1970?	Lutte armée vue comme la seule solution contre des partis politiques qui ignorent les revendications, et l'Etat qui use de la violence contre les jeunes.
Passage à la lutte armée, quel groupe, quand, pourquoi?	Après l'expérience de PO, encouragé par l'épisode des expulsions à San Basilio, il cherche une solution immédiate. Entre '73 et '76, radicalisation au sein de l'Autonomie, contacts avec les Br, qui semblent incarner ses projets, mais peur de la clandestinité. '76, il rejoint les Br, après avoir passé les épreuves d'entrée (accrues depuis Frate Mitra). Choix personnel, nécessité de passer par là. Volonté de donner des solutions aux problèmes sociaux des masses. p. 441

Clandestinité? Quand? Impressions?	Milite dans les Br, tout en passant quelques examens à l'université, en travaillant de temps en temps. Côté encore la famille, les amis : Pression psychologique, schizophrénie. Responsabilités autres, peur d'être pris.
Quels en sont les objectifs?	X
Pourquoi attaquer le "coeur de l'Etat"?	X
Vision des compagnons de lutte: du même groupe? d'autres groupes?	Discussions entre compagnons (en dehors de l'organisation, où le futur n'est pas mentionné) du futur, après la révolution, dans une société idéale. Lui ne désire pas faire de la politique.
Conception de l'Etat? De la DC? Du PCI?	Anciennement affilié au PCI, déception, ne lui permettra jamais de parvenir à ses objectifs. Responsable de l'impasse, bloquent les luttes; les aide en faisant leur métier, donc par l'absence de réformes, la violence étatique...
Rôle au sein du mouvement?	Au départ simple distribution de prospectus. Recrutement pour la colonne romaine, formation des militants, propagande. Janvier '81, entre dans l'Exécutif (Moretti, Balzerani, Novelli)
Participation aux actions terroristes?	Au départ, petit rôle: prospectus, recrutement...participe au séquestre du Général Dozier (anti-impérialisme : dit que le problème des Br a été de se laisser dominer par cette idéologie communiste, sans prêter attention aux valeurs personnelles. Contradiction entre cette culture et les hommes des Br.)
Sentiment par rapport au sacrifice? De la vie personnelle?	Puisqu'il n'est jamais un clandestin à vrai dire, peu de sacrifice, voit encore ses proches...mais la vie toute entière est dédiée au projet de révolution. Pas un sentiment de sacrifice, assume les conséquences de ses choix. Peur continue cependant, celle d'échouer.

Jugement sur la violence politique?	<p>La violence est une partie intégrante de sa vie, pas taboue, utilisée par l'Etat contre les aspirations des jeunes. Normal d'utiliser la violence (Vietnam, partisans, Che Guevara), vue comme une défense active contre les fascistes. Sentiment de justice lorsqu'une personne est individuée comme responsable.</p> <p>Lorsque les actions deviennent de plus en plus violentes, il se pose des questions sur le juste de la violence ; se reproche d'exercer la violence au même titre que l'Etat, puis se convainc qu'il a une mission pour le groupe, la société.</p> <p>Violence de l'Etat injuste ; celle pour affirmer sa propre liberté n'est pas juste mais est un instrument de dernier recours. Problème de l'époque et du monde : violence commune.</p>
Vision de la société au moment de la lutte armée, des réactions...?	<p>Masses endormies, besoin d'un guide. Etat ignore leurs revendications, le malaise social du pays.</p> <p>Lui se sent part d'une grande mission, organisation d'avant-garde, fonction sociale.</p> <p>Rapports avec la société limités puisqu'ils ne travaillent pas dans les usines, clandestinité sociale et personnelle, rapports à travers l'Autonomie.</p>
Fin de l'expérience de lutte armée?	<p>Divisions au sein des Br, guerre fratricide. Lui se dirige vers les Br-Pcc. Après l'arrestation de Moretti, les désaccords avec Seghetti le font s'interroger sur le juste de ce qu'ils font, sur la possibilité de parvenir à son but. Après l'enlèvement de Dozier, décide de quitter les Br. Arrêté 5 jours plus tard ('82).</p>
Quel sentiment en reste-t-il?	<p>Impression que lui ne pouvait faire autrement que de suivre ce chemin là. Dit d'avoir beaucoup grandi, personnellement, au sein des Br.</p> <p>Jugement : 5 ans avant l'entretien, il aurait déclaré que les Br avaient été la majeure expérience de libération dans l'Italie de l'époque. Au moment de l'entretien, vision partielle, bloqués dans des mécanismes rigides.</p>
Comment a été vécue la réclusion?	<p>Arrestation, torture (sur laquelle il n'insiste pas, parle d'interrogatoires « durs »), s'interroge sur ce qu'il a fait. Parle aux policiers, qui parlent un langage différent, incompréhension. P.464. Difficile, mais il a appris beaucoup de choses sur lui-même et les rapports entre individus.</p>
Impact de leurs actions sur la suite de la vie?	<p>Vie marquée par cette expérience. p. 468. Volonté d'appliquer ce qu'il a appris de ces expériences, notamment de la prison. Intérêt nouveau pour la communication, les rapports individuels.</p>
Mémoire positive/négative?	<p>Selon Savasta, pour les personnes qui ont commencé l'expérience de la lutte armée lorsqu'elles étaient jeunes/adolescentes, cela reste l'expérience plus importante de la vie. Chaque renvoi au passé signifie faire allusion à la vie clandestine, à la lutte armée.</p>

Date de publication: 1995

Maison d'édition: Il Mulino, (maison d'édition spécialisée dans la publication de recherches, public d'intellectuels, professeurs...)

Rééditions:

Personne ayant procédé à l'entretien: Giuseppe De Lutiis, professeur et historien, spécialiste du terrorisme et de l'éversion

ANNEXE 18 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°4

Titre: Moretti, M., *Brigate rosse, una storia italiana*, intervista di Carla Mosca e Rossana Rossanda, Baldini&Castoldi, Milano, 1994 (ed. 1), troisième édition

Source n°: 4

MARIO MORETTI

<p>A quelle personne est-ce écrit?</p>	<p>A la première personne du singulier et du pluriel, lorsqu'il désigne des événements concernant les Brigades rouges.</p>
<p>Discours libre ou réponse à questions d'un journaliste?</p>	<p>Réponse aux questions de deux journalistes, avec lesquelles il établit une relation de confiance. Moretti : il tente de s'exprimer clairement, reprenant cependant un discours politisé, dans la lignée du discours des Br. Analyse de ses erreurs, réponses nettes (no) lorsqu'il ne désire s'étendre sur un sujet (p.164, face aux différentes hypothèses sur l'affaire Moro, il déclare impensables ces idées, et demande à passer à autre chose : « andiamo avanti »). Les journalistes le qualifient de la manière suivante : un parler calme et cultivé, une passion pour la réflexion en termes politiques, une certaine sévérité, allant jusqu'à l'ironie. Reconnaissance des erreurs, doutes sur certains choix...</p>
<p>Pourquoi écrire, à ce moment là? Sollicitation ou décision personnelle?</p>	<p>Depuis le début des procès, les deux journalistes suivent l'actualité des brigadistes emprisonnés. Demandes fréquentes d'entretiens avec Curcio et Moretti, discussions sur le passé, le présent, sur une solution politique mettant fin à la période des « années de plomb ». En 1993, Moretti écrit à Rossana Rossanda, lui disant qu'il est disposé à raconter ses fragments de mémoire. Désir d'embrasser l'ensemble de son histoire, de la mettre à une certaine distance de lui ; légitimation politique de l'expérience. Sentiment que l'histoire des Br est une histoire politique et non pénale, donc elle ne doit pas se faire dans un tribunal, d'où le silence aux procès.p.1 ; la gauche italienne aurait du écrire cette histoire, mais ne l'a pas fait. Désir d'une amnistie, libération des prisonniers Br.</p>
<p>Où a lieu la rédaction? (en prison, après, en liberté?)</p>	<p>Entretiens effectués en six fois : 19, 20, 21 juillet et 25, 26, 27 août 1993. Puis rencontres ponctuels pour discuter, apporter des précisions, revoir la rédaction...Moretti se trouve à la prison de l'Opéra à Milan, condamné depuis 1981, lorsqu'il est arrêté. Problème lors de la publication de certaines réponses de Moretti par les journalistes lors de l'affaire Maccari. Bandes réquisitionnées, détruites. En 1994, première ébauche consignée à Moretti pour la relecture.</p>
<p>Structure chronologique?</p>	<p>Problème pour les journalistes : le récit de Moretti ne suit aucun ordre chronologique, imprécisions, trous de mémoire. Nécessaire reconstruction de l'ordre du récit, combler les vides apparus notamment pour la période après l'arrestation.</p>

Rôle/choix des journalistes	Demands choisies, couvrant l'ensemble de la vie de Moretti, matériel vaste, choix obligatoires. Réorganisation des réponses afin que celles-ci soient cohérentes, compréhensibles. Respect des paroles, du langage et des images de Moretti. p.XIX. Implication idéologique des journalistes, ex membres du Pci, déçues elles aussi de la politique du parti envers les Br. p.XXII, XXIII
Enfance	Jusqu'à l'âge de 20 ans, il habite à Porto San Giorgio, dans les Marches. Enfance à la mer, dans la campagne. Heureux, malgré la pauvreté familiale. Père communiste, mais plutôt antifasciste. Amis ouvriers, pas de conscience politique.
Appartenance sociale vu du militant	Arrivé à Milan, il découvre le monde de l'usine. En tant que technicien il voit les manifestations des ouvriers, et peu à peu, ouvriers et techniciens s'unissent dans la lutte. Se considère comme provenant du monde ouvrier. Découvre la lutte des classes dans ce milieu-là. Se dit né dans la lutte en usine.p.9
Etudes	Seul parmi ses amis qui continue ses études, après le collège. Institut technique industriel. Etudes financées par une marquise de la région : après la mort de son père à 16 ans, sa mère reprend sa profession d'enseignante, mais ne parvient pas à financer les études de ses enfants, d'où l'aide de cette femme. En 1966, diplômé en télécommunications. Part travailler à Milan, ville qu'il déteste, à la Ceiet. En 1967, s'inscrit à des cours du soir à l'Université Catholique de Milan, en Economie et Commerce.
Premiers contacts avec la politique, expériences précédentes	Travaille à la Sit Siemens, découvre les manifestations ouvrières, réorganisation du travail en usine fait que les techniciens se sentent concernés par les revendications des ouvriers. Premier militantisme dans le groupe des techniciens, puis ils s'unissent aux ouvriers. Convocation d'un groupe d'étude : première fois que les techniciens, sans histoire politique, s'identifient aux ouvriers, de grande tradition politique.p.9_1969 : Cpm. Habite dans une maison avec une vingtaine d'ouvriers, étudiants...de traditions politiques différentes. Rencontre des militants de groupes extrémistes, où l'on parle déjà du passage à la lutte armée.
Adhésion à une certaine idéologie?	Marxisme-léninisme, pas clair pourtant; p.35. Les Br ne naissent pas d'une théorie mais de l'exigence de maintenir et développer l'offensive ouvrière.
Vision par rapport à la situation des années 1960/1970?	Mouvement ouvrier en difficulté, répression de l'Etat. Mai '72, avancée de la gauche, revendications satisfaites pour les ouvriers, mais impression que le mouvement n'y parviendra pas seul. Nécessité de revendiquer toujours plus de liberté, d'espace...

<p>Passage à la lutte armée, quel groupe, quand, pourquoi?</p>	<p>Après la réunion de Chiavari, son groupe commence à se renseigner sur les techniques de guérilla urbaine, falsification de documents, clandestinité... Passage motivé par l'attentat de Piazza Fontana, et surtout la restructuration de l'usine Pirelli, qui a des conséquences sur leurs actions. Se retrouvent hors de l'opposition en usine, donc saut vers la lutte armée pour conserver ce rôle dans l'opposition. Entrée dans les Brigades rouges. Idée que la contradiction entre l'Etat, le mouvement et les classes est insurmontable.</p>
<p>Clandestinité? Quand? Impressions?</p>	<p>1972_La police découvre la base de Via Boiardo (p.28), où Moretti rentre le matin suivant, trouvant la police devant l'appartement. Il réussit à s'échapper mais ils confisquent sa voiture, celle de sa femme, qu'ils identifient. Interrogations de sa femme, son fils, donc il décide de couper les relations avec eux, pour les protéger. Il s'impose une censure rigide (p.31), trop dur de voir son fils. Impression de devenir un fantôme, il ne doit plus exister pour les autres, la vie est dévouée à la lutte et ses exigences. Nécessité d'être très déterminé, « généreux ». (p.32).</p>
<p>Quels en sont les objectifs?</p>	<p>Clandestinité décidée comme une attaque et non une défense, dans le but de construire le pouvoir prolétaire armée. p.33 Réponse à une demande qu'ils sentent insistante : les mouvements de '68-'72 mettent en crise la famille, l'Etat et l'Eglise. Seuil d'une mutation, une révolution.</p>
<p>Pourquoi attaquer le "coeur de l'Etat"?</p>	<p>En '72, arrestations, bases découvertes : réunion de crise, décision de recommencer de zéro. Organiser la structure : enlèvement d'Ettore Amerio. Etat doit être bouleversé : les politiques sont des symboles. Nécessité de passer du social (où ils sont déjà présents), au politique : « se mettre en mesure de peser sur la scène politique » p.62 : enlèvement du juge Sossi à Gênes : dénonciation du projet politique dominant le « néogaullisme », qui vise une république présidentielle de droite. Pourquoi à Rome ? Structures centralisées de l'Etat se trouvent à Rome, où est par conséquent concentré l'appareil du pouvoir politique. (p.91)</p>
<p>Vision des compagnons de lutte: du même groupe? d'autres groupes?</p>	<p>Il mentionne surtout les compagnons dans la période d'incarcération. Critique envers les repentis, et les dissociés, non personnellement, mais pour le mal qu'ils font, d'après lui, à l'histoire non écrite des Br. Ils renieraient leur implication et leurs convictions profondes.p.77-78. Grande affection pour tous, respect de leur générosité (vie sacrifiée pour la révolution). Importance de ces liens en prison. Solidarité des compagnons essentiels pendant la clandestinité, déception d'être trahi par eux, qu'ils renient leur passé, en mettant comme priorité leur individualité.</p>
<p>Conception de l'Etat? De la DC? Du Pci?</p>	<p>DC est l'Etat, en a le monopole depuis des décennies, « parti régime » (p.84). Impossible d'imaginer un changement d'Etat sans l'échec de la DC, qui ne peut être provoquée que par un mouvement révolutionnaire. PCI a décidé d'entrer en compromis avec la DC, ne sera donc pas en mesure provoquer un changement, nécessaire et demandé. Affaire Moro aurait pu marquer un tournant, si quelqu'un avait accepté que dans l'Italie des années 70, il y ait une avant-garde armée dans la base sociale, et ait cherché à comprendre pourquoi, une discussion aurait été possible. Mais ils ont fait des Br un objet non politique mais de répression.</p>

Rôle au sein du mouvement?	Membre de l'Exécutif des Br. Prend la Direction lorsque Curcio et Franceschini sont arrêtés.
Participation aux actions terroristes?	Participation à la majorité des actions, à leur planification, et à leur exécution. Dirige le commando à l'origine du séquestre et de la mort d'Aldo Moro. Il assume avoir tiré lui-même sur le Président de la DC.
Sentiment par rapport au sacrifice? De la vie personnelle?	Allusion à sa femme et à son fils Marcello; trop difficile de continuer à le voir, la police l'identifie comme son point faible. p.30-31 « difficile pour moi d'en parler ». Porte en lui cette perte pendant 20 ans. Aujourd'hui le retrouve, apprend à le connaître.
Jugement sur la violence politique?	Dernier recours, nécessité. L'Etat aurait "tiré le premier coup"(p.48). Conviction de prendre un chemin juste, même s'il admet qu'ils auraient pu réaliser que celui-ci ne l'était pas. Lutte armée pour la révolution, tous les moyens sont bons.
Vision de la société au moment de la lutte armée, des réactions...?	Perte de puissance progressive du mouvement ouvrier. Le mouvement de '77 n'est pas compris par les Br ; ressemblant dans la radicalité des revendications, l'opposition à l'appareil étatique, mais sans objectifs. Les années où évoluent les Br seraient des années de crise selon les Br, une demande pressante de changement est le point commun aux deux décennies, même si la demande vient de différents milieux. Parallèlement à la baisse des revendications ouvrières, les Br pensent être les seuls capables de provoquer ce changement que tous voudraient. Reconnaît l'incapacité à comprendre l'évolution de la situation sociale ; avec la clandestinité, ils perdent le contact avec les revendications du peuple, et poursuivent une lutte soutenue dans les premières années, mais rejetée par la suite.
Fin de l'expérience de lutte armée?	Dès '78/'79, il constate leur échec, le sujet social à la base de leur mouvement, les ouvriers, a changé radicalement, et ils ne servent plus ses intérêts. Perte de la conviction de pouvoir gagner, plus grave encore que d'avoir perdu la bataille. (p.180) Impossible de réussir la politique révolutionnaire puisque personne ne les considère comme un sujet politique. L'échec n'est plus qu'une question de temps en '79. Arrestation le 4 avril 1981.
Quel sentiment en reste-t-il?	p.48. Idée qu'à partir d'un certain moment, ils n'ont pas su interpréter les contre-tendances. Reconnaissance des erreurs de jugements et d'actions, mais compris dans la conviction qu'ils avaient. Pitoyables guerriers, mais excellents organisateurs politiques, capables d'une grande autodiscipline. La lutte armée était sa vie, riche malgré les difficultés. Il ne se défend pas, suit jusqu'au bout la lignée des Br. p. 245 Regret de la révolution échouée : « Nous n'y sommes pas parvenus. Notre génération était trop fragile. »

<p>Comment a été vécue la réclusion?</p>	<p>Refuse d'en parler : p. 230. Coupé d'un monde qui continue à tourner sans toi ; nécessaire modestie, besoin d'accepter cette pensée et raisonner. Parle seulement de l'importance de soutien de certains camarades ; « très dur », « insupportable ».</p>
<p>Impact de leurs actions sur la suite de la vie?</p>	<p>p. 244, sur ses impressions actuelles relatives à la lutte armée. Critiques des autres militants envers lui, difficile à supporter que ceux-ci refusent de revendiquer et fermer la période ensemble, avec dignité. Désir de faire une réflexion pour parvenir à éclaircir les faits. Espoir qu'advienne une amnistie, qui marquerait un réel changement, non social.</p>
<p>Mémoire positive/négative?</p>	<p>Pas de regrets par rapport aux actes. Affaire Moro : dit être ne paix avec lui. Continue à être fidèle à ses convictions, lui fait mal de parler de la mort de Moro. Réussit à en parler avec plus d'objectivité car il ne demande rien, aimerait une amnistie, mais si celle-ci n'arrive jamais, il restera en prison. Accepte sa peine. Regrette l'attitude de ses camarades, la trahison. Regrette que la révolution n'ait pas réussi. Etude des décisions, des erreurs, tentant de comprendre pourquoi. Désir d'en faire l'histoire une fois pour toutes, une histoire commune à tous, mais personne n'était présent pour écouter. p.252</p>

Date de publication: 1994

Maison d'édition: Anabasi, puis Baldini&Castoldi

Rééditions: 2002

Journalistes qui ont procédé à l'entretien: Rossana Rossanda, journaliste, fondatrice du "Manifesto", militante du Pci entre 1948 et 1969; Carla Mosca, journaliste de la Rai, longtemps chargée de la chronique judiciaire

ANNEXE 19 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°5

Titre: Franceschini, A., *Mara, Renato e io: storia dei fondatori delle Br*, A. Mondadori, Milano, 1988

Source n°: 5

ALBERTO FRANCESCHINI

<p>A quelle personne est-ce écrit?</p>	<p>Présence de la première personne du singulier et du pluriel; lorsqu'il parle des compagnons il emploie "noi", mais s'attribue tout de même beaucoup des décisions et des initiatives avec la première personne.</p>
<p>Discours libre ou réponse à questions d'un journaliste?</p>	<p>Discours libre sans demandes, peu d'organisation dans le récit</p>
<p>Pourquoi écrire, à ce moment là? Sollicitation ou décision personnelle?</p>	<p>Evolution suivant les entretiens. Dans un premier temps, les journalistes le sollicitent, lui ne les regarde même pas. En '83, après quelques années, il vient de son plein gré, un monologue qui est en fait sa première conversation avec le monde extérieur. En '84, troisième entretien, langage peu clair, aucune référence précise, seulement traces de son histoire. Citation I. Après quelques années, dernier entretien, à Rebibbia. Réticent au départ, déjà dissocié de la lutte armée, citation II.</p>
<p>Où a lieu la rédaction? (en prison, après, en liberté?)</p>	<p>Entretien effectué en prison, au cours de plusieurs séances.</p>
<p>Structure chronologique?</p>	<p>Non, libre cours laissé au discours, organisé en chapitres thématiques.</p>
<p>Rôle/choix des journalistes</p>	<p>Les journalistes, dans ce cas, ont eu plus une influence dans le fait de faire parler Franceschini de son expérience, d'attendre le moment propice à la confidence.</p>

Enfance	Son père est ouvrier dans la métallurgie, dans une usine historique qui fut occupée 3 fois, avant même l'extension du mouvement de '68. « ero comunista dalla nascita »p.25 ; Père appartient à la cellule Pc, la famille habite dans la fédération du parti. Influencé par la déstalinisation de la fin des années 50, il perd la foi dans le socialisme et la possibilité d'une révolution. Le pousse à être ingénieur. Grand-père a quitté le Psi pour former le Pci, voit en Kroutchev un ennemi « déstalinisateur », lui est un révisionniste. Donc Alberto grandit au milieu de ces discours politiques.
Appartenance sociale vu du militant	Se sent solidaire de son père, sentiment de le trahir s'il décide de devenir ingénieur ; déjà un sentiment d'appartenance à la classe ouvrière.
Etudes	Etudie pendant quelques années à l'Université de Bologne pour être ingénieur, mais renonce.
Premiers contacts avec la politique, expériences précédentes	Famille, groupes de vieux partisans (héritage antifasciste), lui se détache du Pci lors de la manifestation contre l'OTAN à Miramare, quand le parti exige une manif pacifique. Constitution du « Collectif politique ouvriers/étudiants », dit le « groupe de l'appartement », un espace où on discute de politique. Contacts avec Curcio.
Adhésion à une certaine idéologie?	A l'époque du "groupe de l'appartement", les mythes sont le Che et son refus du pouvoir officiel. Communisme révolutionnaire. Influence des partis de guérilla, notamment des Tupamaros (Uruguay). Antifascisme.
Vision par rapport à la situation des années 1960/1970?	Volonté de se rapprocher des ouvriers, à tout prix. Mais l'impression est que lui veut faire la révolution, la guerre contre l'Etat dans tous les cas.
Passage à la lutte armée, quel groupe, quand, pourquoi?	Contacts avec Curcio par un ami commun, à Milan en '70.

Clandestinité? Quand? Impressions?	Dès 1971, lorsqu'il est appelé pour le service militaire et ne se présente pas. Part pour Milan, où il loue le premier appartement des BR « il covo ». Ressent la nécessité d'un rite de passage à la clandestinité, à l'image du Che : il brûle ses papiers d'identité. Citation III.
Quels en sont les objectifs?	En l'occurrence, il est contraint d'entrer dans la clandestinité puisque menacé de désertion. Correspond cependant à sa décision de s'impliquer totalement à la politique dans le sein du mouvement, même si les BR n'ont pas encore été créées.
Pourquoi attaquer le "cœur de l'Etat"?	Citation IV. Trop grande distance entre les grands discours sur la lutte armée et les actions jusqu'alors réalisées : enlèvement de Macchiarini. Volonté de combattre dans une vraie guerre, d'être un parti de guérilla. Suite à la répression policière, réflexion : naissance pour lui des vraies BR. En '73, avec l'enlèvement de Ettore Amerio, entrent dans la lutte pour le contrat des métallos, et marque la première attaque au Compromis historique. Volonté d'être un vrai adversaire de l'Etat. PCI a renoncé à la lutte pour le pouvoir, les BR veulent reprendre le flambeau.
Vision des compagnons de lutte: du même groupe? d'autres groupes?	-Grande admiration pour Curcio, le théoricien, qui prépare les communiqués... ; respect pour son savoir, mais doute de ses capacités à se confronter avec la réalité. Le protège lors des premières actions. -Moretti, à la tête de la colonne de Milan avec lui ; bureaucrate, sans culture politique. -Mara : dès le début, à Milan travaillent ensemble : faux docs, armes, actions. Affecté par sa mort, la pleure. - Opposé au Superclan, RAF : contacts puis dissociation.
Conception de l'Etat? De la DC? Du Pci?	Lui se détache du PCI en '69, lorsqu'ils exigent une manif' pacifique. En '73, enlèvement d'E. Amerio, marque le début de la lutte contre l'Etat, et contre le PCI. Impression qu'un accord entre DC et PCI aurait déchiré la classe ouvrière, que le PCI a renoncé à la révolution, à la lutte pour le pouvoir. PCI tente de créer un vide autour des BR, veulent leur prouver avec l'enlèvement de Amerio qu'ils ne sont pas les « ennemis du prolétariat », comme le PCI le suggérait.
Rôle au sein du mouvement?	Chef historique, crée les BR avec Curcio et Mara Cagol. Faux documents, armes, préparation des actions et exécution de celles-ci.
Participation aux actions terroristes?	Jusqu'à l'arrestation, les prépare et y participe. Part dans toutes les décisions et dans l'évolution des BR, à l'origine de leur radicalisation. Enlèvement préparé d'Andreotti, il en est à l'origine, puis cela se révèle impossible. Aime à s'attribuer beaucoup des actions, et insiste sur son rôle comme fondamental.

<p>Sentiment par rapport au sacrifice? De la vie personnelle?</p>	<p>N'en fait pas mention. Lui vit pour la lutte armée, ses seuls objectifs sont celles de la révolution ; totalement consacré à ces fins.</p>
<p>Jugement sur la violence politique?</p>	<p>Evidence, nécessaire pour la révolution. Dès le départ, il récupère les armes des partisans, doit apprendre à s'en servir : BR pas une force militaire. Lutte armée décidée à Pecorile, lui et Curcio à la base de cette décision. Au départ, actions symboliques, sans violence physique : voitures brûlées ; volonté d'entrer dans la vraie lutte. Sentiment de pouvoir suprême lors des braquages, tous ont peur de lui.</p>
<p>Vision de la société au moment de la lutte armée, des réactions...?</p>	<p>Totale césure avec la société, au fur et à mesure de l'expérience armée clandestine. Volonté d'autonomie donc éloignement des autres groupes d'extrême gauche. Content de sentir que la société les craint, qu'ils ont un certain pouvoir.</p>
<p>Fin de l'expérience de lutte armée?</p>	<p>Dès l'affaire Moro, réticences puisqu'ils sont tenus à l'écart; ne voit pas le but politique de ce meurtre. En '77, fracture des Br se fait plus présente, analyse de la situation : Documentone. Direction externe leur demande de s'aligner (citation). '81, changements sociaux non prévus (fiat, licenciements mais les ouvriers ne réagissent plus), enlèvement de D'Urso, sans projet politique ; sentiment de s'être trompé pendant 10 ans, rage. Obtient le transfert après s'être dissocié, Curcio ne l'accepte pas.</p>
<p>Quel sentiment en reste-t-il?</p>	<p>Regret, sentiment d'avoir perdu de longues années ; cause des Br mal défendu lorsqu'ils sont en prison, mal repris. Regret aussi de l'échec de la révolution. Reste la contestation de l'Etat : grève de la faim en '83. Les années passants, il en fait le deuil, et envisage un avenir, sans pour autant être favorable à la société actuelle.</p>
<p>Comment a été vécue la réclusion?</p>	<p>Arrêté en '74 avec Curcio. Angoisse, peur...évasion envisagée. Compagnie de prolétaires : continue la lutte dans la prison. Asinara : différent. Séquestre de Moro, manque de communication avec Br dehors. Volonté de redevenir les vrais dirigeants des Br, symboles des idéaux et aspirations de la classe ouvrière. Discussions et études autour de la lutte armée. Volonté de renouveau. Psychologiquement et physiquement difficile, tortures...Pire après la décision de se dissocier, solitude, mépris des camarades, de Curcio...</p>
<p>Impact de leurs actions sur la suite de la vie?</p>	<p>Dissocié de la lutte armée en '81 officiellement (Citation?), attire l'attention des journalistes ; conditions de vie améliorés favorise le contact avec les gens, ce qu'il apprécie. Espoir quant au futur, volonté de vivre dehors, sans être clandestin, sans l'angoisse des policiers. Aujourd'hui il est entrepreneur, en semi liberté.</p>

Mémoire positive/négative?	Plutôt négative, puisque son projet a échoué. Désillusion d'un homme qui a voulu changer l'Italie, sans y être parvenu.
----------------------------	---

Date de publication: 1988

Maison d'édition: Arnoldo Mondadori

Rééditions: en 1993, 1995, 1997, 1998, 1999, 2000

Journalistes qui ont procédé à l'entretien: Pier Vittorio Buffa et Franco Giustolisi

Articles publiés traitant de la publication (journaux, dates, titres, journaliste):

<http://www.humanite.presse.fr/journal/2005-10-07/2005-10-07-815509>

ANNEXE 20 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°6

Titre: Fenzi, E., *Armi e bagagli: un diario delle Br*, Costa e Nolan, Genova, 1987

Source n°: 6

ENRICO FENZI

A quelle personne est-ce écrit?	Ecrit à la première personne. Alternance de « eux » et « nous » pour parler des Br, il s'en explique à la page 78.
Discours libre ou réponse à questions d'un journaliste?	Récit très littéraire : descriptions nombreuses, procédés d'écriture étudiées, métaphores, interventions en discours direct (voir l'effet recherché ?)...
Pourquoi écrire, à ce moment là? Sollicitation ou décision personnelle?	p. 25
Où a lieu la rédaction? (en prison, après, en liberté?)	Chez lui, en liberté. Il sollicite d'anciens documents conservés : photo, article...
Structure chronologique?	Récit qui suit un certain ordre chronologique. Nombreux retour en arrière ou en avant. D'une situation décrite, l'on passe souvent à une autre, antérieure ou postérieure, lié d'une certaine manière, notamment par les fils de la mémoire, à celle évoquée initialement (notamment des souvenirs de rencontres avec une même personne, dans des circonstances différentes, dont la prison) p. 10/11. p. 16, les souvenirs se confondent.
Rôle/choix des journalistes	X

Enfance	X
Appartenance sociale vu du militant	Ressentie au moment des contestations étudiantes, puis lors de la première rencontre avec un brigadiste ouvrier ; « studioso d'ordine » (p. 41), dérangé par le désordre provoqué par le mouvement des étudiants, mais avec une part contestataire, qui se rebelle face à cette identité. Volonté d'être différent.
Etudes	Emploi plutôt qu'études : professeur de littérature italienne à l'Université de Gênes. Inscrit à l'université de lettres en '57.
Premiers contacts avec la politique, expériences précédentes	En '67/'68, contestation étudiante, rencontre avec Gianfranco Faina (mort en '81), ami mais sans que Fenzi se soit fié de lui. Celui-ci se rapproche des Br en '75, et amène Fenzi aux rendez vous. Sans grande expérience politique précédente.
Adhésion à une certaine idéologie?	X
Vision par rapport à la situation des années 1960/1970?	p. 35_'76, 6 juin : souvenir de la journée de l'assassinat du Juge Coco à Gênes. Passivité des gens, habitués aux menaces ; idée de l'homicide politique déjà présent dans les consciences (p. 38). Révolté contre le changement survenu à l'université, devenu un phénomène de masse, alors qu'ils étaient peu d'inscrits à son époque. Examens devenus faciles, désespoir
Passage à la lutte armée, quel groupe, quand, pourquoi?	La réaction de la gauche face à la mort de Coco le déçoit... gauche et extrême gauche pensent qu'il l'avait cherché, mais se cachent derrière un voile « diplomatique », hypocrite. Préfère donc l'attitude de ceux de la lutte armée. Choisit d'intégrer les BR, après avoir accompagné Faina à un rendez vous. Rien à voir avec lui, Fenzi a le sentiment de s'être découvert brigadiste, ou d'avoir cru l'être. (p. 26). Les Br le contactent, pour avoir des informations sur la contestation étudiante. Puis rentre en contact avec le monde ouvrier. Commence en distribuant des prospectus dans les usines. Questions sur ses rapports avec l'organisation constantes, doutes, tension. '77, change de contact, y voit un moyen de définir son implication avec les Br.p.62-63, volonté d'être « comme eux ».p.76, parle des Br en employant nous, idée qu'eux détiennent la vérité.

<p>Clandestinité? Quand? Impressions?</p>	<p>Description des règles qui régissent la clandestinité: paranoïa, angoisse. Considérée comme un monde parallèle, avec une organisation du temps et de l'espace différents (p. 9). Recherche d'une diversité peut être une explication à ce choix. Corruption et dégradation des liens affectifs et amicaux. p.60 : peur de la clandestinité, admire ses contacts, « réguliers ». Premières mesures prises lorsque sa photo apparaît sur un journal pendant sa première action violente (jambisation), barbe... Depuis fin '78, maison surveillée, il n'est pas encore clandestin, mais se sent menacé, cache objets compromettants. Se sent comme dans une prison chez lui. Lors de la vraie clandestinité, il ne supporte pas de couper totalement les liens avec ses proches, voit ses enfants, Isabella... (p.226). Apprend la naissance de son enfant dans les journaux.</p>
<p>Quels en sont les objectifs?</p>	<p>Hors de prison en '80, retrouve le groupe romain, Balzerani, Moretti...L'Exécutif l'envoie à Milan, où commence sa vie clandestine.</p>
<p>Pourquoi attaquer le "coeur de l'Etat"?</p>	<p>Opposition au système capitaliste, et donc à ceux qui le représentent. Passe de doutes quant à la justesse des actions, à la haine des cibles, au désir de faire couler leur sang (p.78).</p>
<p>Vision des compagnons de lutte: du même groupe? d'autres groupes?</p>	<p>-Moretti, p. 30, au moment du procès de Gênes en '82. Chapitre de l'histoire pour lui, écrit par lui, et non une erreur sanglante. Silence comme manière de gagner. Sublimation historique de son rôle dans l'histoire. Désespoir lors de l'arrestation. - Savasta, autorité naturelle, dévoué à l'organisation -Franceschini, p. 274, lui avoue que depuis '76 il ne se sent plus brigadiste, mais continue pour les autres</p>
<p>Conception de l'Etat? De la DC? Du Pci?</p>	<p>-PCI, et l'extrême gauche, hypocrites, critiques du mouvement mais en soutiennent les motivations initiales. Renient leurs principes dans le but de s'approcher du gouvernement.</p>
<p>Rôle au sein du mouvement?</p>	<p>Après des premiers contacts avec des « réguliers », qui cherchent des informations sur la contestation étudiante, il se rapproche des mouvements ouvriers, distribution de tracts, repérage de futurs militants, présélection. Après la parution de sa photo, contacts plus rares. '80, envoyé à Milan pour tenter de rétablir les rapports avec la colonne milanaise, échec qui conduit à l'autonomie de la colonne, devenue Walter Alesia. Recrutement, en hausse.</p>

Participation aux actions terroristes?	Première action: "jambisation"; recrutement. Aucun pouvoir décisionnel, interventions médiatrices...
Sentiment par rapport au sacrifice? De la vie personnelle?	Séparé, ses deux filles vivent avec leur mère, désir de les voir, d'être un père normal, voyages. Isabella, sa compagne, comprend ses raisons en '80 lorsqu'il décide de continuer dans la lutte armée, mais part vivre dans le sud ; enceinte de son enfant, fait passer cela avant le reste.
Jugement sur la violence politique?	X
Vision de la société au moment de la lutte armée, des réactions...?	Il se voit comme un « sauveur », dans le sens où il sent une responsabilité forte vis-à-vis de sa mission pour la société. Pression lors des actions, réussir pour les autres, les parents (anciens résistants), les femmes abandonnées pour la cause, pour le mouvement. p. 229
Fin de l'expérience de lutte armée?	Maison surveillée depuis fin '78. Mort de Guido Rossi marque la rupture entre la classe ouvrière et les Br (déception, panique des ouvriers qui manifestent, p. 105). Arrestation le 18 mai '79, avec Isabella, lors du blitz génois. Libéré, le 2 juin, '80. Rencontre Moretti, Balzerani...décident de l'envoyer à Milan, pour calmer l'opposition naissante (brigade qui deviendra la Walter Alesia). Arrestation en avril '81, avec Moretti (pris pour Senzani). Au départ, convaincu de devoir être fidèle à lui-même pour ses enfants (faux naturellement, dit il). Exclu des Br en '82 (p. 28 mais ne s'étend pas jusqu'à plus tard, p.268), réunion spéciale avec tous les brigadistes en prison : est il encore membre des Br ? lui ne désire plus en faire partie, p. 269
Quel sentiment en reste-t-il?	Demandes constantes : pourquoi ? Réalise la fragilité de ses réponses, qui ne justifient pas aux yeux des interrogateurs. Lorsqu'il est libéré en '80, il aurait pu retrouver une vie normale...mais peur d'abandonner, d'être mal vu, suit une certaine logique. Désolé que personne ne comprenne cela. Nostalgie, déception face aux politiques, qui n'ont pas su répondre aux projets d'une génération, d'une époque.
Comment a été vécue la réclusion?	Passage dans diverses prisons : Milan, Cuneo (isolement). Cuneo en '79, première arrestation, aime la prison, écrit, parle pour des heures avec les détenus. Opposition à la guerre « civile » qu'organisent les Br en prison, et contre ceux de l'extérieur. Mort de Berardi en prison (celui qu'il avait recruté) par honneur aux Br. A Cuneo, jusqu'en décembre '79 : observe les changements de caractère, devient antipathique. Puis à Palmi, où ils réunissent tous les brigadistes. Sollicité par les fondateurs historiques, qui veulent des

	<p>informations sur ce que sont devenues les Br. (p.158). Haine et critiques qui le touchent. Assiste à la rédaction du document du groupe historique à l'attention des dirigeants de l'extérieur, et à leur refus de négocier en réponse.</p> <p>'81, lui et Moretti sont poignardés en prison, n'a jamais compris pourquoi. Cellule décrite comme un monde en dehors du temps, l'extérieur apparaît comme irréel, fantastique. Perte de soi même pour survivre.</p>
Impact de leurs actions sur la suite de la vie?	<p>Mélancolie de voir que ses enfants ont grandi sans lui, le temps passe, fait croître son amour pour eux, qui s'éloignent. A perdu beaucoup de personnes, de liens, en se dissociant, et en séjournant si longtemps en prison.</p>
Mémoire positive/négative?	<p>Retour sur les sentiments d'alors, qu'il associe à des sentiments d'adolescents, impulsifs, fruits de l'époque. Monde différent aujourd'hui, il n'y a plus le besoin de prouver que l'on existe. (p. 13)...Sentiment de ne pas avoir été compris par le monde ouvrier, les intellectuels...</p> <p>Aveuglement, p.96</p>

Date de publication: 1998

Maison d'édition: Costa & Nolan

Rééditions: 2006, format livre de poche, avec ajout d'un chapitre « vent'anni dopo ».

Articles publiés traitant de la publication (journaux, dates, titres, journaliste)

ANNEXE 21 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°7

Titre: Balzerani, B., *Compagna luna*, Feltrinelli, Milan, 1998

Source n°: 7

BARBARA BALZERANI

<p>A quelle personne est-ce écrit?</p>	<p>Double discours : l'un en italique et à la première personne du singulier, privé, lyrique ; l'autre à la troisième personne du singulier (« elle »), public, révolutionnaire.</p>
<p>Discours libre ou réponse à questions d'un journaliste?</p>	<p>Récit personnel, écrit sans l'intervention de personne extérieure. S'adresse fréquemment à sa mère ou son père, défunts, en invoquant leur compréhension, en leur déclarant son affection.</p>
<p>Pourquoi écrire, à ce moment là? Sollicitation ou décision personnelle?</p>	<p>Besoin personnel, urgent, de raconter son histoire. p.9. Consciente que beaucoup ne lui donnent pas le droit d'exister, ce livre n'est donc pas pour eux, mais pour ceux qui veulent dépasser le monde des représentations toutes faites, afin de connaître son expérience, sa mémoire.p.10. Face à l'exposition au monde extérieur, confrontation avec personnes desquels elle se sent marginalisée, désir de s'exprimer, se confier. Aurait aimé que ses parents soient en vie pour pouvoir lire son livre.</p>
<p>Où a lieu la rédaction? (en prison, après, en liberté?)</p>	<p>Rédaction dans la prison de Rebibbia lorsque B. Balzerani participe à un programme de "travail à l'extérieur", dans une coopérative qui s'occupe d'informatique.</p>
<p>Structure chronologique?</p>	<p>Non ; alternance des deux types de récits, donc retour en arrière, en avant. La distinction typologique n'est parfois pas très nette, notamment lorsqu'elle évoque l'enlèvement de Moro : confusion.</p>
<p>Rôle/choix des journalistes</p>	<p>X</p>

Enfance	Petite fille rêveuse, à l'écart du monde pendant ses premières années. Parents pauvres, travaillent beaucoup, puis père renvoyé de l'usine, misère, arrachée de l'enfance sous le poids des responsabilités trop tôt acquises. L'école lui ouvre une porte sur la vie, découvre l'injustice, l'inégalité. Education sévère, lui apprenant que la vie est dure pour une fille. Impossible de changer les choses, discipline, acceptation. Résistance à la réalité, refus d'accepter sa situation.
Appartenance sociale vu du militant	Pas conçue dans un rapport de classe, mais conscience des inégalités, de la marginalisation. Pression familiale : chacun à sa place, elle refuse d'accepter cela. Renie son appartenance, père pro Mussolini.
Etudes	En '68, elle découvre l'université et les occupations, les manifestations. Etudie la philosophie, mais passe plus de temps dans les assemblées.
Premiers contacts avec la politique, expériences précédentes	Découvre les manifestations lorsqu'elle va à l'université à Rome, à une heure de chez elle. Illumination, d'autres pensent comme elle. p.25. Représente une alternative. Voie sans retour, choisit de la prendre, quitte son village, sa famille, pour être au cœur de l'action. Manifestations dans le Collectif étudiant romain. Rôle important du Coup d'Etat manqué, du massacre de Santiago du Chili en '73.
Adhésion à une certaine idéologie?	Celle de la Révolution, comme unique moyen de sauver le peuple, et de changer la société.
Vision par rapport à la situation des années 1960/1970?	Aucun parti politique ne se différencie en s'appropriant les demandes sociales de changement. Distance entre la nouvelle politique et la vie sociale.
Passage à la lutte armée, quel groupe, quand, pourquoi?	Peur, lutte contre son éducation, mais situation telle qu'un sacrifice de sa jeunesse (encore) est nécessaire. Conscience que ce sera un chemin de non retour. Attirée par l'image héroïque des Br. Lutte armée, saut, transformation radicale de la société. En '75, elle décide de rejoindre les Br.
Clandestinité? Quand? Impressions?	Dès '75, son entrée dans les Br. A l'encontre de ce qu'elle a toujours appris. Auto discipline depuis l'enfance, s'habitue très vite. Ne se plaint pas.

Quels en sont les objectifs?	X
Pourquoi attaquer le “coeur de l’Etat”?	L’Etat, le pouvoir, la DC doivent être attaqués afin d’avoir un impact sur le mouvement d’opposition de ces années là.
Vision des compagnons de lutte: du même groupe? d’autres groupes?	pp. 55-63 : allusion aux compagnes qui ont abandonné le mouvement révolutionnaire pour celui de l’émancipation des femmes. Comprend cette lutte mais privilégie la sienne. Affection pour les camarades, grande famille, unie dans une lutte commune. Pertes de camarades l’affectent énormément. Critiques des camarades en prison sont raison de la difficulté à conclure l’expérience armée.
Conception de l’Etat? De la DC? Du Pci?	Refus d’accepter ses erreurs: arrogance, distance des questions sociales;p.31 “La stessa cultura politica che non accetta nessuna familiarità con la diversificazione delle soluzioni possibili e che oscilla tra omologazione e pluralismo indifferente, nell’ossessione di negare le ragioni e la potenza trasformatrice dei conflitti.” Politiciens incompetents.
Rôle au sein du mouvement?	Militance dans la colonne romaine, puis celle de Milan, après la mort de Moro. Membre de l’Exécutif. Guide des Br après l’arrestation de Moretti. Plus longue militantisme en liberté (’75 à ’85, Br, puis Br Pcc).
Participation aux actions terroristes?	Entre autres, Aldo Moro, prépare et participe à l’enlèvement du Gnrl Dozier. De la prison, elle revendique un homicide (Lando Conti, ex maire de Florence) et un braquage (’87).
Sentiment par rapport au sacrifice? De la vie personnelle?	Sacrifice de la vie pour la Révolution, rend impossible de renier les actions, de les dénoncer.
Jugement sur la violence politique?	La révolution implique la nécessaire violence, mais malgré cela : « Certo, è la politica a guidare il fucile, ma colpo dopo colpo ci lascio un pezzo de me » (p.71, Aldo Moro).

<p>Vision de la société au moment de la lutte armée, des réactions...?</p>	<p>Fin 70's, 80's, la société change, communication sociale interrompue, rupture avec le passé.</p>
<p>Fin de l'expérience de lutte armée?</p>	<p>Après l'arrestation de Moretti, c'est elle qui reprend la direction des Br, mais elle réalise qu'ils perdent leur poids politique. Monde changé, capitalisme, EEUU : aucun rôle dans la vie politique. Doutes, abandonner ?p. 89. Ne parvient à se décider de quand arrêter, si ce serait un acte responsable ou bien une trahison. Arrêtée en Juin 1985, jour d'été, s'en souvient.</p>
<p>Quel sentiment en reste-t-il?</p>	<p>Rêve perdu : la Révolution ne l'a pas rendue heureuse. Reproche à tous le manque de sérieux dans l'analyse du phénomène, ne cherchent pas à comprendre pourquoi. p. 119</p>
<p>Comment a été vécue la réclusion?</p>	<p>Peur, même s'ils n'utilisent plus la torture. Orgueil des policiers, elle était la dernière en liberté. Rebibbia : humiliations. (Prison du Nord pour un procès : revoit les compagnons, public les regarde comme des monstres, confrontation difficile). Isolation, solitude, angoisse. Années passent sans laisser de traces, absence du temps. p. 113 ; elle travaille avec des enfants en difficulté, cherche dans leurs yeux la petite fille disparue. Episode de projection de La Seconda Volta. p.127, clichés, pas le droit de parler</p>
<p>Impact de leurs actions sur la suite de la vie?</p>	<p>p.89. Peur d'être marginalisée pour toujours, solitude, incompréhension. Les années passent, elle ne se connaît toujours pas, n'a toujours pas trouvé cette chose qu'elle cherche depuis l'enfance. Impossible de retrouver le moment où sa vie s'est arrêtée, et de reprendre son cours. Fragilité. Sublimation des désirs en prison, puis déception. Volonté de vivre, seulement cela, de retrouver l'inconscience de l'enfance, après avoir fuit la vie, la douleur, et soi même.</p>
<p>Mémoire positive/négative?</p>	<p>Regret du rêve qui l'a aveuglé, nostalgie de tout ce qu'elle a pu apprendre, de la famille perdue à nouveau.p.63</p>

Date de publication: 1998

Maison d'édition: Feltrinelli

Rééditions:

Articles publiés traitant de la publication (journaux, dates, titres, journaliste):

05/07/1998 CORRIERE DELLA SERA Pag.21 Balzerani compagna luna, fratello mitra

08/07/1998 CORRIERE DEL TICINO Pag. irribucibile delle brigate rosse

01/09/1998 L' INDICE DEI LIBRI DEL MESE Pag.52 il funesto a braccetto col
dolciastro
01/11/1998 LA RIVISTA DEI LIBRI Pag.35/38 moro, paolo vi e pasolini
18/11/1998 IL GIORNO Pag.XV io, ex brigatista non chiedo perdono
01/07/1998 RADIO VATICANA troverei altre parole?
14/07/1998 IL MANIFESTO Pag.1 il professore e la detenuta
15/07/1998 AVVENIRE Pag.23 de luca contro tabucchi
19/07/1998 AVVENIMENTI Pag.64/68 avvenimenti libri
13/06/1998 IL MANIFESTO Pag.23 una ragazza armata, dialogo a due voci sulla
clandestinità
19/06/1998 IL QUOTIDIANO DI FOGGIA Pag.7 niente di nuovo sul caso moro
18/05/1998 LA REPUBBLICA Pag.26 testimonianze
09/06/1998 GAZZETTA CULTURA SUPPL.GAZZETT Pag.2 lo scaffale
11/06/1998 IL MANIFESTO Pag.1 fine pena mai
13/06/1998 LA REPUBBLICA Pag.34 brigatisti tra diario e cronaca
06/03/1998 LA REPUBBLICA Pag.38 mille domande per un assassinio

Titre: Tavella, P., Braghetti, A.L., *Il prigioniero*, A. Mondadori, Milan, 1999

Source n°: 8

ANNA LAURA BRAGHETTI

A quelle personne est-ce écrit?	Récit romancé, écrit à la première personne du singulier ; emploi de « nous » pour les Br, même si s'alternent des moments de revendication de la foi révolutionnaire, et d'autres, plus distancés. p. 148, lorsqu'elle est arrêtée, « Sono una militante delle Br e mi assumo tutte le responsabilità passate e presenti dell'organizzazione. »/p.23, « Forse farei meglio a dire uno di loro, perché io continuavo a non avere grandi rapporti con l'aspetto militare del sequestro. »
Discours libre ou réponse à questions d'un journaliste?	Fruit d'entretiens avec la journaliste Paola Tavella; celle-ci a ensuite écrit le livre à la première personne en structurant les réponses, tout en reproduisant fidèlement les réflexions de la personne interviewée.
Pourquoi écrire, à ce moment là? Sollicitation ou décision personnelle?	Volonté de la protagoniste, qui sollicite la journaliste du « Manifesto » ; A.L Braghetti était au départ très réticente à faire revivre ces souvenirs enfouis. Désire l'aide de la journaliste pour lui poser des questions qu'elle-même n'aurait pas osé se poser. (article du Corriere della Sera, 11/03/1998). Volonté de tout dire, tout ce qu'elle sait, afin de vider la boîte à souvenirs qui la pèse depuis longtemps.
Où a lieu la rédaction? (en prison, après, en liberté?)	Entretiens effectués en 1997/1998, pendant deux semaines sans interruptions. Alors, Braghetti était encore en détention, bien que depuis 1994, elle ait obtenue la permission de travailler en dehors de la prison.
Structure chronologique?	La trame du livre est le séquestre d'Aldo Moro ; les chapitres descriptifs des 55 jours s'alternent avec des passages consacrés à la personne d'Anna Laura Braghetti, ses souvenirs d'enfance, d'adolescence, de la militance, de la prison...
Rôle/choix du journaliste	Paola Tavella est responsable de la plus grande partie de la rédaction du livre. On peut supposer qu'à partir des entretiens avec l'ex brigadiste, elle a effectué la mise en forme du récit, restant fidèle aux mots du protagoniste.

Enfance	Sa mère est morte lorsqu'elle avait 5 ans, donc elle a toujours du remplir le rôle de femme à la maison. Lourdes responsabilités, privée de son enfance, doit travailler très tôt. Son père meurt en 1974.
Appartenance sociale vue du militant	Pas mentionné.
Etudes	Etudes à l'Institut Technique. Renvoyée après un affrontement avec des « fascistes », dépression, colère, pression d'être la plus forte qui vient de son père. Travaille comme secrétaire et comptable dans une entreprise.
Premiers contacts avec la politique, expériences précédentes	'72, sit-in à l'Institut Technique féminin. Fréquente le Magistero, le quartier général du mouvement étudiant, bref passage dans Lotta Continua, où elle distribue des journaux. Après la fin de ses études, colère, inscription au PCI. Pas le temps avec le travail. Rencontre avec Bruno Seghetti (p.11), militant en phase de rejoindre la lutte armée. Avec lui elle découvre les dessous des mouvements, les conversations sur la violence révolutionnaire ; elle remarque son passage dans les Br, sans que celui-ci le lui dise.
Adhésion à une certaine idéologie?	Volonté d'une société nouvelle, pas d'adhésion politique à vrai dire_ peur de passer à l'acte (elle laisse Seghetti suivre le chemin qu'elle aurait aimé suivre) ; l'entrée dans les Br n'est pas par profonde conviction politique, celle-ci se développe par la suite.
Vision par rapport à la situation des années 1960/1970?	Donne l'image d'une femme qui gère de lourdes responsabilités, très occupée à gagner sa vie. Envie de changer le monde, d'où l'intérêt du rêve révolutionnaire. Voit les injustices sociales (expulsions...San Basilio, p.11).
Passage à la lutte armée, quel groupe, quand, pourquoi?	A la demande de Seghetti, elle sert de couverture dans la location d'un appartement pour les Br. Entre dans les Br en '77, hésitation mais se conforte dans son rêve d'une société meilleure (p.17). Elle reçoit l'instruction des jeunes militants, matériel théorique...
Clandestinité? Quand? Impressions?	N'entre pas en clandestinité pendant le séquestre de Moro ; pas connues des services de police, puisqu'elle n'a jamais été membre d'un groupe armé. Après la mort de Moro par contre elle devient clandestine. Elle évoque des saignements de nez, fréquents pendant la période de clandestinité, on peut en déduire son état d'inquiétude, de peur... Vie nomade entre les diverses bases des BR.

Quels en sont les objectifs?	Pour éviter d'être arrêtée uniquement.
Pourquoi attaquer le "coeur de l'Etat"?	Aucun rôle de décision, ni de théorisation.
Vision des compagnons de lutte: du même groupe? d'autres groupes?	Voit ses compagnons, les rares qu'elle connaît étant donné la compartimentation, sous un œil humain, personnel. De Moretti et Gallinari, elle dit que ce sont de vrais amis, encore aujourd'hui (p.32). De Gallinari, elle dit que c'est une personne chaleureuse, gentil, disponible, politiquement intransigeant. p. 33, « mi rendo conto di quanto possa apparire assurdo e insultante questo mio giudizio, ma corrisponde a una verità che è necessario afferrare per capire la nostra storia »...citation Critique de Faranda et Morucci, voulaient un rôle dans l'enlèvement de Moro, puis quand Moro est fixé comme objectif, le jugent trop risqué, opposition. (p.84) Trahison de Savasta, qui les dénonce : mal pris.
Conception de l'Etat? De la DC? Du PCI?	Déception vis-à-vis du PCI, de leur politique de fermeté.
Rôle au sein du mouvement?	Aucun poids politique, mais Moretti lui accorde une place importante (p.17). Cependant elle met souvent une distance entre les Br et elle, encore périodes de doutes, de peurs. Rôle des femmes dans la guerre à l'Etat, p.24 : « La guerra è una cosa dei maschi e, quando le femmine ci si trovano dentro, in un modo o nell'altro sono fuori posto, e non riescono a dividerne davvero le usanze. » Après la mort de Moro, liens avec Paris, elle fait l'interprète ; rejoint le front de la Contre révolution et la direction de la colonne romaine.
Participation aux actions terroristes?	Participation à l'enlèvement et au séquestre d'Aldo Moro. Elle loue l'appartement de Via Gradoli, servant de couverture à l'opération, finance la vie des brigadistes avec son salaire, veille à l'entretien de la maison. Après la mort de Moro, elle participe à une action qui finit par la mort de Vittorio Bachelet, tué par la balle tirée de son arme.
Sentiment par rapport au sacrifice? De la vie personnelle?	Elle n'avait plus de famille proche, une tante, son frère mais pas proche. Elle a surtout peur, beaucoup de doutes. Elle passe d'une vie très « normale » à celle-ci. Allusion à une double personnalité p.25 « Camilla, rivoluzionaria, assassina, regina della casa del terrore » et « Laura, truccata, ben vestita, profumata, impiegata ». L'entrée dans les Br la sépare de Bruno Seghetti, un peu triste, mais ils se quittent en se disant "nous nous reverrons sur la Place Rouge"

Jugement sur la violence politique?	Contre, elle se prononce d'ailleurs contre la mort de Moro. La fin est justifiée par les moyens. Convaincue que les Br font leur possible pour ne pas blesser les civils. (p. 6)
Vision de la société au moment de la lutte armée, des réactions...?	Aveuglée, surchargée entre le travail, et son rôle dans l'appartement. De par son travail, elle côtoie les collègues, qui parlent du séquestre. Note leur désaccord.
Fin de l'expérience de lutte armée?	Arrêtée en Mai 1980. Prison. Au départ, elle devient quelqu'un d'autre, comme aveuglée par l'idéologie révolutionnaire. Malaise lorsqu'elle retrouve la famille, les amis lors de permissions. pp. 60-64, « Ma io non mi pentii, non parlai con i giudici, non risposi agli interrogatori, non mi sottomisi allo Stato riconoscendo i miei errori. Ero stata condannata all'ergastolo, e non chiedevo conti.» Puis rencontre avec le frère de Bachelet, se rend compte du mal qu'elle a fait.
Quel sentiment en reste-t-il?	Regret de ne pas avoir abandonné plus tôt le groupe : p.25 Désir de ne plus faire de mal qui que ce soit, quelque soit le but poursuivi. p. 122 « Ormai lascio che mi succedda, che mi attraversi un onda di dolor tremendo, la coscienza di avere ucciso un uomo con le mie mani. Lo rivedo dove l'ho lasciato, per terra. La mia punizione non è il carcere, ma quel'immagine. »
Comment a été vécue la réclusion?	Au moment de l'écriture, elle a passé plus de 15 ans en prison. La détention a Volghera, prison de haute sécurité est décrite comme « condizioni più dure che ho mai sperimentato, solo là, nell'isolamento e nel terrore... » les saignements de nez reprennent alors. (p. 19). Elle y passe deux ans, luttant contre la pression psychologique qui vise la dépersonnalisation des détenues (p. 57). Puis Rebibbia, lieu semi personnel, division, haute sécurité.
Impact de leurs actions sur la suite de la vie?	Mariée avec Gallinari en prison, mais séparés. Rencontre avec un jésuite, frère de Bachelet, l'homme qu'elle a tué. Il lui accorde son pardon, ce qui l'aide à aller de l'avant.
Mémoire positive/négative?	Justifie sa participation et le fait d'avoir continué à militer dans les Br après l'épisode Moro, par la fidélité à la foi révolutionnaire, l'autodiscipline, la mise au second plan des émotions, comme elle l'a fait tout au long de son enfance. Type de schizophrénie. Regret d'avoir ruiné sa vie, et celle d'autres, d'avoir blessé autant de gens.

Date de publication: 1998

Maison d'édition: Mondadori

Rééditions: 2003, chez Feltrinelli

Journaliste qui a procédé à l'entretien: Paola Tavella, journaliste pour Il Lavoro et Il Manifesto et écrivain genevoise.

Articles publiés traitant de la publication (journaux, dates, titres, journaliste)

Braghetti, A.L., *Il prigioniero*, Feltrinelli, Milan, 2003

22/11/2003 MF PERSONAL INSERTO DI MF Pag.58 cosa c'e' da leggere
28/08/2003 LIBERTA' Pag.21 anni '70, quanti misteri d'italia
05/09/2003 CORRIERE ADRIATICO Pag.23 bellocchio da leone d'oro racconta gli anni di piombo
05/09/2003 GAZZETTA DI PARMA Pag.15 bellocchio, un caso da leone
05/09/2003 IL MESSAGGERO Pag.25 moro, la storia e' un caso personale/il figlio dello statista: un film illuminante
05/09/2003 IL PICCOLO Pag.27 bellocchio:il lato umano-"trattare con le br ?non era un atto di debolezza
05/09/2003 LA PROVINCIA Pag.39 i figli:giovanni plaude,maria fida critica
05/09/2003 LA STAMPA Pag.29 il moro di bellocchio prigioniero non politico
05/09/2003 LA STAMPA Pag.29 il terrorismo alla mostra del cinema - braghetti
09/09/2003 GAZZETTA DI REGGIO Pag.10 quei giorni che cambiarono l'italia
19/09/2003 LA STAMPA Pag.34 film del weekend
25/09/2003 IL GIORNALE Pag.32 l'effetto bellocchio sulle librerie: tornano braghetti, faranda & co.
26/09/2003 LA STAMPA Pag.33 film del week end
14/10/2003 STILOS SUPPL. LA SICILIA Pag.VI buongiorno notte
01/12/2006 AMICA Pag.42/48 contributors
09/10/2003 IL MESSAGGERO Pag.27 il segnalibro - hit parade della settimana
12/10/2003 GIORNALE DI SICILIA Pag.34 libri
25/10/2003 TTL TUTTO LIBRI TEMPO LIBERO SUPPL. LA STAMPA Pag.2 la classifica
01/03/2005 AMICA Pag.54 contributors
17/11/2005 IL SECOLO XIX Pag.17 il romanzo del terrorismo
01/09/2006 AMICA Pag.56 contributors
06/09/2003 CORRIERE DELLA SERA Pag.6 "i canarini erano fuggiti. e la colpa era mia"
29/10/2003 L' UNIONE SARDA Pag.15 festival grinzane per il romanzo che diventa cinema
02/11/2003 IL GIORNALE DI BRESCIA Pag.33 bellocchio e skarmeta maestri delle parole che divenatno immagini"
05/11/2003 LA PREALPINA Pag.43 grinzane di stresa,un festival da applausi
04/12/2004 CORRIERE DELLA SERA Pag.36 vi diamo soprannomi perche' siamo galanti
07/05/2006 LA STAMPA Pag.29 il non lettore prigioniero per una notte
18/08/2004 LA STAMPA Pag.23 caselli, vivere prigioniero della solitudine

Titre: Fasanella, G., Franceschini, A., *Che cosa sono le Br. Le radici, la nascita, la storia, il presente*, Biblioteca Universale Rizzoli, Milan, 2004

Source n°: 9

ALBERTO FRANCESCHINI

<p>A quelle personne est-ce écrit?</p>	<p>Déclarations et donc rédaction à la première personne du singulier.</p>
<p>Discours libre ou réponse à questions d'un journaliste?</p>	<p>Réponses au journaliste Giovanni Fasanella. Cependant, suit le projet de Franceschini, celui de rechercher la vérité. Véritable enquête, mêlant ses souvenirs, les confidences de ses ex compagnons de prison, les comptes rendus de procès judiciaires ainsi que les archives de la Commission Parlementaire d'enquête.</p>
<p>Pourquoi écrire, à ce moment là? Sollicitation ou décision personnelle?</p>	<p>Face au silence qui réunit les ex brigadistes et les institutions, il cherche la Vérité, afin de sortir de l'aire du non-dit. p.1 : « fragments de vérité ». A déjà écrit deux livres, donné de nombreux entretiens... Cette fois, il juge pouvoir raconter une histoire avec un sens, un fil, une clé de lecture.p.2. Distance juste pour pouvoir donner un regard d'ensemble ; aidé du travail des commissions parlementaires d'enquête sur le terrorisme ; a accepté le rapport avec les institutions, et donc de confronter ses idées et connaissances avec eux : lui a permis d'adopter une vue d'ensemble. <i>Mara, Renato e io</i> : première réflexion sur les Br, bilan humain et politique. Grande confusion ressentie, impossible de faire une réflexion complexe. Manque de distance vis-à-vis des faits. Histoire de 3 personnes dans une phase particulière de vie et du pays, plus qu'une réflexion sur le terrorisme.</p>
<p>Où a lieu la rédaction? (en prison, après, en liberté?)</p>	<p>En liberté, depuis '92. Dans la préface, le journaliste insiste sur cette liberté physique, mais aussi la liberté morale : a purgé toute sa peine, et n'a conclu aucun pacte sur ce qu'il peut ou non dire.</p>
<p>Structure chronologique?</p>	<p>La structure relève plus d'un fil logique donné à sa réflexion, non tant en clé chronologique, mais plutôt thématique. Cependant, une certaine chronologie est grossièrement respectée.</p>

Rôle/choix des journalistes	Aider le protagoniste à clarifier ses propos, dans un système de demande/réponse qui permet de faire évoluer la réflexion personnelle, et de la rendre accessible au lecteur. Franceschini contrôle pourtant le récit, en insistant sur le fil logique grâce auquel il explique de nombreux épisodes. Rappel qu'il ne s'agit que d'une histoire des Br selon Franceschini, et non l'histoire. (p.V).
Enfance	Replace son enfance dans la généalogie familiale, à partir de son grand père, paysan, anarco-syndicaliste puis socialiste, '21, fondateur du PCI. Prisonnier durant le fascisme, exilé en province de Salerne, partisan. Père : ouvrier, résistant, envoyé travailler à Auschwitz, puis s'enfuit. Travaille « alle Reggiane », où après l'occupation, les ouvriers décident de l'autogestion ; renvoyé. Fables du grand père le bercent durant l'enfance, guerrier, rebel. Disputes entre son père et son grand père, pour opinion politique. Père fidèle à la ligne du PC, grand père en faveur de Staline. Ecoute Radio Prague et Moscou, idées du grand père lui ont été transmises.
Appartenance sociale vu du militant	Monde ouvrier, communiste.
Etudes	Université de Parme puis de Bologne en Ingénierie minière (rêve de partir à Cuba, pour aider, après la nationalisation du pétrole et le retrait des techniciens américains. '68, change d'avis.
Premiers contacts avec la politique, expériences précédentes	Il les situe dans l'enfance, vers 5/6 ans, avec son père, pendant les luttes à l'usine. Appartient aux « Pionieri », l'alternative communiste aux boy scouts (journal, voyage en URSS en '61, il se sent appartenir à une grande famille). 7 juillet '60, massacre à Reggio Emilia, lors d'une manifestation : il est présent, à 13 ans, confirmation que son grand père avait raison. Carte de la Fgci en '61, s'éloigne du parti en '63. Contacts avec un groupe de catholiques d'opposition « Alternativi », réunion des cultures marxiste et catholiques, financé par DC, quitte le groupe quand il le découvre : '67, retour à la Fgci. Groupe d'opposition se crée à Reggio Emilia, rejoignent la Fgci (Gallinari, Ognibene...). Expérience des luttes universitaires, transmise dans le contexte de Reggio : groupe de l'appartement.
Adhésion à une certaine idéologie?	A l'époque du groupe de l'appartement, plutôt ingénus politiquement parlant. Mentalité ouverte, favorable à toute nouveauté. Rencontre avec Curcio : union de deux horizons : lutte métropolitaine et tradition historique.

<p>Vision par rapport à la situation des années 1960/1970?</p>	<p>Décrit l'atmosphère de son adolescence à Reggio Emilia comme « des années terribles, de contrastes sociaux et politiques vécus de manière dramatique. Il y avait beaucoup de pauvreté. Et l'absence de communication entre communistes et anticommunistes était totale. » (p. 19) Piazza Fontana : confirme la nécessité et la justesse du projet.</p>
<p>Passage à la lutte armée, quel groupe, quand, pourquoi?</p>	<p>Prémices en '67, à Reggio : p. 27. Fréquente des partisans : '68/69, idée claire et précise, construire une structure armée. « Collettivo politico operai-studenti », ou le « groupe de l'appartement », réunion des groupes d'opposition de tous genres, contacts avec les Cub de Pirelli, rencontre avec Curcio, Cagol. Premières actions dans le cadre du groupe de Reggio : membres clandestins. Surveillés. Tournant lorsqu'ils s'associent avec le Cpm de Curcio fin '69 ; mêmes objectifs : lutte armée, révolution, clandestinité (p.48). Massacre de Piazza Fontana accélère le mouvement, fusion en août '70 : BR. Milan : septembre '70.</p>
<p>Clandestinité? Quand? Impressions?</p>	<p>Février '71: reçoit une convocation pour le service militaire, prend l'argent de sa famille, et part à Milan. Clandestinité comme nécessité puisque recherché.</p>
<p>Quels en sont les objectifs?</p>	<p>Protection, pour ne pas être arrêté pour « désertion ».</p>
<p>Pourquoi attaquer le "coeur de l'Etat"?</p>	<p>Opposition au « projet de réforme néogaulliste » de l'Etat : individuation de l'ennemi, symboles synthétisant la culture et la conception réactionnaire de celui-ci.</p>
<p>Vision des compagnons de lutte: du même groupe? d'autres groupes?</p>	<p>Curcio : première rencontre, rigide et sérieux ('68), puis en '69, impression différente, plus aimable, bavard. Cagol : silencieuse, observatrice, précise, méthodique. Gallinari : dévoué à la cause, responsable pour tous ses actes. Lit beaucoup. P. 38 Contacts avec PO dès le départ, groupe du Manifesto... Simioni : fil rouge du livre, de sa rencontre, à la division pour différents de méthode..., à son rôle dans le Superclan, Hyperion... Moretti : tout au long du témoignage, doutes, espion ?, arrivée (retour) en mars '71. p. 112 et suite. Responsable de son arrestation, p. 146 Feltrinelli : détaille les rapports avec lui, Osvaldo, son importance, notamment dans les rapports avec l'étranger.</p>

<p>Conception de l'Etat? De la DC? Du PCI?</p>	<p>PCI: les Br sont nées d'une culture et tradition politique de la gauche italienne. Dès le début des années 60, sentiment que les dirigeants du Pc sont corrompus par la bourgeoisie et le pouvoir. Certains conservent le mythe de la révolution socialiste, mais officieux. '69, rupture avec le Pci, arrivée de Berlinguer (aristo, déstalinisation, « vendu », direction opposée à celle voulue par Franceschini et les autres).</p> <p>Faute du Pc est d'avoir nié leur lien avec la formation, de les avoir pourtant utilisé à des fins de propagande. En '74, le PCi tente de récupérer Franceschini et un autre militant, pour effacer les traces des liens entre Br et Pci.</p> <p>Etat : responsabilité. Histoire des Br n'est pas seulement une histoire des militants, mais aussi de la réaction de l'Etat. (p. 132 : « Ils nous ont combattu lorsque cela leur servait, ils nous ont laissé faire quand il leur servait que nous grandissions. »)</p>
<p>Rôle au sein du mouvement?</p>	<p>Fondateur des Brigades Rouges, avec R. Curcio et Margherita Cagol. Dirigeant pendant de nombreuses années avec eux.</p>
<p>Participation aux actions terroristes?</p>	<p>Premiers attentats : voitures brûlées (Leoni, dirigeant Sit Siemens), vu comme acte de justice. Braquages pour autofinancement. Incendie de Lainate (première action importante, notamment du point de vue propagandiste)...</p>
<p>Sentiment par rapport au sacrifice? De la vie personnelle?</p>	<p>Difficulté de quitter Reggio Emilia.</p>
<p>Jugement sur la violence politique?</p>	<p>Nécessaire dans le processus conduisant à la Révolution.</p>
<p>Vision de la société au moment de la lutte armée, des réactions...?</p>	<p>Reproche aux intellectuels de s'être soumis au pouvoir en place, mis à part Pasolini et Sciascia. Certains, qui ont pourtant partagé le rêve de la révolution, se laissent dominer par les sentiments et non la réflexion (appels en faveur des brigadistes...).</p>
<p>Fin de l'expérience de lutte armée?</p>	<p>De la prison il continue à militer, s'opposant aux Br de Moretti. Doutes sur la personne, incompréhension des choix, certainement pas logiques d'un point de vue politique. Séparation entre les Br externes, et ceux en prison, ne les informent plus, surtout lors de l'Affaire Moro, leur disent que Moro n'a pas parlé.</p>

<p>Quel sentiment en reste-t-il?</p>	<p>En repensant à sa vie, il a le sentiment d'être élevé dans ce but, programmé par son père, son grand père, l'environnement où il a été élevé. A payé le prix pour cela, donc en paix. Jugement sur les nouvelles Br : survivants des '80's, sans enracinement politique, ni gauche où évoluer. Attachés au mythe révolutionnaire.</p>
<p>Comment a été vécue la réclusion?</p>	<p>Evoque une tentative d'assassinat sur sa personne en '81, dans la prison de la Pianosa, par des agents de police. Peur après la mort de Moro, pour sa vie. 18 années de réclusion pour séquestre de personne et constitution de bande armée, peine réduite grâce à la loi sur la dissociation.</p>
<p>Impact de leurs actions sur la suite de la vie?</p>	<p>Aujourd'hui, il travaille à la Direction Nationale de l'Archi, où il dirige une coopérative sociale : insertion des défavorisés. Il dit aimer son travail, à la fois social et créateur d'idées. Retour à la normalité bien vécue, p. 10 : « depuis mon premier instant de vie d'homme libre, je me suis senti en paix avec le monde. » Divisé entre l'envie d'avoir une vie normale, et la nécessité de faire ses comptes aux yeux de tous.</p>
<p>Mémoire positive/négative?</p>	<p>p.3 Responsabilité par rapport à toute l'histoire des Br, puisqu'il a participé à fondation. Volonté d'oublier, mais face aux apparitions des nouvelles Br, ne put pas ignorer sa responsabilité. p. 6 : défaite profonde, laissant seulement des ruines. Incapacité d'élaborer un sens politique et une forme collective à la tragédie d'une génération. Chacun a cherché à s'en sortir, de manière individuelle, en préférant le retour à une vie normale à l'exigence de vérité.</p>

Date de publication: 2004

Maison d'édition: Bibliotheca Universitaria Rizzoli

Rééditions:

Journalistes qui ont procédé à l'entretien: Giovanni Fasanella, journaliste à « Panorama », auteur de livres politiques. Préface du juge R. Priore

ANNEXE 24 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°10

Titre: Mazzocchi, S., *Nell'anno della tigre. Storia di Adriana Faranda*, Baldini & Castoldi, Milan, 1994

Source n°: 10

ADRIANA FARANDA

<p>A quelle personne est-ce écrit?</p>	<p>Cas particulier d'un roman écrit par Silvana Mazzocchi, à partir de témoignages de Adriana Faranda et de ses proches, collaborateurs, juges...Alternance de récit à la troisième personne, de citations directes des entretiens, et de passages du journal de la jeune femme, écrits pendant la période de la lutte armée et après. Omniprésence de « secondo lei »...</p>
<p>Discours libre ou réponse à questions d'un journaliste?</p>	<p>Les modalités des entretiens ne sont pas précisés, mis à part qu'ils se sont déroulés en une dizaine d'heures.</p>
<p>Pourquoi écrire, à ce moment là? Sollicitation ou décision personnelle?</p>	<p>La journaliste avait proposé l'idée du livre à A. Faranda à partir de 1985, lorsqu'elle la rencontre pour la première fois dans la prison de Rebibbia. Elle refuse, tout comme elle continuera à faire jusqu'en 1993. Elle obtient alors la liberté conditionnelle, et accepte l'offre de la journaliste.</p>
<p>Où a lieu la rédaction? (en prison, après, en liberté?)</p>	<p>Entretiens effectués pendant que la jeune femme est en liberté conditionnelle ; le livre est publié un an avant la fin de sa peine.</p>
<p>Structure chronologique?</p>	<p>Absolument pas. Alternance de passages, ou chapitres, concernant l'affaire Moro, sa jeunesse, son adolescence, les débuts de la militance, ses amours, la prison, les actions des Br,...</p>
<p>Rôle/choix des journalistes.</p>	<p>Ici la journaliste reconstitue à partir d'un corpus de témoignages les étapes de la vie d'Adriana Faranda. La protagoniste intervient à force de passages de son journal de bord des années de lutte armée et prison, et à travers quelques bribes d'entretien. Portrait dressé surtout par les impressions de ceux qui la connaissent le mieux à divers moments.</p>

Enfance	Enfance passée en Sicile, importance des racines, sublimation du cadre ; Famille stricte, surtout pour la fille, traditions importantes ; Famille présentée comme un clan, centré sur lui-même, autosuffisants ; Père aimant, partage de merveilleux moments puis rejetée lorsqu'elle échoue à l'école (il meurt en '68). Rebelle depuis toujours, très fort caractère, déterminée...Supporte mal la différence qui lui est imposée sans raison, juste parce qu'elle doit répondre à un certain rôle social.
Appartenance sociale vue par le militant	X
Etudes	En 1968, elle intègre l'Université de Philosophie à Rome. Au cours des années, malgré le temps pris par l'action politique, elle continuera à passer quelques examens, avec succès, mais ne finira jamais son cursus. Elle aurait dès le départ préféré s'inscrire aux Beaux Arts, mais son père refusa.
Premiers contacts avec la politique, expériences précédentes	Dès l'entrée à l'Université, elle découvre les assemblées et débats sur le pouvoir des étudiants. Intègre Potere Operaio tout de suite ; formation politique. Décision de s'impliquer politiquement, choisit le groupe qui semble le plus apte à produire le changement. Avec son mari (PO), voyages dans la Sud où la situation sociale est critique, à Turin ; désapprouve l'attitude des hommes qui ne l'estiment pas comme une collègue.
Adhésion à une certaine idéologie?	Curiosité et intelligence, lecture de tous les grands classiques : Marx, Engels, Lénine, Trotski.
Vision par rapport à la situation des années 1960/1970?	Contexte social italien pousse des milliers de jeunes à croire en une hypothèse insurrectionnelle : protestations ouvrières, malaise social, menace de coup d'Etat...Les adolescents rêvent d'un monde meilleur, d'une société qui leur corresponde et non celle où ils grandissent. Même après avoir commencé à militer, elle insiste sur la particularité de l'Italie, qui ne rentre dans aucun des schémas théorisés par l'histoire.
Passage à la lutte armée, quel groupe, quand, pourquoi?	Après la dissolution de PO, participe à la Lutte armée pour le pouvoir prolétaire (Lapp) ; contacts avec les Br, seul groupe qu'elle juge capable de mener à la Révolution. « Sento che la scelta delle Br è l'ultima scelta possibile »p. 70. Doutes, mais prend ses responsabilités.
Clandestinité? Quand? Impressions?	1977, année de la clandestinité, puisqu'elle intègre les Br directement comme régulière. Doutes quant à l'avenir, mal être de ne plus pouvoir voir sa fille. D'ailleurs, elle maintient pendant les années précédents l'affaire Moro, quelques rapports avec l'extérieur, voyant la fille quelques minutes dans un parc, ou téléphonant à sa mère, à qui elle a confié Alexandra.

Quels en sont les objectifs?	Se dédier entièrement à la cause politique, lutte pour la liberté.
Pourquoi attaquer le “coeur de l’Etat”?	L’Etat ne peut être modifié pour correspondre au modèle de société envisagé ; il faut donc le détruire.
Vision des compagnons de lutte: du même groupe? d’autres groupes?	Voit les qualités humaines de ses compagnons, leur sacrifice pour la lutte commune ; elle y reconstruit des liens de famille, affection pour eux, inquiétude...Attitude maternelle.
Conception de l’Etat? De la DC? Du Pci?	La DC est identifiée à l’Etat, elle est son principal représentant et par conséquent elle doit être la première visée dans la tentative de bouleverser l’ordre politique en place. En ce qui concerne le Parti Communiste, leur matrice culturelle est égale à celle des Br, mais ces derniers estiment que le Pci s’en détache depuis des années. Le processus institutionnel visant le compromis historique est vu comme pure illusion, et disparaîtra dans les engrenages du pouvoir.
Rôle au sein du mouvement?	Dès son entrée dans les Br, elle fut nommée militante régulière ; elle a appartenu à la « Direzione Strategica » des Br (organe d’élaboration théorique de l’Organisation), et a dirigé la colonne romaine, notamment à l’époque du séquestre d’Aldo Moro.
Participation aux actions terroristes?	Elle a avoué avoir participé à de nombreuses actions: blessures d’une dizaine de personnes, meurtre du juge Tartaglione (participation en tant que chargée de couvrir ses collègues), et à l’enlèvement et le meurtre d’Aldo Moro. Elle était chargée de faire parvenir les communiqués et lettres aux journaux ou destinataires. S’est déclarée contre le meurtre de l’otage, et a lutté pour une négociation qui permettrait de le libérer, avec Valerio Morucci.
Sentiment par rapport au sacrifice? De la vie personnelle?	Avant de choisir d’entrer dans les Br, période d’angoisse face aux sacrifices impliqués. L’absence de rapports avec la famille, les amis, surtout sa fille, la fait douter. Avortement en ’74, car consacrée à la politique (blessure profonde).
Jugement sur la violence politique?	Très tôt, dans le cadre du mouvement social croissant, la violence s’impose comme nécessaire pour construire une meilleure société, rendre la justice aux plus démunis. Union du politique et du militaire. Individu associé à une fonction, qu’il faut éliminer.

<p>Vision de la société au moment de la lutte armée, des réactions...?</p>	<p>Juge l'Etat incapable de réagir, déception face à l'absence de réactions, de tentatives de comprendre...Le pouvoir se montre seulement répressif. Il ne cherche pas à comprendre les raisons de cette lutte armée, ni ses origines, ni ses objectifs.</p>
<p>Fin de l'expérience de lutte armée?</p>	<p>Dès le départ, Faranda s'oppose à certaines méthodes des Br ; lors du séquestre de Moro, elle s'oppose de toutes ses forces au meurtre de l'otage, luttant pour la négociation. Elle constate que les Br deviennent peu à peu une froide machine de guerre.p.147. Elle quitte les Br, mais croit encore que la lutte armée puisse changer la société. Janvier à Mai 1979, se cache des Br. Arrêtée le 29 mai. Dissociée en '84, la lutte armée n'a porté que violence, la passion politique les a aveuglés.</p>
<p>Quel sentiment en reste-t-il?</p>	<p>Impression d'avoir commis de grandes erreurs, d'avoir été endoctrinée...La clandestinité l'a coupé du monde des êtres humains, personnes vues comme cibles, méfiance continue, impossibilité de créer des liens. Sentiment d'avoir gâché sa vie et celle des autres (tentatives de réconciliation avec les familles des victimes, reconquête des relations avec sa fille).</p>
<p>Comment a été vécue la réclusion?</p>	<p>Au départ, elle reste très dure, dans les rapports avec les personnes et les institutions. Difficulté dans l'acceptation du manque d'intimité, des besoins matériels primaires, transferts nombreux (« cauchemar »). Puis réapprend ce que sont les rapports individuels, apprécie ses compagnes de prison, douceur des relations avec les êtres humains. Réalise à quel point les Br l'avaient privé de ces choses là. Bonnes relations avec les gardiennes. Avec la dissociation (1982), elle connaît le séjour dans un seul endroit, où les échanges sont possibles. Libération lorsqu'elle peut voir sa fille, renouer avec elle. Permis de sortie, liberté conditionnelle ('93), apprend un travail, informaticienne.</p>
<p>Impact de leurs actions sur la suite de la vie?</p>	<p>Elle dit avoir eu la chance de retrouver le vrai sens de la vie ; années de lutte armée présentées comme une erreur, une parenthèse dans sa vie, pour ensuite ouvrir les yeux et réaliser le mal qu'elle avait fait. Redevient la personne aimante que tous décrivent, avec ses convictions et sa détermination à défendre ce en quoi elle croit. Réinsertion efficace, mais les marques de ces années ne la quitteront jamais.</p>
<p>Mémoire positive/négative?</p>	<p>Dit d'avoir suivi cette voie dans la conviction du bien qui devait être fait, dans la foi en la Révolution et ses changements. Reconnaissance de l'erreur que ce fut, regret de la douleur infligée aux autres et à elle-même. Sentiment d'avoir perdu des années de vie, sans résultats. Violence inutile, qui n'a provoqué que d'autres violences. Angoisses lors des procès, peur...</p>

Date de publication: 1994

Maison d'édition: Baldini & Castoldi

Rééditions:

Journalistes qui ont procédé à l'entretien: Silvana Mazzocchi, écrivain et journaliste à "La Repubblica" depuis 1980, en charge de l'actualité et de la politique judiciaire.

Titre: Morucci, V., *La peggio gioventù: una vita nella lotta armata*, Rizzoli, Milan, 2004

Source n°: 11

VALERIO MORUCCI

A quelle personne est-ce écrit?	Ecriture à la première personne du singulier. Confusion entre « nous » et « eux » ou « les BR » lorsqu'il parle des Brigades Rouges, qui relève point de vue adopté : les BR au moment où Morucci en faisait partie, ou bien les BR après sa décision de les quitter. Nombreuses apostrophes, au fils, à un ami défunt...Parlant de la mission de témoigner, il emploie fréquemment un « nous » destiné à inclure la personne qui lui vient en aide dans son travail (P.C), et peut être aussi les ex compagnons qui écrivent de leur expérience commune.
Discours libre ou réponse à questions d'un journaliste?	Discours libre, récit de vie. Il inclut dans l'écriture une personne l'ayant aidé dans son travail de recherche, certainement Pino Casamassima. Alternance de deux typologies, différentes en la taille des caractères, la plus grande renvoyant à ses souvenirs, la plus petite à une réflexion actuelle sur l'expérience. Répétition et donc insistance sur la différence entre ce qu'il fut et ce qu'il est : « Ainsi le voyais-je alors... »
Pourquoi écrire, à ce moment là? Sollicitation ou décision personnelle?	Face à la confrontation avec Casamassima, les demandes apparues poussent Morucci à s'interroger sur son passé, à chercher des réponses après avoir tenté de mettre de côté ces épisodes de sa vie. Seule l'écriture lui a permis d'exorciser les fantômes du passé. Idée que la société est peut être prête à réfléchir sur ce passé. p.31
Où a lieu la rédaction? (en prison, après, en liberté?)	Rédaction dix ans après la mise en liberté, qui date de 1994. (D'autres récits indirectement inspirés des BR, ou bien sur son passé, notamment son enfance ont été écrits pendant ce lapse de temps, mais tous après sa libération.)
Structure chronologique?	Non. La chronologie de l'ouvrage est plutôt décousue, il commence avec un chapitre sur l'enlèvement d'Aldo Moro, passe par son enfance et adolescence, cherchant les raisons qui l'ont poussé à entrer dans les BR. Parle de la dissociation et de la prison.
Rôle/choix des journalistes	Pino Casamassima, qui a écrit aussi la préface du livre, a aidé Morucci dans le travail de documentation qui a précédé ou coexisté avec le moment d'écriture. Il a par ailleurs contribué à la correction et la relecture du manuscrit. p. 29, « travaglio mio ad affondare il coltello nella piega e fatica tua ad aiutarmi nello scavo. »

Enfance	Famille artisanale devenue petite bourgeoisie. Père menuisier, antifasciste, communiste. Récits de guerre, parfois son père l’emmène à la section du Pci. Romain de naissance, jeunesse dans la rue, aventures. Jeunesse plutôt libre, allait peu ou pas à l’école, toujours une préférence pour l’action.
Appartenance sociale vu du militant	Pas vraiment d’appartenance sociale, sinon d’une famille modeste, amitiés communistes. Appartenance à une génération plutôt qu’à une classe sociale.
Etudes	Peu incliné aux études. En ’66, il perd un an au lycée artistique, un autre au lycée linguistique. Il s’inscrit alors dans un lycée professionnel d’hôtellerie.
Premiers contacts avec la politique, expériences précédentes	En ’68, lorsqu’il est encore au lycée, il découvre avec un sentiment de libération les mouvements de masse qui apparaissent. Présent à Valle Giulia en mars ’68, lors d’un affrontement entre jeunes et policiers : haine pour la police. Il dirige alors l’intervention dans les lycées p.80, alors que le mouvement s’imprègne de valeurs extérieures, anciennes (communisme, langage différent, mythe survécu à son extinction) p.68. Donne vie à la structure illégale de Potere Operaio, Lavoro Illegale. S’approprie le mouvement ouvrier. Fin de PO, recherche d’un autre groupe.
Adhésion à une certaine idéologie?	Caractérise son idéologie d’impure, face aux autres, dont l’idéologie communiste/staliniste serait pure. Il n’est pas totalement contre tout ce qui vient de la bourgeoisie. p. 114. Critique postérieure envers l’idéologie Br : fondateurs étaient un groupe d’intellectuels stalinistes, avec une base ouvrière à Milan. La recherche désespérée d’une alternative les a poussés à croire que d’anciennes théories pouvaient apporter une solution. A partir de ’74, ils s’éloignent de la classe ouvrière et déclarent une guerre ouverte à l’Etat.p. 286
Vision par rapport à la situation des années 1960/1970?	A 15 ans en 1964. Société marquée par la guerre, le bien être se limitait à avoir à manger. Nouvelle identité commune, confuse, surgit. Indifférence des jeunes pour la politique, domination de l’Eglise. Discours politiques loin de la réalité des jeunes. Colère d’une génération, influencée par les EEUU (guerre du Vietnam, discours enragés). Importance de la musique (Bob Dylan, De Andre), du cinéma (Gioventù, amore e rabbia de Richardson, I pugni in tasca de Bellochio), de la lecture...p. 41. Particularité de la situation italienne, violence historique. Société de consommation, trop de temps pour penser, plus de sécurité dans le regroupement social.
Passage à la lutte armée, quel groupe, quand, pourquoi?	’76, lui et Adriana Faranda demandent à entrer dans les BR, après avoir passé deux ans sans implication dans un groupe extraparlamentaire (après dissolution de PO), honte. Il choisit les Br parce qu’elles semblent le seul mouvement qui réunisse l’intervention politique et militaire. Dépasse sa haine originelle pour les BR, ses doutes.

Clandestinité? Quand? Impressions?	Clandestins dès son entrée dans les BR, étant donné son expérience dans un mouvement de lutte armée. Plus de peine pour Adriana, qui a abandonné sa fille. p. 104
Quels en sont les objectifs?	Il n'est pas un théoricien de la lutte armée. Il s'engage en dernier recours dans un groupe qui propose une alternative. Pas réellement de haine envers l'Etat, pas conscience politique.
Pourquoi attaquer le "coeur de l'Etat"?	Idem
Vision des compagnons de lutte: du même groupe? d'autres groupes?	Il insiste surtout sur l'aveuglement des brigadistes, sur le fait qu'une médiation avec eux est impossible. Opposition « eux » et « moi ». p. 143. Critique envers Moretti, et son livre, critique du passé mais pas ne permet pas la compréhension des faits. Moretti aurait pu déclarer la fin de la lutte lorsqu'il a été arrêté en '82, ne comprend pas pourquoi il ne l'a pas fait. (p.226) Critique des choix, les Br se sont pris pour l'Etat prolétaire, délire de pouvoir. Responsabilité des cadres historiques dans la création d'une machine à mort encore plus infernale.
Conception de l'Etat? De la DC? Du PCI?	p.181_ Etat met la nouvelle génération face à un mur. Le PCI quant à lui ne parvient à contrôler le mouvement, qui contraste avec son projet. p.188 : trahison du PCI qui vote la loi Reale, et dès '77, délation. Critique envers le PCI qui préfère taire le passé, effacer les tâches de son histoire.
Rôle au sein du mouvement?	Membre du Front Logistique, participe à la création de la colonne romaine, dont il l'un des principaux dirigeants.
Participation aux actions terroristes?	Enlèvement de Costa, enlèvement et meurtre de A. Moro (chargé de distribuer les lettres, « le facteur »). Il luttera contre la mort du président de la DC.
Sentiment par rapport au sacrifice? De la vie personnelle?	Ne mentionne pas ce facteur, s'étend très peu sur des sentiments personnels.

Jugement sur la violence politique?	Pas clairement exprimé. Violence d'une génération en colère, Etat violent dans ses racines, héritage. La mort d'un prisonnier cependant est pour lui une chose inacceptable, d'où la lutte pour la libération du prisonnier Moro.
Vision de la société au moment de la lutte armée, des réactions...?	Réalise dès '77 que la société est en train de changer, mais les Br ne s'y adaptent pas. Aveuglé, volonté à tout pris de continuer le chemin engagé. Ne sait pas quoi faire d'autre, ni comment retourner en arrière.
Fin de l'expérience de lutte armée?	L'affaire Moro a marqué un tournant : crise de la foi et fin des illusions. Début '79, quitte les BR, après de longs affrontements pendant le séquestre de Moro. Dans les mois suivants, participe encore aux actions, refuse de revenir en arrière. Rupture donc en '79, avec un document très critique envers l'organisation. Arrêté en Mars.
Quel sentiment en reste-t-il?	REGRET est le maître mot. Reconnaît ses erreurs, doit faire face à ses responsabilités.
Comment a été vécue la réclusion?	Situation difficile : danger s'il est placé avec les ex Br. Commente la lutte entre les deux fils des Br dans les prisons : Pg contre Pcc.. Cite les tortures advenues en prison, très rapidement. Ne parle pas de son expérience en prison.
Impact de leurs actions sur la suite de la vie?	Regret de tous ses choix. Peur de dévoiler à son fils ce qu'il a pu être dans la vie (p.27), peur qu'il fasse les mêmes erreurs (né avec violence, colère dans le regard : le renvoie à lui-même). Volonté de fermer, une fois pour toutes le chapitre ouvert de ce passé. L'Etat ne le lui permet pas, nécessité d'un processus collectif afin de faire le deuil.
Mémoire positive/négative?	Nécessité de faire une critique du passé pour éviter la reproduction de ses erreurs, prévenir contre les dangers d'une violence programmée et idéologique. Honte pour l'aveuglement dont il a fait preuve (notamment concernant les « jambisations » des journalistes, p. 124). Difficulté à affronter ce qu'il a fait, non ce qu'il était, puisqu'il n'est plus cette personne.p.193. Douleur imposée et douleur de la perte des compagnons (dernier chapitre, apostrophe à Marco, un ami d'enfance, mort dans la lutte armée, pourquoi ?, tristesse, nostalgie), ou pour ceux emprisonnés, qui sont entrés dans les BR pour le suivre.

Date de publication: 2004

Maison d'édition: Rizzoli

Rééditions:

Personne qui ayant procédé à l'entretien: Pino Casamassima, journaliste et auteur de livres traitant de thèmes divers (automobile, musique, chronique politique)

Articles publiés traitant de la publication (journaux, dates, page, titres, journaliste)

Il Corriere della Sera, 26/11/2004, p.33, La provocazione di Moro: Moro ucciso come Gentile, Giovanni Bianconi.

La Repubblica, 20/11/2004, p.26, Morucci il brigatista prove di memoria, Giorgio Bocca.

ANNEXE 26 : GRILLE D'ANALYSE DE LA SOURCE N°12

Titre: Guerri, G.B., Patrizio Peci, *Io l'infame*, Arnoldo Mondadori, Milan, 1983

Source n°: 12

PATRIZIO PECI

<p>A quelle personne est-ce écrit?</p>	<p>Livre écrit à la première personne du singulier, semble une mise par écrit de ce qui lui passe par la tête (vocabulaire du registre familier, conversations au style direct, absence de fil directeur, ...).</p>
<p>Discours libre ou réponse à questions d'un journaliste?</p>	<p>Discours libre, retranscrit par l'historien tel qu'il l'a entendu. Le récit ne semble pas structuré en réponse à des questions. Guerri explique qu'au départ, il a suscité des émotions, des souvenirs, des jugements, puis des clés d'interprétation du terrorisme.(p.5)</p>
<p>Pourquoi écrire, à ce moment là? Sollicitation ou décision personnelle?</p>	<p>Il semblerait que cela relève d'une motivation personnelle, puisque peu de personnes acceptent d'être en contact avec Peci par peur de la menace brigadiste. p. 75 et 114 ; idée que ses ex compagnons aussi puissent lire ce livre, il veut rétablir certaines vérités opposées aux mensonges racontés par ces derniers, par les journaux.</p>
<p>Où a lieu la rédaction? (en prison, après, en liberté?)</p>	<p>Peci en liberté depuis peu. Recherché par les BR, protégé par la police ; personne ne désire être en contact avec lui, par peur de représailles. GBG passe deux semaines en compagnie du « repenté ». Dans la préface, GBG précise avoir rencontré Peci après les élections de juin '82.</p>
<p>Structure chronologique?</p>	<p>Absolument pas. Le livre suit la pensée du protagoniste/auteur. Certaines situations dont il parle lui en rappellent d'autres, qu'il raconte alors. Suit un certain fil thématique, mais avec de nombreuses répétitions, retours sur certains événements...</p>
<p>Rôle/choix du journaliste/historien</p>	<p>Susciter une réflexion chez Peci, d'abord sur les faits, puis sur son parcours, afin d'offrir aux lecteurs des clés d'interprétation. Aucun pouvoir sur ce qui est dit, juge trop tôt pour faire une histoire de la période, il désire simplement produire une source qui servira dans le futur. p. 5</p>

Enfance	Né à Ripatransone dans les collines des Marches. Trois frères et sœurs. Père, maçon, n'était pas un partisan, comme ont pu le dire les journaux. Mère très croyante, éducation religieuse, jusqu'à ses 15 ans. Interdiction de parler politique en famille. En '62, à 9 ans, ils déménagent à San Benedetto del Tronto, où travaille son père. Enfant timide, peur du sang, aveugle d'un œil, fragile.
Appartenance sociale vu du militant	Famille travailleuse, sans convictions politiques, religieuse. Pas réellement d'appartenance sociale.
Etudes	Déteste l'école depuis toujours, redouble plusieurs fois. Dès le lycée, il travaille comme serveur dans cette station balnéaire, avec ses parents, qui travaillent en plus de l'emploi fixe. Institut Technique de Fermo, très populaire (2000 étudiants, dont Moretti, qu'il ne connût pas à l'époque). Technicien industriel, spécialité informatique, qu'il aime.
Premiers contacts avec la politique, expériences précédentes	A la Rotonda de San Benedetto, se réunissent les jeunes d'extrême gauche, lui aussi. '70, il se rapproche de la politique, à 17 ans (ne vit pas le '68), à un moment où a déjà commencé le processus de répression suite au '68. Révolte populaire des pêcheurs à San Benedetto, découvre les injustices du monde, commence à penser à la politique. LC forte dans sa ville, y adhère pour mieux comprendre. Manque de débats, puisque tous les dirigeants sont déjà emprisonnés, suivent les indications des Br. Le seul point commun est l'antifascisme, en ces années de crainte d'un coup d'état. LC s'oppose à la lutte armée, alors lui et certains compagnons forment le PAIL (Proletari Armati in Lotta). Ami de l'Institut Technique le met en contact avec les Br, rencontre avec deux brigadistes milanais. Lui envoie des documents, se convainc que l'Etat est l'ennemi principal...
Adhésion à une certaine idéologie?	Antifascisme (p.21); Premier livre politique: Le Manifeste de Marx, documents de PotOp., LC, Pensées de Mao, Stalin, Tupamaros... Convaincu que l'Etat est l'ennemi principal, à abattre et instaurer le communisme, avec lecture des documents des BR.
Vision par rapport à la situation des années 1960/1970?	Situation catastrophique de l'Italie; d'après lui, une des raisons de la conversion au terrorisme serait la désoccupation juvénile. '77, vue comme positif, possibilité que l'extrême gauche se tourne vers la lutte armée.
Passage à la lutte armée, quel groupe, quand, pourquoi?	Face à la menace d'un coup d'état, idée que seule la violence peut les libérer; les Br lui donnent une confiance qu'il n'avait pas auparavant. Br ne veulent pas de colonne dans les Marches, obligation d'aller vers les métropoles industrielles. Choix qui implique, selon Peci, la croyance dans le communisme, dans la lutte armée comme unique système pour l'instaurer, et l'espoir de la victoire. Part à Milan, parce que sa mère lui trouve un travail, non seulement pour les BR. Y voit de la générosité et de l'altruisme (sacrifice de tout au nom

	d'une cause). Vu comme risqué, mais pas encore un saut dans le vide (peu de morts, lois spéciales non encore promulguées). '74, part pour Milan.
Clandestinité? Quand? Impressions?	Désir d'être un régulier depuis le départ, mais poussé à la clandestinité de manière un peu radicale. Cache des armes dans une maison à Turin, que son père gardait pour des amis ; ces derniers retrouvent les armes et appellent la police. 31 décembre '76, obligé de se cacher, devient clandestin. Donne impression d'une aventure, marquée d'événements extraordinaires, mais difficile. Adieux à la famille, puis départ pour Turin.
Quels en sont les objectifs?	Il est recherché donc clandestinité de défense et non offensive.
Pourquoi attaquer le "coeur de l'Etat"?	X
Vision des compagnons de lutte: du même groupe? d'autres groupes?	Longue description de certains compagnons, dans leur vie quotidienne (cohabitation, propreté, habitudes alimentaires, malhonnêteté de certains...) Chapitre consacré aux grands chefs du mouvement : Moretti, car clandestin pendant 9 ans, politiquement préparé, agressif ; Toni Negri (Autonomie, PL), honte puisqu'il nie toute responsabilité ; Morucci, influencé par l'Autonomie, freine l'Organisation ; Curcio, tristesse puisque vu comme responsable des Br, alors que lui-même n'y croit plus, plus grosse erreur : avoir poussé à tuer alors qu'il était en prison, et n'était plus d'accord avec l'Organisation.
Conception de l'Etat? De la DC? Du PCI?	Ne comprend pas la focalisation des Br sur la DC. PCI et les syndicats sont vus comme des freins aux tendances nouvelles du prolétariat. Idée que la police ne pourra pas les arrêter : petits groupes, grandes précautions...ils auraient pu arrêter l'ensemble des brigadistes dès les lois spéciales de '78, mais n'ont rien fait.
Rôle au sein du mouvement?	'74, automne, arrive à Milan, où il intègre la direction logistique (faux papiers...) ; puis part dans les Marches où il dirige le Comité révolutionnaire régional, qui échoue. '77, arrive à Turin, entre dans la direction de la colonne, puis dirigeant de colonne après 2 ans et demi.

Participation aux actions terroristes?	Exalte la vie des armes, passion pour celles-ci. Accusé d'avoir participé à 7 homicides, 17 actions ayant blessé des personnes, et des dizaines de délits (braquages, incendies de voitures...). Première attaque à personne à Turin en '77 (Antonio Munari, chef de la FIAT), actions qu'il a préparé puis exécuté. Idée d'une forte pression, nécessité de réussir, peur de l'échec. Jambisation de De Carolis en '75. Dernière action : 4 octobre '79.
Sentiment par rapport au sacrifice? De la vie personnelle?	Insiste surtout sur le sacrifice affectif, impossibilité de trouver une copine, à part celles de l'organisation, devenues mentalement des hommes dit-il.
Jugement sur la violence politique?	Nécessité. Voient les actions comme de justice populaire, sans penser aux conséquences humaines. Difficile après un homicide, même s'il n'a fait qu'y participer : tristesse.
Vision de la société au moment de la lutte armée, des réactions...?	Population terrorisée, réussite pour les BR (ex. du procès de Turin où les jurés convoqués refusent de se présenter).
Fin de l'expérience de lutte armée?	Affaire Moro aurait du être le sommet de la propagande armée, et marquer le début de la deuxième phase (appui des masses). N'y sont pas parvenus, détachement des ouvriers, notamment ceux de la FIAT, échec. Avec le meurtre de Moro, même s'il n'y participe pas, sa photo paraît sur les journaux (tristesse pour sa famille) Été '79, crise personnelle et psychologique, fatigué de la tension provoquée par la clandestinité, et crise politique envers l'Organisation et les résultats de la lutte armée. Résiste puisqu'il croit encore au communisme, jusqu'à un mois après l'arrestation.
Quel sentiment en reste-t-il?	Erreur : d'avoir pensé que l'Italie était un pays adapté à la révolution communiste. Clandestinité les a coupés du monde, contact avec d'autres personnes lui fait réaliser les erreurs.
Comment a été vécue la réclusion?	Arrêté le 19 février '80. Bien traité par les policiers, même si au départ il voit sa vie comme finie. Entend parler de la réaction de Franceschini quand il est arrêté : joie, une des motivations pour collaborer, pour ne pas finir comme ça. Cuneo, rencontre avec Dalla Chiesa, grand respect pour cet homme, seul contact avec le monde extérieur. Voit la force de l'Etat, défaite politique et militaire de l'Organisation, décide de se dissocier. Le repentir vient plus tard, lorsqu'il perçoit l'ennemi comme des êtres humains. Haine pour l'Organisation, difficile de dénoncer les compagnons, mais idée qu'ils finiront en prison de toute façon. Dénonce, permet l'arrestation de 70 personnes. Lui permet d'être isolé des ex BR, souvent seul dans les prisons (solitude difficile à supporter),

	<p>puis avec la hausse du nombre des repentis, se trouve avec eux, amis, discussions malgré positions politiques de base différentes. S'adapte assez bien, raconte le quotidien (puzzle...). Traumatisme de l'assassinat de son frère Roberto par les Br, qu'il ne pardonnera jamais. Dégoûté du terrorisme.</p>
Impact de leurs actions sur la suite de la vie?	<p>Détesté par la société, même si légalement pardonné, et des ex compagnons BR. Reste « hors du monde », même si il s'y est réinséré (vote PSI, petite amie...).</p> <p>Regret pour la mort et la douleur provoquée, voudrait demander pardon, mais peur de la réaction.</p> <p>Quand il est libéré (mars '83), il sent alors tout le poids du passé, escorté puisque menacé de mort par les BR...</p> <p>Ne fait plus de politique, veut partir, et recommencer de zéro. Trouver un travail indépendant, connaître de nouvelles personnes, fiancé, veut une famille, se rapproche de la foi religieuse.</p>
Mémoire positive/négative?	<p>Ne regrette pas d'avoir dénoncé ses ex compagnons. Regrette l'idée romantique qui valorise les non repentis, puisqu'ils vont jusqu'au bout de leur idéal.</p> <p>Critique des compagnons en prison, qui rêvent de sortir, éduquent les malfamés à la lutte armée, qui n'a plus de sens.</p> <p>Comme si il avait 23 ans, avec 7 ans de vie à récupérer.</p>

Date de publication: 1983

Maison d'édition: Arnoldo Mondadori

Rééditions:

Personne ayant procédé à l'entretien: Giordano Bruno Guerri, historien et écrivain. (Refusera de partager avec Peci les droits d'auteur du livre, qui eu un succès considérable).

Titre: Gallinari, P., *Un contadino nella metropoli*, Bompiani, Milan, 2006

Source n°: 13

PROSPERO GALLINARI

<p>A quelle personne est-ce écrit?</p>	<p>Récit écrit à la première personne du singulier, « nous » pour les brigadistes. Vocabulaire marqué par son origine (Emilie Romagne, Reggio Emilia) : introduction de phrases ou paroles en dialecte émilien, vocabulaire parfois familier, voire grossier pour certaines paroles.</p>
<p>Discours libre ou réponse à questions d'un journaliste?</p>	<p>Discours libre, il semblerait sans l'intervention d'une personne extérieur.</p>
<p>Pourquoi écrire, à ce moment là? Sollicitation ou décision personnelle?</p>	<p>Motivation personnelle à l'écriture. D'après la lettre d'Erri De Luca à l'auteur, cité en première page, le moment d'écriture correspondrait à un passage dans la vie de Gallinari, une volonté de prendre du recul et réfléchir sur son expérience dans la lutte armée.</p>
<p>Où a lieu la rédaction? (en prison, après, en liberté?)</p>	<p>Aucune précision sur la date exacte d'écriture. Comptant sur le fait que De Erri ait lu le manuscrit en janvier 2005, on peut supposer que celui-ci ait été rédigé l'année précédente, en 2004, date à laquelle Prospero Gallinari est en détention domiciliaire (depuis 1996) pour des motifs de santé.</p>
<p>Structure chronologique?</p>	<p>Le récit suit plutôt fidèlement, d'un point de vue chronologique, le parcours du protagoniste, depuis l'enfance et ses origines émiliennes, à son entrée en politique et sa militance Br, à la prison. Le fil rouge reste cependant ses racines, qu'il instaure comme fil conducteur du livre, et non une simple description chronologique des événements. Associe à ses souvenirs des réflexions par rapport à ce qu'il est devenu, enfance dans le sillon de la culture politique de la ville...</p>
<p>Rôle/choix des journalistes</p>	<p>X</p>

Enfance	Né et élevé à Reggio Emilia, dans une famille de paysans, qui travaillent la terre de patrons (« journaliers », première expérience de la différence des classes). Toute la famille participe au travail agricole, même les enfants, horaires longs : première école de la vie, la nature, et les lois de la terre. Ville riche d'une culture communiste, politique, résistante. Relation avec ex partisans fondamentale. Récits du grand père maternel, antifasciste, résistant, rejet du pouvoir dominant par la violence. Famille matriarcale. En '54, ils déménagent à Villa Mancasale, à quelques kilomètres de Reggio. Misère, pauvreté (peu à manger, surtout récoltes).
Appartenance sociale vu du militant	L'appartenance est celle à une terre, celle de l'Emilie Romagne. Retracer la généalogie de sa famille, paysans depuis la nuit des temps, pauvres, dépendants d'un patron propriétaire, lutte contre la faim, fatigue. Facteur fondamental de sa façon d'affronter la vie. Dimensions sociales de ces origines, culture résistante et tolérante. Acceptation des obstacles de la vie, des responsabilités à prendre pour ses actes.
Etudes	Commence l'école à 5 ans ; à 4km de la maison, il doit y aller à pied. Premières relations et amitiés, en dehors du cercle familial et villageois. A 10-11 ans, il entre en formation professionnelle, à l'Institut technique de Fermo (qui deviendra l'IPSIA). Ecole dans les anciens bureaux des « Reggiane », dont l'histoire des luttes fait partie de la mémoire collective régionale. Côté des fils d'ouvrier, citadins. Début de grèves pour les droits des élèves. A 12 ans, il quitte l'école, entre à temps plein dans le monde du travail agricole, début d'une nouvelle vie, indépendance...
Premiers contacts avec la politique, expériences précédentes	Dès l'enfance, contacts avec la politique en famille et dans la socialisation de campagne. A 12 ans, pionnier du PCI, distribue les journaux pour enfants (« Milione ») puis « l'Unità ». Fréquente la section PC, puis le Fgci, au départ c'est un jeu, pour gagner une identité, s'opposer à l'Eglise. En '60, manifestation meurtrière à Reggio, il assiste aux funérailles des militants avec son père ; la colère et la douleur s'ajoutent à son bagage personnel, ensuite enrichi par les luttes des peuples, le Vietnam... '64, carte du PCI, après la mort de Togliatti, recrutement exceptionnel. La peur d'un coup d'Etat s'ajoute aux rêves de révolution transmis par les expériences du Vietnam, de l'Amérique Latine. Manifestations, expérience de '68 comme « le monde dans la rue », répression. S'éloignent du PCI suite aux désaccords internes, visées différentes. '69, louent un appartement et créent un groupe de réflexion politique : Collectif Politique Ouvrier Etudiant. Contacts avec groupes d'extrême gauche, rencontre avec Curcio et Cagol de l'Université de Trente. Participe au congrès de Pecorile en août '70, théorisation de la violence révolutionnaire.
Adhésion à une certaine idéologie?	X

<p>Vision par rapport à la situation des années 1960/1970?</p>	<p>Menace de coup d'Etat persistant au cours des années 60 et 70. Danger fasciste. '74 : gouvernements Rumor, théoriquement de centre gauche, mais héritiers des gouvernements Andreotti précédents. '77, crise économique, restructuration industrielle. Influence de la situation politique et économique sur le social, et donc sur le soutien de la population. Fossé entre le monde politique et les mouvements sociaux. Fin années '70, pic de répression.</p>
<p>Passage à la lutte armée, quel groupe, quand, pourquoi?</p>	<p>Premier groupe : Superclan, le groupe de Simioni qui se détache lors du congrès de Pecorile, visant une organisation clandestine immédiate. Milan en '71, Turin, travaille en usine, vie difficile, absence d'actions politiques : rentre à Reggio et quitte le groupe, comme la plupart des compagnons partis vers ce groupe. '73, activités Br croissantes, parallèlement au coup d'état au Chili, et au début de la théorisation du compromis historique. Rapport avec les brigadistes à Reggio (Franceschini), en '74, il intègre les BR.</p>
<p>Clandestinité? Quand? Impressions?</p>	<p>En '74, connu de la police même si pas recherché. Contrôle de son appartement, la police trouve un faux document d'identité ; il s'échappe par la fenêtre et se cache sur la côte.</p>
<p>Quels en sont les objectifs?</p>	<p>Echapper à l'arrestation.</p>
<p>Pourquoi attaquer le "coeur de l'Etat"?</p>	<p>Adhère aux théories brigadistes, dont il retrace la progression et les idées fondamentales. Après l'enlèvement de Sossi, idée d'attaquer frontalement le pouvoir, DC.</p>
<p>Vision des compagnons de lutte: du même groupe? d'autres groupes?</p>	<p>Vus comme une famille, visible dans la joie et l'attente de retrouver les compagnons en prison. Moretti : seul avec l'autorité nécessaire pour unir les BR, son arrestation marque un tournant dans l'organisation. En prison, idée d'une démonstration d'agressivité militaire des groupes, pour être reconnus comme héritiers de l'Organisation. Déception envers les compagnons qui « trahissent », même s'il reconnaît à posteriori que ces « trahisons » étaient le signe d'une crise des BR. (Buonavita)</p>
<p>Conception de l'Etat? De la DC? Du Pci?</p>	<p>DC: au moment de la préparation de l'Opération Fritz, il est chargé de la recherche sur la DC, basée sur la vision traditionnelle de la gauche. Découvre dans ses lectures une Italie différente, visions totalement opposées. PCI : politique de la fermeté avec les groupes d'extrême gauche. Idée d'une responsabilité de tous dans l'affaire Moro, eux reconnaissent les leurs, voudrait que les partis en fassent autant.</p>

Rôle au sein du mouvement?	<p>Premier poste : en Vénétie, avant-garde dans l'usine de Montedison. Passage à l'action : cambriolage d'autofinancement à Florence. '74, envoyé à Rome pour enquêter sur le développement d'une colonne au cœur du pouvoir (suspendu avec l'arrestation de Curcio et Franceschini). Part pour Turin pour renforcer la présence Br.</p> <p>Reprend la militance en '77, après 2 ans d'incarcération. Campagne contre le pouvoir, contre les journalistes.</p> <p>Affaire Moro, entre dans la direction de la colonne romaine.</p>
Participation aux actions terroristes?	<p>Rôle fondamental dans l'enlèvement de Moro, envoyé à Rome pour préparer l'appartement en vue du séquestre. Puis participe à l'enlèvement, peur de faire une erreur, puis gestes automatiques.</p> <p>Préparation de la libération des compagnons à l'Asinara.</p>
Sentiment par rapport au sacrifice? De la vie personnelle?	<p>Opposition avec ses parents depuis le début de sa militance, déjà à Reggio.</p> <p>Après l'évasion, il part à Rome pour préparer l'appartement et la « prison du peuple ». Doit être invisible, « fantôme ».</p> <p>Difficile de gérer sa relation avec A.L. Braghetti, de par la clandestinité, puis la prison ; mariage en août '81. Seul moment de « tendresse » dans le récit lorsqu'il parle d'elle.</p>
Jugement sur la violence politique?	X
Vision de la société au moment de la lutte armée, des réactions...?	<p>Assiste aux premiers procès comme accusé, climat de tension sociale et politique dans le pays, peur.</p> <p>Croissance de la violence diffuse, notamment après l'affaire Moro. Nombreuses sigles et actions, concurrence des groupes.</p> <p>Critique les méthodes de répression de l'Etat (torture...).</p>
Fin de l'expérience de lutte armée?	<p>Arrestation définitive en septembre '79, lors d'une action, blessé gravement à la tête, hôpital, opérations, puis prison en isolement.</p>
Quel sentiment en reste-t-il?	<p>Souvenirs tristes, mélancoliques du passé.</p>

<p>Comment a été vécue la réclusion?</p>	<p>Première arrestation en '74 pendant un contrôle d'identité. Tour d'Italie des prisons, sans cesse transféré, impossible de s'habituer. Plans d'évasion continus. Assiste aux premiers procès ('76). Vie sociale en prison fait passer le temps, cinéma, sport. Evasion le 2 janvier '77. Influence de la prison sur sa militance clandestine, éloigné de la réalité.</p> <p>Seconde arrestation en septembre '79, commence alors la militance en prison. Aux procès et en prison, prépare avec les compagnons de nombreuses réflexions politiques sur la lutte armée. Division des compagnons en brigades à l'intérieur de la prison : approfondissent la préparation idéologique des militants. Quotidien fait de rapports de force, du contrôle de l'espace politique, monotonie. Luttés dans les prisons, revendications des actions à l'extérieur. Division et conflit entre les différentes positions des brigadistes. Analyse de la situation politique, discours aux procès en faveur de la lutte armée.</p> <p>Années 80 : Crise cardiaque en prison, début d'une longue période de souffrances (sur lesquelles il ne s'attarde pas). Continue à vouloir s'évader, prépare des plans avec les compagnons de cellule. Résistance en prison, ne veut pas se plaindre, solidarité. Séparation des brigadistes, Curcio et Moretti, en '87 décident de déclarer la fin de la lutte armée, lui préfère parler d'amnistie, tout en reconnaissant l'échec des Br, et poursuit les contacts avec les groupes à l'extérieur. A l'arrestation des derniers compagnons de l'extérieur en '88, reconnaît la fin de la lutte armée. Volonté de préserver le rôle des Br dans l'histoire. Sait que les conditions sociales sont différentes, mais ne veut pas renier ses actes. p. 359.</p>
<p>Impact de leurs actions sur la suite de la vie?</p>	<p>X</p>
<p>Mémoire positive/négative?</p>	<p>Analyse des erreurs des BR, notamment après l'affaire Moro. Aurait du marquer la fin de la propagande armée et le passage à la seconde étape ; or, les masses étaient en désaccord (rupture avec l'assassinat de Guido Rossa). Divisions aux seins des Br détaillées. Reconnaît l'impasse dans laquelle se trouve l'organisation après '85 surtout.</p> <p>Finist le livre avec l'idée que l'histoire des BR est finie, mais pas l'histoire plus générale de l'opposition.</p>

Date de publication: Bompiani

Maison d'édition: 2006

Rééditions: /

Journalistes qui ont procédé à l'entretien: /

Articles publiés traitant de la publication (dates, journaux, journalistes, titres, pages)

14/04/2006 La Repubblica, Silvana Mazzochi, "Gallinari, gli anni del furore", p. 50

19/04/2006 Il Giornale, Pier Mario Fasanotti, “Anni Settanta, il decenio che ha stremato l’Italia”,

p. 29

29/04/2006 La Sicilia, “Il consenso che circondava i brigatisti rossi”, p. 26

14/06/2006 Il Manifesto, Andrea Colombo, “La memoria corta degli anni Settanta”, p. 13

14/06/2006 Il Manifesto, Sara Menafra, “Anni Settanta, i ricordi monolitici di Prospero Gallinari”, p. 13

Un libro di cinque anni fa, ristampato da un altro editore: com'è la storia?

Il prigioniero era uscito nel 1998 per Mondadori: avevo intervistato ininterrottamente per quindici giorni Anna Laura Braghetti e poi avevo scritto il libro in prima persona, dandole voce. In seguito, i diritti erano scaduti, proprio pochi giorni prima che Bellocchio lo comprasse. A quel punto, li abbiamo dati a Feltrinelli, perché lì avevano capito che si tratta di un documento unico nella storia di questo paese.

Ci sono stati rapporti diretti con Bellocchio?

Lui ha mandato la sceneggiatura e ci era subito piaciuta molto. E' una cosa fantastica vedere quello che un artista può fare del tuo lavoro. Ma ci tengo a dire che, pur essendo tratto dal libro in modo a volte anche impressionante, il film è e resta un'opera di Bellocchio. In seguito, ci siamo parlati solo a Venezia.

Quale è stata la reazione vedendo "Buongiorno, notte"?

Penso sia un film sciamanico, da cui si esce liberati da una tragedia come quella del caso Moro. Per tutti questi anni era rimasto un caso buio, ma non per quello che si è detto sul coinvolgimento dei servizi segreti: io non credo a quel tipo di misteri. Era un'altra oscurità, più profonda, nel senso di un dark side con cui non si riusciva a fare i conti. In questo film, invece, c'è una grande consapevolezza. Quando Moro torna liberato nella Roma di oggi, dove si vede anche una bandiera della pace, la scena è bellissima ed esaudisce un desiderio che è dello spettatore, ma anche di una generazione, di Anna Laura, di tutti. È veramente l'uscita dal buio.

E questo ricreare nell'appartamento rituali borghesi, con i brigatisti riuniti a tavola per la cena, la vivandiera che scodella la minestra, il "padre" rinchiuso nello sgabuzzino...

Penso che sia il linguaggio di Bellocchio, il suo modo di esprimersi e di narrare. A colpirmi di più in questo film è invece il fatto che noi abbiamo sperato di poter uscire da quegli anni attraverso una soluzione politica, senza mai riuscirci davvero. Quello che sta succedendo adesso in Italia è che viene fuori una soluzione artistica. Giordana con "La meglio gioventù", Bertolucci con "The Dreamers", "Bellocchio con "Buongiorno, notte", in parte anche Benvenuti con "Segreti di stato", ci permettono di affrontare attraverso il cinema cose che non erano state mai risolte in termini politici.

il Giornale

Data 25-09-2003
Pagina 32
Foglio 1 / 2

RICOSTRUZIONI E MEMORIE

L'effetto Bellocchio sulle librerie: tornano Braghetti, Faranda & co.

LUCA TELESE

Deve ancora uscire in tutte le librerie, ma già va a ruba nella catena Feltrinelli, che ne ha anticipato la diffusione: è nato un piccolo caso editoriale intorno a *Il prigioniero*, il libro di Annalaura Braghetti e Paola Tavella da cui è «liberamente ispirato» *Buongiorno notte* di Marco Bellocchio. Il libro doveva essere in commercio dalla settimana prossima, ma Carlo Feltrinelli, con un colpo d'ala, dopo aver strappato i diritti alla Mondadori (che lo aveva pubblicato per prima, nel 1998) ha cavalcato il successo della pellicola con una ristampa-lampo nei Tascabili che si vende già come il pane. Trainati da questo exploit, per l'ennesima volta, tornano in vetrina i grandi classici sul caso Moro: *La tela del ragno di Flaminio* (un long seller, Kaos edizioni) il libro di Mario Moretti, Carla Mosca e Rossana Rossanda (*Brigate rosse una storia italiana*, Baldini & Castoldi), il bellissimo saggio di Arturo Carlo Moro (si legge come un thriller) *Storia di un delitto annunciato* (Editori Riuniti), vero e proprio atto di accusa contro le amnesie dei brigatisti.

Ma tornare a leggere *Il prigioniero*, oggi, è un esercizio utile anche per capire bene il retroscena del film. Bellocchio, infatti, ha attinto in diversa misura ai diversi libri di memorie dei brigatisti. Quello della Braghetti, *in primis* ma anche il libro intervista a Moretti *Nell'anno della tigre* di Adriana Faranda e Silvana Mazzocchi (anche questo Baldini & Castoldi). I primi due

sono testi in qualche modo molto affini: parlano del 1978, certo, ma con la mente immersa nel presente, sono scritti con un'ottica di giustificazione per così dire «retroattiva». Ed è davvero difficile capire quanto questa operazione sia pianificata a tavolino, e quanto avvenga per istinto, sulla falsariga della semiconsapevolezza.

Primo Levi parlando del rapporto tra storia e memoria ha scritto

frasi memorabili che si possono tranquillamente adottare per capire i «libri di testo» della letteratura brigatista: «La memoria umana è uno strumento meraviglioso ma fallace. E questa verità è nota non solo agli psicologi, ma a chiunque ponga attenzione al comportamento di chi lo circonda o al suo stesso». Non solo il lager, aggiungeva lo scrittore torinese, aiuta a «falsificare» i ricordi: «Anche in condizioni normali - aggiungeva - è all'opera una lenta degradazione, un offuscamento dei contorni, un oblio, per così dire fisiologico, a cui pochi ricordi resistono». Ecco, le memorie degli ex Br vanno lette tenendo presente questa avvertenza, cercando di sviscerare i meccanismi di rimozione e autodifesa. Solo il libro della Faranda - per

esempio - si distingue per una doppio registro di scrittura, con cui l'ex «tigre» a cinque punte sceglie di alternare i capitoli di ricostruzione biografica a quelli di memoria diretta, scritti addirittura in corsivo per differenziarli. In questi lampi senza filtri che attraversano il libro, non c'è ricostruzione ex post: sono più choccati forse, ma sicuramente più autentici. Così è quasi inevitabile tornare al *Prigioniero*, che rappresenta a suo modo un caso paradigmatico. Qual è il problema del libro? Il testo scritto a quattro mani dalla giornalista Paola Tavella (ex giornalista de *Il manifesto*) è a suo modo un documento straordinario. Rappresenta infatti l'unica memoria diretta dei «cinquantacinque giorni» che possediamo (se si esclude un documento indiretto come il carteggio di Aldo Moro). Degli altri sequestratori, infatti, Prospero Gallinari non parla, Moretti è reticente (nel suo libro ha per sua stessa ammissione mantenuto grosse omissioni), Ger-

mano Maccari è morto, lasciando una traccia solo nella sua audizione in commissione. Così *Il prigioniero* diventa un testo decisivo, ed è in quelle pagine che prendono

corpo alcune suggestioni profonde portate sul grande schermo da Bellocchio: l'idea che in fondo le Br erano «prigioniere» (del «regime») quasi quanto lo statista democristiano: l'idea che l'esecuzione fosse stata una scelta obbligata dalla linea della fermezza (e non determinata dalla volontà dei brigatisti e dal loro «processo»); l'immagine affascinante secondo cui i terroristi vedevano in Moro (il più famoso dei «sogni» della Braghetti riportato nel personaggio interpretato da Maya Sansa) un novello martire della Resistenza. Il primo segno di pentimento della carceriera di Moro, nel suo libro, è addirittura a pagina sei, quando (mentre i cadaveri degli altri quattro uomini di scorta trucidati erano ancora caldi!) la Braghetti annota: «Il quinto uomo lottava tra la vita e la morte, sperai che sopravvivesse». Possibile?

Ecco, in tutto il testo uno trova decine

di queste chiose, ma poi si imbatte in un indizio, nel segno che qualcosa non va: «Ho ucciso il professor Vittorio Bachelet il 12 febbraio del 1980, al termine di una lezione alla facoltà di Scienze politiche. Lo aspettavo. Scese le scale seguito e circondato da suoi

studenti. Ero vestita come loro, in giaccone, pantaloni e stivali, un cappello di lana in testa. Gli andai contro ed esplosi undici colpi. Fu un attimo. Solo mentre cadeva lo guardai, vidi i capelli grigi, gli occhiali, il cappotto blu. Niente sangue» (pag. 120). Ecco, uno legge queste pagine e resta folgorato. «Quando la proposta che lo riguardava fu messa in votazione e approvata votai sì. Sì». E pensa: ma

come? Non dice altro? Non spiega? Non solo: come per l'Olocausto la definizione «soluzione finale» divenne un enorme eufemismo, così anche per le Br, curiosamente, più le immagini si fanno crude, più le parole si assottigliano, si omeopatzano: *la proposta che lo riguardava*, scrive la Braghetti, ovvero: assassinarlo. E anche Mario Moretti, quando deve raccontare il brutale omicidio dell'operaio Guido Rossa: «L'intento era ferirlo, non ucciderlo...». E ancora: «*Andarono per colpirlo*, ci fu una specie di colluttazione, i compagni spararono e anziché ferirlo lo uccisero».

Ecco, quando le ex Br ricordano il sangue si scolorisce, le parole tornano a prevalere sulle pallotole, le intenzioni sui fatti, le analisi su-

gli eccidi: «Fu una discussione drammatica ma semplice: su Rossa - conclude Moretti - avevamo sbagliato». Insomma, se c'è un problema, nel film di Bellocchio, è proprio l'aver assunto questo punto di vista. Anche in *Buongiorno notte* il sangue scompare (la strage di via Fani fa capolino solo da un televisore) le armi non si vedono, l'esecuzione di Moro non è nemmeno raccontata (sostituita dalla famosa passeggiata, onirica e catartica, dello statista liberato) e «l'umanizzazione» retroattiva dei brigatisti diventa una conseguenza forse involontaria, certo inevitabile.

Il libro della Braghetti e della Tavella è una vera e propria miniera di dettagli e curiosità: la passione di Moretti per le arti pratiche, quella di Gallinari per i canarini, la disperata vitalità di Maccari che rompe le regole cospirative per andare a trovare la sua ragazza gridando: «Io sono un lupo e non mi accoppio con altre femmine se amo la mia!». E così quel buco di memoria diventa l'indizio rivelatore: ma se la Braghetti entra in crisi nel '78 sull'uccisione di Moro, come spiega l'assassinio di Bachelet due anni più tardi? Ecco, il punto: sempli-

Ritaglio stampa ad uso esclusivo del destinatario, non riproducibile.

SEGNALAZIONI

Il Messaggero

Data 09-10-2003
Pagina 27
Foglio 1

S'il Segnalibro

	Autore	Titolo	Editore
CLASSIFICA ASSOLUTA			
1	Melissa P.	Cento colpi di spazzola	Fazi
2	Andrea Camilleri	La presa di Macallè	Sellerio
3	Amos Oz	Storia di amore e di tenebra	Feltrinelli
NARRATIVA ITALIANA			
1	Melissa P.	Cento colpi di spazzola	Fazi
2	Andrea Camilleri	La presa di Macallè	Sellerio
3	Stefano Benni	Achille pié veloce	Feltrinelli
NARRATIVA STRANIERA			
1	Amos Oz	Storia di amore e di tenebra	Feltrinelli
2	Isabel Allende	Il regno del drago d'oro	Feltrinelli
3	Paulo Coelho	Undici minuti	Bompiani
SAGGISTICA			
1	Anna Laura Brachetti - Paola Tavella	Il prigioniero	Feltrinelli
2	Anthony Bailey	Il maestro di Delft	Rizzoli
3	Russ Kich	Tutto quello che sai è falso	Nuovi Mondì Ed.
VARIA			
1	Francesco Totti	Tutte le barzellette su Totti	Mondadori
2	Eoin Colfer	Artemis Fowl- Il codice Eternity	Mondadori
3	Geronimo Stilton	Nel regno della fantasia	Piemme



Le novità? Camilleri, Amos Oz e la Braghetti

Capita a ogni suo libro. Così è capitato anche a *La presa di Macallè*, l'ultimo romanzo di Andrea Camilleri (nella foto dell'Archivio Bianchi) che, in libreria da una settimana, è già saldamente piazzato in classifica, al secondo posto dopo le memorie crotiche di Melissa P. Tra le novità si segnalano il romanzo di Amos Oz, una storia d'Israele degli ultimi cinquanta anni vista attraverso la biografia dello scrittore e la testimonianza della Br Laura Braghetti, ripubblicata sotto la spinta del film di Bellocchio.

Classifica elaborata dalle 12 librerie del Gruppo Arion: *Eritrea ed Eritrea 2000*, v.le Eritrea 72/m e f; *Futura*, v.le Libia 95; *La strada*, v. Veneto 42; *Lateranense*, piazza S. Giovanni in Laterano 4; *Leoniana*, v. dei Corridori 16; *Minerva*, p.zza Fiume 57; *Mondo Nuovo*, Cincittà2; *Montecitorio*, p.zza Montecitorio 60; *Re di Roma*, centro commerciale; *Romanina*, centro commerciale; *Tiburtina*, v. Tiburtina 543; *Vita e pensiero*, Policinico Gemelli.



Ritaglio stampa ad uso esclusivo del destinatario, non riproducibile.

CLASSIFICHE

Si doveva cedere oppure no al ricatto brigatista di pubblicare i comunicati? Il mondo dell'informazione avrebbe dovuto autocensurarsi o, piuttosto, confrontarsi con i terroristi in quei casi? Interrogativi che hanno segnato un'intera generazione del giornalismo italiano. L'intervista che riportiamo integralmente di seguito è stata ottenuta grazie alla disponibilità del giornalista de "L'Espresso" Mario Scialoja ed è contenuta all'interno della tesi di laurea di Gilberto Mastromatteo, Quando i media staccano la spina. Storia del blackout informativo durante gli anni di piombo.

Assunto a "L'Espresso" negli anni '60, sotto la direzione di Eugenio Scalfari, Scialoja ha curato per diversi anni, numerose inchieste sul terrorismo rosso, in particolare sulle Brigate Rosse, per il settimanale romano, del quale è tuttora una della firme di punta. Tra gli interventi più importanti ricordiamo l'"intervista con le Br" pubblicata sul settimanale il 16 maggio 1974 e quella analoga pubblicata invece l'11 gennaio del 1981, assieme ai verbali dell'interrogatorio al magistrato D'Urso. Tra le iniziative editoriali, da citare l'intervista a Renato Curcio curata dal giornalista nel 1993 e pubblicata da Mondadori sotto il titolo A viso aperto.

Parlando dell'esordio del difficile rapporto tra mass media e terrorismo di sinistra, durante la stagione degli "anni di piombo", colpisce innanzitutto un dato: lo "strabismo" prolungato, soprattutto da parte della stampa, nel cogliere la reale matrice ideologica del fenomeno. A cosa pensa fu dovuto tale errore da parte della categoria giornalistica?

Vi erano alcuni partiti, soprattutto com'è ovvio il Pci, che non permettevano di cogliere il fenomeno per quello che realmente era. Io fui tra i primi a scrivere che le Brigate Rosse erano realmente "rosse", ma ricordo che in quegli anni - parliamo dei primi anni '70 - spesso le mie cronache su "L'Espresso" si trovavano affiancate a quelle di Giorgio Bocca che invece parlava ancora di "sedicenti" Brigate Rosse e di "favolette per bambini". E come lui faceva la maggioranza del giornalismo italiano. Tuttavia, e questo mi sembra un dato storicamente rilevante, devo dire che la maggiore resistenza, nella mia redazione, la incontrai nel trattare il problema dell'appoggio su cui le Br potevano contare nelle fabbriche. Ricordo che il mio direttore di allora, l'illuminatissimo Livio Zanetti, su questo punto non poté transigere. Per circa un anno fui costretto a tacere i rapporti tra Br e mondo operaio. Non era possibile, il Pci non lo permetteva. Solo più tardi, attorno al 1975, abbiamo cominciato a inserire anche questo dato nelle nostre inchieste.

Vi fu chi, nel definire le Brigate Rosse, parlò di "compagni che sbagliano", chi si celò dietro aggettivi quali "provocatore", "sedicente", "fantomatico", chi ne ricondusse le azioni ora alle "trame nere" ora ai servizi segreti. Tale comportamento, a suo avviso, ha giovato o ha nuociuto, nell'iniziale fase di "propaganda armata", agli obiettivi delle Br?

Le Br ci tenevano a far sapere che erano rosse. Dunque per loro si trattava di un danno. L'unico giovamento che potevano trarre da questa situazione era di carattere puramente investigativo. Perché le cronache sull'incerto colore politico del gruppo eversivo, almeno in un primo momento, sviavano anche coloro che i brigatisti avrebbero dovuto acciuffarli.

Tuttavia, in questo quadro, vi furono alcuni che individuarono (o vollero individuare), sin da subito, che di "tupamaros" si trattava. Penso al suo attuale direttore Giampaolo Pansa,

che fu tra i primi ad osare questa lettura addirittura ai tempi del sequestro Gadolla da parte della banda “XXII Ottobre”. Penso naturalmente a lei, ma a pochi altri. Perché così pochi? Si trattò solo di conformismo o c’era altro?

Io credo che siano due le ragioni fondamentali di tale situazione. Una è, senza dubbio, da individuare nel timore che la pericolosità di questi temi faceva sorgere, l’altra sta nella grande pigrizia che gran parte della categoria dimostrava all’epoca. Il 95 per cento dei miei colleghi, in quegli anni, si limitava a pubblicare, in materia di terrorismo, le veline diramate dalla polizia e dai carabinieri, oltre ai comunicati dei magistrati. Pochi erano coloro che si schiodavano dalle poltrone delle redazioni per seguire piste proprie e approfondire i problemi. Io, ad esempio, avendo seguito le vicende del movimento del ’68, mi servivo di alcune conoscenze maturate in quegli anni, specie negli ambienti universitari, e che mi tornarono molto utili in seguito per comprendere il fenomeno. I canali erano semplici: conoscevo Franco Piperno e Oreste Scalzone, militanti di Potere Operaio che, pur essendo tutt’altro che brigatisti, mi fornivano utili elementi di analisi. Ricordo, ad esempio, quando, durante il sequestro Moro, venne diffuso il famoso “falso comunicato numero 7”, quello del “lago della Duchessa”. Chiamai Piperno, gli chiesi se per lui si trattava di un testo attendibile e lui mi confermò che le Br non avrebbero mai usato quella terminologia. Il giorno dopo eravamo tra i primi a scrivere che di falso si trattava.

Alcuni autori, come Giovanni Bechelloni e Alessandro Silj in particolare, hanno rimarcato la carenza di inchieste adeguate e rilevanti approfondimenti durante la fase di nascita e crescita delle Brigate Rosse. A parte “L’Espresso”, quali giudica siano state le testate che più hanno contribuito alla comprensione delle cause e degli aspetti sociali del fenomeno?

Nei primi anni devo dire che “L’Espresso” fu una voce solitaria. Di terrorismo rosso ci occupavamo praticamente solo noi. Anzi me ne occupavo io, talvolta supportato dal più giovane collega Paolo Mieli. I quotidiani non proponevano affatto approfondimenti e anche i periodici concorrenti erano orientati altrove. “Panorama” continuò, per alcuni anni, a produrre inchieste sulle “stragi nere”. Poi, però, devo dire che anche loro si concentrarono sull’eversione rossa, seppure in maniera del tutto diversa dalla nostra. Loro intervistavano magistrati, inquirenti, membri delle istituzioni. Noi davamo più spazio al contesto sociale e pensavamo che a parlare dovessero essere gli stessi terroristi, anche perché eravamo convinti che la pochezza delle loro teorie avrebbe finito per condannarli.

Dovesse rintracciare una data o un evento che segnò la definitiva presa di coscienza, da parte dei media, della reale collocazione politica e pericolosità del fenomeno brigatista, quale indicherebbe?

A mio avviso, più che rintracciare una data specifica, bisognerebbe parlare di una presa di coscienza graduale che si è consumata negli anni e sotto diversi punti di vista, e che, probabilmente, non si è ancora oggi esaurita del tutto. Dapprima divenne evidente che non si trattava di fascisti, poi ci vollero altri anni per scorgere alcuni legami esistenti con il mondo operaio e, perciò, che l’idea che le Br fossero costituite da pochi intellettuali isolati era quanto meno limitativa. Se poi si pensa che, a tutt’oggi, c’è ancora chi, in relazione al caso Moro, parla di un “grande vecchio” alle spalle delle Br e scrive decine di libri su questo, si comprende chiaramente quanto ancora confusa sia, per alcuni, la disamina del fenomeno.

Come mai, a suo avviso, tale tendenza editoriale continua a sfornare epigoni?

Credo che siano interventi mossi quasi sempre da interessi. In fondo, dire che dietro le Br vi fosse un burattinaio, un “grande vecchio”, magari nascosto nel “Palazzo”, attira certo di più l’attenzione, intriga maggiormente il pubblico. E alcuni autori hanno costruito di sana pianta la propria carriera su questo, producendo decine di libri spesso identici e con un lauto riscontro economico. Va poi detto che, se in passato, in clima di guerra fredda, si cercavano collusioni con i servizi segreti dei paesi comunisti, per dimostrare che questi producevano terrorismo, oggi è pur vero che resta, da parte di alcuni, l’imbarazzo nel voler riconoscere che lo Stato è rimasto, per lunghi anni, in scacco ad un gruppo di persone scarsamente preparate sia da un punto di vista intellettuale che militare.

Che peso ebbe sul mondo dell’informazione il primo omicidio politico compiuto dalle Br, ai danni del magistrato Francesco Coco?

Sicuramente si trattò di un giro di boa nella strategia brigatista. Anche se in precedenza avevano già compiuto un duplice omicidio a Padova, in una sede dell’Msi (quello che chiamarono un “incidente sul lavoro”), l’omicidio di Coco fu l’evento che fece loro definitivamente smettere i panni dei “Robin Hood” per indossare quelli degli assassini. Forse è proprio in tale circostanza che si delineò la sopravvalutazione militare che avrebbe portato poi a parlare di “geometrica potenza” nel 1978 in via Fani. Laddove, per espressa ammissione di Valerio Morucci, che prese parte al commando uccidendo uno degli uomini della scorta, le Br riuscirono a concludere l’azione solo per un “miracolo”.

Lei riuscì ad ottenere un’intervista dalle Br nel maggio del 1974, durante il sequestro Sossi. L’analoga intervista che ottenne sei anni e mezzo dopo, durante il sequestro D’Urso, assieme ai verbali del “processo” cui il magistrato era sottoposto, provocò, invece, il suo arresto, suscitando ben più clamore. Mi sembra questo un parallelo che pochi hanno fatto. Come mai, a distanza di pochi anni, lo stesso giornalista, per lo stesso periodico, porta a termine un’intervista con lo stesso gruppo eversivo e le reazioni di media e istituzioni sono così diverse?

Va innanzitutto chiarito che gli arresti, mio e di Giampaolo Bultrini, furono operati, sapemmo poi, su preciso invito del Comando dei Carabinieri, che, a seguito dell’omicidio del generale Enrico Galvaligi, ritenne di dover dare un segnale forte, facendo pressione sul magistrato Domenico Sica che, a sua volta fece pressione sul giudice Amato. Del resto, lo stesso Amato era stato da me immediatamente informato della vicenda e aveva acconsentito alla pubblicazione dei materiali in nostro possesso già negli ultimi giorni del 1980. Furono gli arresti, dunque, a dar vita al dibattito deontologico, oltre che alle polemiche che vi seguirono. E questa credo sia stata la più rilevante differenza tra quanto accaduto durante il caso Sossi e, poi, durante il caso D’Urso. Se il generale Galvaligi non fosse stato ucciso, insomma, credo che, anche nell’81, la pubblicazione di quei documenti non avrebbe suscitato lo scalpore che invece suscitò.

Dopo qualche settimana dal suo rilascio, lei scrisse che quei due arresti avevano sancito la fine di un modo di informare in campo terroristico, quello che pone alla sua base la ricerca dei fatti, la conoscenza e l’analisi dei fenomeni. Possiamo parlare, nei tardi anni ’70, di una spallata più generale alla tradizione benedettiana d’inchiesta de “L’Espresso”?

E' un conto molto difficile da fare. Nel caso del mio arresto credo che la spallata volesse essere data ad un tipo di giornalismo d'inchiesta che aveva preso posizioni fastidiose sia per la Dc che per il Pci, ma con esclusivo riferimento al trattamento del terrorismo brigatista. Certo, che "L'Espresso" fosse un giornale per certi versi "scomodo" lo sapevamo bene e per diversi fattori. Innanzitutto perché aveva un notevole successo editoriale. In quegli anni era certamente il settimanale politico più autorevole a livello nazionale. Inoltre era tra i pochi a condurre inchieste sul terrorismo e anche questo provocava certamente invidie.

L'affare "Espresso-Br", insomma, mise in luce che quello che non erano riuscite a fare le Br stesse (con gli omicidi di Casalegno e Tobagi), lo avevano fatto le istituzioni con gli arresti. "Il giornalista è come un vaso di coccio tra due vasi di ferro" disse lei con potenza evocativa. Quanto pesò questa situazione sulla corretta informazione durante gli "anni di piombo"?

Parecchio, si era tra due fuochi. E il rischio, come capitò poi a me, era di scottarsi con entrambi.

Anche lei fu inserito nella lista dei "pennivendoli" da punire in un documento redatto nel 1979 da Renato Curcio, peraltro in seguito da lei stesso intervistato. In quale atmosfera si lavorava in quegli anni?

Si, è vero. Indicarono me e altri due giornalisti come "consulenti della controrivoluzione" da punire, ricordo le parole testuali, "con una buona razione di piombo". Gli altri due erano Enrico Deaglio, allora direttore di "Lotta Continua" e un giornalista de "La Repubblica", anch'egli tra i pochi ad investigare più da vicino il fenomeno delle Br. Beh, era senza dubbio uno stato d'animo fastidioso, in fondo ci si trovava già in un periodo in cui si era ben consci che i brigatisti non scherzavano. C'erano già stati alcuni gambizzati, Carlo Casalegno era stato ucciso. Mi chiesero anche, senza molta insistenza per la verità, se volevo una scorta. Rifiutai, ma comunque ricordo che per un periodo tendevo a guardarmi dietro le spalle e a variare i percorsi per recarmi a casa.

Maturava la tentazione di abbandonare le cronache terroristiche? E se sì, quale dei due "vasi di ferro" aveva più impatto in questo?

Io ricordo che in risposta a quel documento delle Br pubblicai un articolo nel quale scrivevo che avrei continuato a fare il mio lavoro come lo avevo fatto fino ad allora. E così feci. Fu allora che scrissi dei due "vasi di ferro", un concetto che ripresi poi, in seguito al mio arresto. In alcune occasioni, come ho detto, specie se si era presi di mira, non si provava certo una sensazione che si può dire gradevole. Altre volte, tuttavia, prevaleva l'ostruzionismo della magistratura che non permetteva di lavorare come si sarebbe voluto. Era un lavoro pericoloso e faticoso insieme.

Tornando a quei giorni dell'81, oltre ai provvedimenti giudiziari, colpisce, in modo particolare, il trattamento, talvolta al limite della calunnia, che le riservò gran parte della categoria alla quale lei stesso apparteneva e appartiene. Confrontando le reazioni dei giornali italiani e di quelli francesi al suo arresto, appare lampante come la stampa nostrana fosse caratterizzata da una conflittualità che rendeva difficile qualunque considerazione di tipo deontologico. A cosa era dovuta tale situazione nel giornalismo del nostro paese?

Ricordo che scrissero di me che ero un intimo confidente di Senzani, addirittura che ero io il “grande vecchio” alle spalle delle Br. Eugenio Scalfari, il direttore che mi aveva assunto a “L’Espresso”, lo stesso che, venuto a conoscenza dello “scoop”, mi era venuto ad intervistare per “La Repubblica”, portando con sé una bottiglia di champagne per festeggiare l’evento, subito dopo l’arresto scrisse che gli dispiaceva che fossi incappato in un tale errore. Io lessi quelle dure critiche sotto un duplice punto di vista: da un lato era innegabile che la mia attività e la mia stessa appartenenza a “L’Espresso” mi portassero ad essere antipatico a molti e che, dunque, parecchi fossero stati ben contenti delle mie vicissitudini giudiziarie; anche a coloro cui non ero antipatico (è il caso di Scalfari e di pochi altri, per la verità) l’episodio non poteva, tuttavia, che comunicare una doverosa cautela istituzionale. Bisognava mettere le mani avanti, prendere le distanze dai “giornalisti che avevano sbagliato”, per dovere istituzionale. Devo comunque dire che non mancarono, seppur sporadiche, alcune voci che si staccarono dal coro di generale denuncia, per prendere disinteressatamente le nostre difese, da un puro punto di vista deontologico.

Veniamo ora al “blackout”. Innanzitutto quale fu il suo parere sulla provocazione di “staccare la spina” lanciata da Marshall McLuhan nel 1978?

Negativo. Non so se McLuhan volesse lanciare una provocazione, io lessi quell’invito come un sostanziale errore di analisi. Il mio parere era e rimase anche in seguito quello che bisognasse pubblicare i comunicati, perché per combattere un nemico è necessario conoscerlo il più possibile e il meglio possibile. E poi la mia posizione nasceva anche dalla considerazione che il cittadino italiano dovesse sapere e, soprattutto, dovesse essere trattato come un individuo in grado di comprendere i problemi. Ho sempre pensato che bisognasse far parlare i terroristi, che fossero delle Br, della tedesca Rote Armee Fraktion o della francese Action Directe. E questo per due motivi di fondo: innanzitutto perché ritenevo che la pubblicazione di un’intervista, non certo reiterata all’inverosimile, ma in determinati momenti, potesse essere utile a meglio comprendere il fenomeno eversivo; e poi perché rimanevo convinto che la pochezza intellettuale e ideologica dei terroristi non avrebbe potuto che provocarne il rifiuto da parte dell’opinione pubblica.

Durante il sequestro Moro il “blackout” non ebbe rilevante attuazione. La ebbe, in parte, nel 1981 e seguendo una via molto particolare. Dapprima un tentativo, piuttosto fallimentare, propugnato da “Il Tempo” e dal gruppo Rizzoli. Quindi una più lauta adesione, a seguito del ricatto esplicito nei confronti dei giornali messo in atto dalle Br con il comunicato numero 9. Che giudizio dà del comportamento della stampa in quei giorni?

Scelse di tacere, cosa che, come ho detto, io non ritenevo opportuna. Tuttavia, a mio modo di vedere, il giornalismo italiano aveva già avuto, prima di allora, gravi colpe nel trattamento delle notizie sulle Br: innanzitutto aveva negato per anni che fossero un gruppo eversivo di estrema sinistra, non permettendo ai lettori di conoscere la realtà dei fatti; quindi, come ho detto, aveva sottaciuto per ancor più tempo i legami su cui il gruppo poteva contare all’interno delle fabbriche; l’ultima considerazione è valida tuttora e attiene all’impossibilità, da parte di molti, di accettare il fatto che i brigatisti rossi erano solo quelli che poi vennero arrestati negli anni ’80 e che non ci fossero fantasmi dietro di loro.

Il dibattito deontologico seguito al suo arresto, così come la concomitante morte dello stesso McLuhan, crede possano aver influito sulla predisposizione del mondo dell’informazione ad autocensurarsi solo pochi giorni dopo?

Credo che il dibattito sul “blackout” e quello seguito al mio arresto siano stati due eventi piuttosto distinti. Entrambi chiamavano in causa la deontologia professionale, ma prendendo in considerazione due risvolti diversi della professione. Da un lato il problema del giornalista di fronte alle sue fonti, in materia di terrorismo, dall’altro l’annosa disputa sull’eventualità, da parte dei media, di farsi “cassa di risonanza” per i terroristi. Tuttavia, credo che questi due problemi in una certa misura si mischiarono durante il sequestro D’Urso. Come già accennavo, quegli arresti funzionarono da deterrente. Furono come un monito: “Vedete in che guaio si è ficcato chi si è spinto troppo oltre?” Molti, di conseguenza, pensarono che fosse giunto il momento buono per staccare la spina.

Quanto crede abbia avuto importanza l’“infiltrazione P2” nel gruppo “Rcs” nella prima scelta di operare il silenzio sulle richieste dei rapitori di D’Urso?

Non saprei. Credo, comunque, che quello sul “blackout” sia stato un dibattito di pura marca giornalistica, non vedo l’influsso di poteri occulti.

Per concludere veniamo ai giorni nostri. Nel 1999 la sigla Br, che sembrava ormai consegnata alle cronache del passato, è tornata alla luce. Che giudizio dà su questo nuovo fenomeno?

Innanzitutto non è, a mio avviso, proponibile nessun paragone tra questi nuovi episodi e il gruppo eversivo che agiva durante gli “anni di piombo”. Allora si trattava di un fenomeno socio-politico rilevante. I militanti, tra regolari e irregolari, erano circa seicento e, come abbiamo detto, risultavano possedere un certo radicamento in alcuni strati della società, specie all’interno delle fabbriche. Oggi ci sono non più di una quindicina di visionari, completamente fuori dal tempo e assolutamente slegati da qualsiasi addentellato sociale.

E’ forse mancato, nel contesto presente, il Mario Scialoja, il giornalista che non si accontenta delle fonti istituzionali e delle agenzie, e va a prendersi le notizie, quando possibile, direttamente alla fonte? Quel giornalismo è davvero morto nell’81?

Può darsi. Ma nel caso specifico, relativo alle nuove Br, non credo che si possa imputare tale situazione alla mancanza di epigoni di Scialoja, quanto alla mancanza stessa di un argomento da narrare. Questi episodi, peraltro sporadici, non sono, a mio avviso, ascrivibili alla cronaca del terrorismo. Sono cronache di polizia, storie di ordine pubblico e come tali dovrebbero essere trattate dalla stampa.

Un’ultima domanda. Crede che il dibattito sul “blackout” abbia avuto effetti positivi per la categoria giornalistica italiana? E quali postumi, secondo lei, risultano ancora presenti nel giornalismo di 25 anni dopo?

Quello sul “blackout” è un dibattito che è sempre esistito e riemerge periodicamente, ogni qual volta ci si ritrova di fronte a fatti che mettono in discussione la legittimità dei giornali, delle radio o delle tv nel pubblicare qualcosa. In fondo, da parte delle istituzioni, è sempre stato preferibile avere a disposizione una stampa che stesse il più possibile zitta, che non facesse troppo rumore. Tuttavia mi sembra che il giornalismo attuale risulti molto più allineato di quello di allora. Ha dato per scontato l’utilizzo delle agenzie e delle fonti istituzionali. Ne è emblematica la questione degli ostaggi italiani in Iraq. Per mesi non si sa nulla di come si evolva la vicenda, di come vadano le trattative, eppure la stampa tace. E’ un

silenzio auspicato dal governo e che i media accettano di buon grado. Non penso che possa essere considerato un dato positivo.

Source : G. Mastromatteo, *Quando i media staccano la spina*, Prospettiva Editrice, 2007

La memoria corta degli anni Settanta



Torino, processo alle Br, 1983

da «Italia moderna», edizioni Bnl

Da Prospero Gallinari a Adriana Faranda i br rileggono la loro esperienza. Un fiume d'inchiostro per una falsificazione storica

Andrea Colombo

Prosperto Gallinari, militante e leader delle Brigate rosse, racconta la sua versione della vicenda storica che lo vide protagonista. Il libro si chiama *Un contadino nella metropoli* (Bompiani, pp.350, euro 17). Probabilmente non sarà l'ultima memoria scritta da un ex brigatista. Di certo non è la prima: quella palma che spetta di diritto a Enrico Fenzi e al suo *Armi e bagagli* (Costlan, pp. 206, euro 8.80), uscito negli '80 ma ripubblicato, dopo anni di assenza dalle librerie proprio in questi giorni.

In mezzo c'è una intera e cospicua bibliografia, fatta di memorie, lunghe interviste individuali o collettive, romanzi a sfondo autobiografico. In quest'ultimo scaffale va inserito *Il volo della farfalla* (Rizzoli, pp. 312, euro 17) di Adriana Faranda, già autrice di un'autobiografia uscita una dozzina d'anni fa, *L'anno della tigre*. L'elenco degli altri autori è lunghissimo: Barbara Balzerani, Anna Laura Braghetti, Mario Moretti, Valerio Morucci, Renato Curcio, Alberto Franceschini, solo per citare i nomi più noti.

Sono storie tutte diverse e tutte uguali. Cambiano i giudizi sul passato, le analisi retrospettive, il tasso di rivendicazione o rinnegamento di quella

scelta estrema. Cambia, ed è forse l'unico vero spartiacque che separa in due grandi gruppi gli ex br, l'estrazione di classe, la provenienza da famiglie operaie e, come nel caso di Gallinari, contadine oppure medio o alto borghesi. Non a caso tra i principali ricordi d'infanzia di Gallinari, figlio di contadini emiliani, e di Barbara Balzerani, famiglia operaia di Colferro, pochi chilometri da Roma, ce n'è uno identico. I Gallinari e i Balzerani vivevano entrambi di fronte alla casa dei «padroni», affacciati sullo stesso piazzale, divisi da pochi metri di terra e socialmente lontani anni luce. Difficile trovare immagini che mettano in scena con altrettanta chiarezza le radici e le motivazioni della rabbia esplosa in Italia oltre tre decenni fa e di cui la lotta armata fu l'ultima e periferica, ancorché sanguinosissima, propaggine.

Identica è invece la ricostruzione della strategia e dell'identità politiche della più importante organizzazione armata italiana: la mitologia della resistenza tradita, la diffidenza fortissima per i movimenti di massa di quegli anni, e in particolare per quello del '77, il rapporto di continuità con l'esperienza del Pci. Lo aveva capito, già nel '78, Rossana Rossanda in quell'articolo, tanto celebre e citato quanto sovente travisato, sull'«album di famiglia». L'album in questione non era, come spesso si pensa, quello della sinistra estrema in genere: era quello di una parte non secondaria della tradizione del Pci italiano. E fino all'ultimo la leadership brigatista si pensò come erede di «quel» Pci, condividendo tutti i sospetti e l'antipatia del Pci



berlingueriano per i movimenti autonomi e più che mai giovanili. In quel livido 1978 i giovani italiani, inclusi i giovani e incazzatissimi operai che l'anno seguente avrebbero dato vita all'ultima rivolta di Mirafiori, andavano a ballare e si vestivano come John Travolta nella *Febbre del sabato sera*.

E figurarsi cosa ne potevano capire quei militanti che non andavano oltre Pietro Secchia di una rabbia e di una rivolta che marciavano di pari passo in fabbrica e in discoteca. Non capivano infatti, e nel dubbio disprezzavano, cordialmente ricambiati, quel movimento per loro incomprensibile che rimpeva le piazze in quegli stessi anni.

C'è chi si indigna per questa proliferazione selvaggia di memorialistica ex-armata, e invoca un penitente silenzio. Ma non si capisce bene perché il silenzio dovrebbe essere più etico della parola, e l'oblio più morale di un ricordo che, come sempre, dice e spiega più di quanto non sappia e forse non voglia chi racconta. Al contrario, per quanto severo possa essere il giudizio sulla vicenda armata italiana, è fuor di dubbio che le memorie di chi fece quella scelta aiuta a capire un'epoca.

Con un limite fondamentale, che però con l'etica non c'entra affatto. Per quanto gli ex brigatisti si lamentino del silenzio che circonda i loro tempi, è probabile che nessuna altra esperienza armata nel mondo sia stata tanto raccontata, spiegata, descritta nei dettagli, giustificata o demonizzata dai suoi stessi protagonisti. Anche limitando lo spettro all'Italia dei '70, non c'è paragone possibile tra i fiumi d'inchiostro dedicati a se stessi dagli ex br e le scarse autobiografie degli aderenti ad altre organizzazioni armate, di sinistra come di destra, per non parlare dei movimenti non armati.

Che gli ex br lo vogliano o meno, l'esito di questa offensiva editoriale finisce per essere una grossolana falsificazione storica. Quella che fu una realtà marginale e tarda nella rivolta italiana dei '70 s'impone a posteriori come l'essenza più intima di quella stessa rivolta, lo sbocco inevitabile verso il quale tendeva sin dall'inizio, e senza possibili alternative. A volte sembra che la sola divisione, nella sinistra rivoluzionaria dei '70, sia stata quella tra dissociati e irriducibili, e anche lì l'egemonia esercitata dagli ex br sulla memoria storica rischia di ridurre a puro tradimento un'esperienza complessa come quella della dissociazione. E' una semplificazione che fa comodo a tutti. Però ha il torto di rovesciare come un guanto la realtà storica. Basterebbe leggere con più attenzione che indignazione le memorie degli ex Br per accorgersene.

Docente di Comunicazione politica a Roma 3, il docente avverte i mass media: "Sono loro che devono fare filtro"

"Gli ex brigatisti in televisione. Solo testimoni, mai protagonisti"

Il professor Novelli dopo l'intervento di Napolitano su Repubblica. "L'Italia non è ancora un paese pacificato con la sua storia"

di [Claudia Fusani](#)

ROMA - Il Presidente della Repubblica Giorgio Napolitano è intervenuto su "Repubblica" sulle polemiche nate dopo l'intervista televisiva all'ex br Alberto Franceschini andata in onda dieci giorni fa in via Fani dove il presidente della Dc Aldo Moro fu sequestrato il 16 marzo 1978. Napolitano, scrivendo al giornalista Corrado Augias, chiede che gli ex brigatisti adottino "comportamenti pubblici ispirati alla massima discrezione e misura".

Edoardo Novelli è docente di Comunicazione Politica all'Università Roma 3. Autore di "La Turbopolitica" (Bur-Rizzoli) durante la passate elezioni ha organizzato in facoltà, con gli studenti, seminari e lezioni in diretta sui duelli televisivi tra Prodi e Berlusconi.

Professore, nell'ultimo periodo sempre più spesso nascono polemiche feroci per la presenza in tv, o in dibattiti pubblici, di ex della lotta armata e degli anni di piombo. Il passare del tempo, pentimenti, dissociazioni, condanne e decenni passati in carcere, non dovrebbero aver messo una sufficiente distanza di sicurezza con il passato?

"L'Italia è un paese non ancora pacificato con se stesso e la sua storia, non c'è pacificazione sulla Resistenza, sulla Repubblica di Salò, figuriamoci sul terrorismo che ancora adesso continua ad essere un problema non del passato ma della cronaca seppur con protagonisti e in contesti diversi. Capisco - quindi - comprendo e giustifico la ribellione e lo sdegno dei familiari delle vittime e la scesa in campo del Presidente della Repubblica. Il problema però non è che gli ex br, pentiti, dissociati, mai pentiti vadano in tv che pure, tra tutte le cosiddette scene pubbliche mediatiche, è quella che più di tutte legittima e certifica".

Qual è il vero problema?

"Il modo in cui si va in tv. In questo caso mi pare di capire che l'intervista a Franceschini, realizzata tra l'altro in un luogo di memoria storica nazionale come via Fani, sia avvenuta senza particolari filtri, creando forse una confusione di ruoli su chi fosse il vero protagonista delle scene".

Tutta colpa dei giornalisti?

"Il giornalista ha il dovere della mediazione e di filtrare. Faccio un esempio. Nel 1990 Sergio Zavoli pensò e realizzò una straordinaria serie televisiva che titolò "La Notte della

Repubblica": puntata dopo puntata gli ex della lotta armata, rossi e neri, ragionavano sul loro passato, su cosa erano stati e perché. Bene, i ruoli erano molto chiari, era perfettamente chiaro chi era dalla parte della ragione e chi in torto. Per semplificare, dove stava il bene e dove il male. Zavoli svolgeva un'azione di filtro seria e vera. Ricordo anche il tipo di musica - profonda, cupa - lo sfondo scuro, nero dietro gli ex della lotta armata, insomma accorgimenti di regia che in tv hanno peso almeno quanto le parole".

Oggi, negli ultimi anni, quest'azione di filtro comincia a mancare come se il tempo che passa fosse una giustificazione?

"Probabilmente, in questo caso, è mancata. Come è mancata altre volte. E così ci troviamo a vedere programmi in cui l'ex terrorista diventa protagonista o opinionista. Questo è sbagliato, non deve succedere. Dal mio punto di vista, quello dello studioso della comunicazione, comprendo che l'ex br ha un valore di fonte diretta preziosa e insostituibile per il giornalista e per lo storico. Ma, soprattutto nel media per eccellenza - la tv - non bisogna mai scordare che per un terrorista che parla c'è sempre una famiglia che ha sofferto, soffre e ricorda. E purtroppo, i familiari e il loro dolore "valgono" meno rispetto a un ex che è stato testimone diretto di quella stagione".

Due mesi fa è tornato dal trentennale esilio francese Oreste Scalzone, ex leader di Pot Op e dell'Autonomia. Ha marciato, è andato in tv, è stato intervistato, ma non è diventato un caso. Perché?

"E' il soldato giapponese sperso nell'isola del Pacifico. E' il reduce. E' una scheggia del passato. Ha dato di sé una rappresentazione macchietistica. Uno così non fa male alla memoria".

Quello del rispetto dei familiari della vittime del terrorismo è un tema molto caro al Presidente Napolitano. Come tecnico della comunicazione politica come giudica l'intervento di Napolitano?

"Se posso confessarlo è l'aspetto che mi interessa di più. Il fatto veramente nuovo, forte, inusuale, fuori dal protocollo, è l'intervento del Presidente. Diciamo che lo sto "osservando" da un po' di tempo perchè sono curioso di vedere se anche l'algido Napolitano può cadere in tentazione".

Quale tentazione?

"Quella della scena pubblica mediatica. Oramai sono più di vent'anni che abbiamo presidenti che si identificano in tipi molto definiti: il "nonno", "Il picconatore", da Pertini a Ciampi, passando per Cossiga, abbiamo visto che gli inquilini del Quirinale si sono alleati con il sistema dei media".

Napolitano ha già un suo "tipo" definito?

"E' molto interventista, esce dai suoi mandati istituzionali, proprio lui, così british ed ex uomo di partito".

CINEMA

ANNI DI PIOMBO de Margarethe Von Trotta, 1981

COLPIRE AL CUORE de Gianni Amelio, 1982

IL CASO MORO de Giuseppe Ferrara, 1986

UNA FREDDA MATTINA DI MAGGIO de Vittorio Sindoni, 1990

LA SECONDA VOLTA de Mimmo Calopresti, 1995

LA MIA GENERAZIONE de Wilma Labate, 1996

PIAZZA DELLE CINQUE LUNE de Renzo Martinelli, 2003

BUONGIORNO, NOTTE de Marco Bellocchio, 2003

ARRIVEDERCI AMORE, CIAO de Michele Soavi, 2005

TELEVISION/DOCUMENTAIRES

FUORI FUOCO - CINEMA, RIBELLI E RIVOLUZIONARI de Federico Greco et Mazzino Montinari,
2004

LA STORIA DELLE BRIGATE ROSSE (deux émissions du programme Blu notte – I misteri
d'Italia) de Carlo Lucarelli et Giuliana Catamo, 2004

PERCHÉ TOBAGI? STORIA DI UN GIORNALISTA SCOMODO de Davide Di Stadio, 2004

A RISENTIRCI PIÙ TARDI de Alex Infascelli, 2005

“AVVOCATO!”. IL PROCESSO DI TORINO AL NUCLEO STORICO DELLE BRIGATE ROSSE de
Alessandro Melano et Marino Bronzino, 2007

THEATRE

CORPO DI STATO - IL DELITTO MORO: UNA GENERAZIONE DIVISA, écrit par Marco Baliani, mis
en scène par Maria Maglietta, 1998

ROSSO CUPO - UNA DONNA NELLE BRIGATE ROSSE, écrit par Antonino Varvarà, 2004

LA TRAGEDIA NEGATA. LE BR, MORO, GLI ALTRI, produit par L'Association Narramondo, 2005

A.V. STORIA DI UNA B.RAVA R.AGAZZA, produit par L'Association Narramondo, 2005

APPESA A UN FILO. VITA E MORTE DI ULRIKE MEINHOFF, produit par L'Association
Narramondo, 2005

Source: www.brigaterosse.org

IL PICCOLO

Data 05-09-2003
Pagina 27
Foglio 1 / 2

FESTIVAL Lunghi applausi per l'attesissimo «Buongiorno, notte» che rivisita il dramma del sequestro di Aldo Moro

Bellocchio: il lato umano degli anni di piombo

Molto più in sordina si sono visti i film del serbo Karanovic e del coreano Sangsoo

VENEZIA L'applauso non è stato di quelli scroscianti, di quelli che buttano giù un teatro, ma è stato lungo e costante, a più riprese. E' stato accolto così l'attesissimo «**Buongiorno, notte**» di Marco Bellocchio, che ha chiuso ieri la triade di film italiani in Concorso. Tra i tre (Winspeare/Benvenuti/Bellocchio) quello di Bellocchio era il più atteso, quello su cui più a lungo in questi giorni si è vociferato auspicando e prevedendo possibili riconoscimenti.

Qualcuno ci sarà rimasto male, ma questa volta il «cinema civile» italiano lascia sullo sfondo stragi, fatti politici e sequestri, per raccontare in modo onirico e del tutto spiazzante la vicenda umana. Del dramma politico, la fine del «Dreamers» di Bertolucci e l'inizio del buio degli anni di piombo, rimangono le immagini dei telegiornali dell'epoca, bianco e nero e colore, quelle dell'agguato in via Fani, con l'aggiunta di frammenti e suggestioni. Per il resto c'è Bellocchio, seduto dalla parte del torto, a raccontarci la medesima storia (tra le tante fonti della segnegiatura, il libro «Il prigioniero» di Anna Laura Braghetta, che Feltrinelli ristampa dal 17 ottobre).

Chiara (Maya Sansa), giovane terrorista appartenente alla lotta armata, è coinvolta nel sequestro di Aldo Moro (interpretato da Roberto Herlitzka). Mentre alla televisione passano le prime immagini della strage suonano alla porta. Sono i suoi complici che, all'interno di una cassa, trasportano il sequestrato verso una prigione senza via d'uscita. Dapprima intrappolata nel fascino dell'utopia rivoluzionaria, in seguito a disagio nel suo ruolo di fiduciosa combattente, la donna si scoprirà in conflitto con se stessa e con i suoi compagni, di cui ad un cer-

to punto non riuscirà più a tollerare la ferocia distruttiva. Nel mezzo si dipana il sogno della protagonista (ispirato al libro «Lettere di condannati a morte della resistenza») con i suoi lampi d'immaginario comunista immersi in uno sgrana-

to bianco e nero: le immagini del Primo maggio sovietico, del realismo socialista e delle condanne a morte di migliaia di partigiani.

Questione di punti di vista. Quello di Bellocchio lungi dall'assolvere responsabilità e responsabilità, sebbene scelga di collocarsi all'altezza degli occhi dei carcerieri. Di Chiara, particolarmente, con la sua vita da finta spolina, con bucatto, canarino e impiego in ufficio, mentre attorno ruotano sequestrati e sequestratori, necessità politiche di uccidere e fedi in grado di accecare.

Attraverso il suo sguardo - talvolta perso, spesso impaurito, comunque miope sulla realtà che la circonda - prende corpo il complesso mondo degli «anni di piombo», in cui regna una cecità che molto ha a che fare con quella dei fanatici fautori della santità dell'«Ora di religione».

Ed è proprio questa cecità a rappresentare il fil rouge che pare legare gli ultimi lavori del regista di «I pugni in tasca», i cui protagonisti possono compiere le

azioni più assurde proprio in quanto accecati da una

fede. Rapitori anche loro prigionieri, quelli che Bellocchio umanizza sulla scena, costretti alla fine a compiere un gesto estremo in cui forse non credono più ma che per «fede» devono portare a termine.

Era una sfida, non v'è dubbio. Ma Bellocchio plasma la materia con grande delicatezza e maestria, toccando le corde della memoria, dell'indignazione e dei sogni perduti, soprattutto

nel finale. Qui le immagini si sdoppiano e alla realtà dei fatti s'intreccia l'immaginazione, il sogno. Cosa sarebbe accaduto se Moro fosse stato liberato? A che punto sarebbe il nostro Paese oggi? Una dubbio che lascia sgomenta la sala, mentre già cominciano gli applausi.

Molto più in sordina si sono visti ieri anche

«**Baran-Nan Gajok**» («A Good Lawyer's Wife»). La moglie di un buon avvocato e «**Sjaj u Ocima**» («Loving Glances»). Occhi che brillano. Un film coreano e un film serbo-croato, anch'essi in concorso.

Nel primo, diretto dal regista Im Sangsoo («Girl's

Night Out», «Tears»), la casalinga Hojung (Moon Sori) è «felicitemente» sposata con un uomo che la tradisce continuamente. La donna sta al gioco e accetta l'inganno sino all'incontro con l'adolescenza di un ragazzo in grado di risvegliarla dal suo torpore sessuale. Forse ci aspettavano di più, anche per la presenza di Mon Sori, che l'anno scorso aveva impressionato la platea veneziana con l'intensa interpretazione del premio «Oasis».

Ma nemmeno Srdjan Karanovic, regista della seconda pellicola in questione, ha convinto la selettiva platea del Festival, realizzando la sua piccola favola contemporanea dedicata a nientemeno che a René Clair.

Siamo nel 1995, a Belgrado. Durante la guerra dei Balcani, lo studente e profugo Labud (Senad Alhodzic) incontra Romana (Ivana Bolanca). Le loro etnie non corrispondono ma è amore. Otto anni di gestazione per una pellicola che ha affermato

il regista - «Milosevic non mi avrebbe mai permesso di realizzare». Una storia d'amore in tempo di guerra, tra gente che cerca di vivere normalmente in condizioni disumane. L'idea è buona ma il lato comico della vicenda stride. Sarà perché vi si raccontano fatti troppo vicini a noi, nello spazio e nel tempo.

Cristina Borsatti

Ritaglio stampa ad uso esclusivo del destinatario, non riproducibile.

SEGNALAZIONI

« L'inéluctable confrontation avec le passé », propos recueillis par Ariel F.-Dumont.

Fils d'ouvrier, Mimmo Calopresti a derrière lui un passé de documentariste engagé dans le monde de la vidéo : d'« *Alla Fiat Era Così* », réalisé en 1990 (« C'était comme ça la Fiat » - NDLR), à « *Remzija* » ou les confessions « intimes » d'une Gitane, qui nous entraîne dans un univers noir de douleur et de misère au quotidien, ou encore « *Ripresi* » (« Tournage ») et « *Paolo Ha 1 Lavoro* » (« Paolo a un boulot »), deux courts métrages préludes de « *la Seconda Volta* », son premier long métrage, qui reprend donc un thème qui lui est cher. Le film a déjà fait couler beaucoup d'encre, car Calopresti et Moretti (producteur et principal interprète) rouvrent une page brûlante de l'histoire de la Péninsule, celle des « années de plomb ».

Nulle émotion, aucun attendrissement. Un silence entrecoupé de banalités. Douze ans, c'est long, quand on a, fichée dans la tête, une balle qui risque à tout moment de prendre la tangente. Et c'est aussi long, quand on est enfermée entre quatre murs pour une trentaine d'années et que la vie est atrophiée, comme « interrompue par la défaite », ainsi que disent encore certains brigadistes. Tout recommence fortuitement dans un autobus, un soir de novembre dans la grisaille de Turin. Alberto Sajevo (Nanni Moretti) reconnaît Lisa Venturi (Valeria Bruni Tedeschi, qui fut « l'Amoureuse » de Jacques Doillon). Sajevo, devenu professeur, est un ancien chasseur de têtes à la Fiat, ce qui lui valut une condamnation à mort prononcée par les Brigades rouges en 1978. Il prend Lisa en filature, jusqu'aux portes de la prison où elle doit rentrer chaque soir...

Mimmo Calopresti a choisi de mettre l'accent sur le caractère et les réactions intimes des personnages, plutôt que sur l'aspect politique d'un débat qu'il refuse d'alimenter a priori. Il s'explique.

Quelle a été la genèse du film ?

J'avais été contacté par d'anciens « brigadistes dissociés », lesquels, après avoir lu une interview de moi, avaient décidé d'organiser une sorte de séminaire sur le cinéma et l'art de la vidéo. Ils m'ont demandé de m'en occuper. C'est ainsi que j'ai rencontré des détenus, dont des anciens membres de la faction Prima Linea des Brigades rouges.

C'est de là qu'est partie l'idée de réaliser ce film ?

Absolument. En y réfléchissant, je me suis rendu compte que je n'étais pas capable, en un certain sens, de réaliser un film sur les années soixante-dix d'un point de vue strictement politique. Il aurait fallu discuter, rouvrir le débat sur le terrorisme, ce que je voulais éviter à tout prix. Par ailleurs, cela aurait demandé un côté violent au niveau des images qui ne m'intéressait pas. Il est difficile de travailler sur le passé, car la mémoire a un poids inexorable. Je ne suis pas un documentariste au sens propre et strict du terme.

Vous parlez pourtant de documentaire pour reconstruire les « années de plomb »...

Je n'avais aucune envie de reconstruire la dynamique des attentats. Il vaut peut-être mieux que cela fasse partie du passé. Le documentaire a une force propre à ce type d'images. Ce qui m'intéressait, c'était de montrer les aspects positifs de la loi qui permet aux anciens terroristes

de sortir de prison pour travailler. Ce voyage qu'ils accomplissent chaque jour pour se rendre au travail leur permet d'accumuler des sentiments. Les rencontres, les impressions d'une journée « libre » restent ancrées en eux quand ils rentrent le soir entre leurs quatre murs.

Dans « la Seconda Volta », le terrorisme sert de toile de fond, puisque vous analysez les sentiments de deux personnes, la victime et le bourreau en quelque sorte, même si les rôles semblent parfois inversés...

Je ne voulais pas mettre en scène la victime et le personnage avec lequel elle est confrontée pour la deuxième fois au bout de douze ans, dans des circonstances différentes. Je me suis appuyé sur le texte de loi qui permet la réinsertion des « brigadistes », parce que j'y crois. Personnellement, je préfère ce personnage d'homme dur, jusqu'au-boutiste, ce qui permet de mieux comprendre son interlocutrice, l'ancienne terroriste. Alberto Sajevo a le droit de ne pas vouloir pardonner, dans la mesure où il a pris une balle dans la tête.

Vous refusez l'étiquette de « film politique »...

Il s'agit plutôt d'une aventure entre deux personnes qui se retrouvent face à face après tant d'années, après avoir eu des parcours différents. Elles ont quelque chose en commun, une sorte de lien indissoluble : le passé. C'est l'une des raisons pour lesquelles je ne considère pas « la Seconda Volta » comme un film politique, mais plutôt sur les sentiments. La rencontre rend la confrontation inéluctable. Quant aux terroristes, je ne suis pas d'accord avec ceux qui vont à la télé pour participer à des émissions, même si je suis également choqué par la présence d'un autre type de personnages. Je ne leur refuse pas le droit à la parole, mais il faudrait un peu plus de pudeur.

Quelle réaction attendez-vous des spectateurs ?

Je voudrais qu'ils aient la possibilité de réfléchir par le biais de ces deux personnages qui vivent dans un contexte historique. Je ne veux pas parler du passé pour juger. Le passé existe par rapport aux individus qui changent au fil des années. Et c'est là qu'entre en jeu la politique, qui est la possibilité de confrontation. Dans ce cas, on peut dire qu'il s'agit d'un film politique. J'ai raconté l'histoire de deux individus pour essayer de comprendre une période bien définie.

Etes-vous convaincu qu'il existe réellement une possibilité de réinsertion ?

Je suis pessimiste, mais je crois en la réinsertion. Je connais un tas de terroristes qui ont réussi à trouver du boulot. Lisa, dans le film, veut se réinsérer dans la société. Elle veut oublier.

Vous vous êtes inspiré des personnages réels ?

J'avais rencontré des femmes en prison. Nous avons longuement discuté et j'ai construit le personnage de Lisa Venturi en extrayant des paroles, un peu comme s'il y avait des silences, une sorte de pudeur qui devient une arme pour la confrontation avec le monde extérieur. Et puis aussi la douceur. J'ai travaillé sur les « petits » sentiments en quelque sorte. L'un des traits caractéristiques de Lisa, c'est de ne rien faire, un peu comme si elle était en attente, « morte » en somme. Paradoxalement, je n'ai pas voulu rencontrer de victime pour le personnage d'Alberto Sajevo. Il m'aurait été difficile de m'inspirer de quelqu'un qui souffre,

j'aurais été embarrassé. Je voulais avoir les mains libres. Il devait être « une victime » qui renvoie à ceux qui ont subi le terrorisme pour permettre la confrontation.

Il est inévitable qu'un tel film suscite de fortes réactions...

Je répète que j'ai voulu tourner un film sur deux personnages bien précis : le premier a fait un choix que l'autre a subi et vice versa. Je ne voulais pas donner de réponse. J'ai plutôt essayé de les trouver dans les personnages eux-mêmes, en m'interrogeant sur ceux qui ont vécu une histoire chacun de son côté. Je me souviens d'une de mes amies qui, après avoir vu le film, m'a dit : « Ce film entre en toi et ne te lâche plus. »